La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

LES FASTES DE LOUIS XV,

De ſes Miniſtres, Maîtreſſes, Généraux, & autres notables perſonnages de ſon Regne.

SECONDE PARTIE.

A VILLE-FRANCHE,
Chez la Veuve LIBERTE.

M. DCC. LXXXV.

Universitas
BIBLIOTHECA

DC
134
.B68
1785
v. 2

LES FASTES DE LOUIS XV.

CHAPITRE XV.

DEUX ans après la paix, Charles VI mourut ſans poſtérité maſculine. Il avoit été déclaré Roi d'Eſpagne par ſon pere en 1703, & fut couronné Empereur en 1711. Seiziéme & dernier Empereur de la maiſon d'Autriche, dont la tige maſculine fut éteinte en lui, il mourut avec le regret d'avoir perdu tout le fruit des conquêtes du Prince Eugene. A ſa mort, on vit cette épitaphe :

Des fiers Autrichiens, git ici le dernier,
Trop tard pour ſon honneur, trop tôt pour ſa famille,
En attendant un héritier,
Ce Prince a trouvé l'art de laiſſer à ſa fille
Un héritage en l'air, des droits litigieux,
Un époux dépouillé du bien de ſes ayeux,
De cent titres brillans la pompeuſe fumée,
Sans argent, ſans conſeil, ſans amis, ſans armées.

Charles VI avoit marié, dès 1736, l'Archiducheſſe Marie-Thereſe, ſa fille aînée, à François III de Lorraine, Grand-Duc de Toſcane. Ce Prince avoit pris des meſures ſi peu capables d'aſſurer l'indiviſibilité de ſa ſucceſſion, que ſans une modération extrême & peu vraiſemblable de la part des Princes qui avoient des droits à faire valoir ſur ſon héritiere, ou qui étoient jaloux de ſa puiſſance, il étoit impoſſible de conſerver la paix.

En 1713, l'Empereur Charles VI avoit établi un nouvel ordre de ſucceſſion dans ſa maiſon. Afin que cette loi eut plus de force, on lui avoit donné le nom de Pragmatique-Sanction. Elle fut publiée dans les Etats de la Maiſon d'Autriche en 1714.

Voici comme Charles VI s'explique dans ſon ordonnance.

« La ſucceſſion de tous nos états, tant au dehors qu'au dedans de l'Allemagne, en une maſſe & indiviſiblement, échoira dorénavant à nos deſcendans mâles, tant qu'il y en aura aucun ; & au défaut de ceux-ci, aux Archiducheſſes nos filles, toujours ſuivant l'ordre & droit de primogéniture, ſans la pouvoir jamais partager. Au défaut de tout héritier légitime de l'un ou de l'autre ſexe deſcendant de nous, le droit d'héritier de toutes nos provinces, échoira aux Princeſſes, filles de notre frere l'Empereur Joſeph de glorieuſe mémoire, & à leurs deſcendans de l'un & de l'autre ſexe, ſelon le droit de primogéniture. Arrivant l'extinction de ces deux lignes, ce droit héréditaire ſera entierement réſervé aux Princeſſes

nos sœurs, & à leurs descendans légitimes de l'un & de l'autre sexe, & successivement à toutes les autres lignes de l'auguste Maison, à chacune, selon le droit de primogéniture, & suivant le rang qui en résultera. »

En vertu de cet Acte, la Maison de Saxe, au défaut de la postérité de Charles VI, est appellée à la succession Autrichienne, par le mariage de l'Archiducheſſe Marie-Josephine, fille aînée de l'Empereur Joseph, avec le Prince Electoral de Saxe, depuis Auguste III, Roi de Pologne. La Maison de Baviere doit succéder à la Maison de Saxe, & elle tient son droit de l'Archiducheſſe Marie-Amelie, seconde & derniere fille de l'Empereur Charles VII. De toutes les sœurs de l'Empereur Charles VI, il n'y en a eu qu'une de mariée; c'est l'Archiducheſſe Marie-Anne, Reine de Portugal, qui donne à la maison de Bragance une expectative sur tous les Etats de la Maison d'Autriche.

Le 19 Août 1719, l'Archiducheſſe Marie-Josephine passa à Vienne un acte par lequel elle renonce à tous les droits & à toutes les prétentions qu'elle peut avoir & former sur les états de la Maison d'Autriche, soit en vertu de sa naissance, soit en conséquence de quelque loi ou usage que ce puisse être. Elle déclare qu'elle se conforme à l'ordre de la Pragmatique-Sanction. Cet acte fut confirmé à Dresde le 1 Octobre de la même année, par le Prince Frederic-Auguste, & par le Roi Auguste II, son pere. Le même jour ces deux Princes & l'Archiducheſſe firent en commun une nouvelle rénonciation pour renouveller & confirmer la premiere.

Le 3 Octobre 1822, l'Archiducheſſe Amelie fit à Vienne une rénonciation tendant à la même fin que celle de ſa ſœur aînée. Le 10 Décembre ſuivant, Maximilien-Emmanuel, Electeur de Baviere, & ſon fils Charles-Albert, depuis Empereur, y accéderent. Ils ſignerent en même tems avec l'Archiducheſſe Marie-Amélie, un ſecond acte de rénonciation confirmatif du premier.

Depuis long-tems, Charles VI travailloit à faire garantir la poſſeſſion indiviſible de ſes Etats héréditaires, à ſa fille aînée, Marie-Thereſe : il eſpéroit mettre par là ſon futur gendre en état de lui ſuccéder à l'Empire ; il eſpéroit que, plus heureux que lui, ce gendre lui donneroit des petits fils, dont renaîtroit ſa race, prête à s'éteindre, & ſur la tête du quel ſe tranſmettroit la couronne Impériale depuis ſi long-tems annexée à ſa maiſon. Cette conſidération n'étoit pas entrée pour peu dans ſon projet de mettre ſur le trône de Pologne l'Electeur de Saxe, mari d'une de ſes niéces, qui pour prix de ce ſecours, avoit ſigné le fameux acte de ſucceſſion, appellé la *Sanction-Pragmatique Caroline*. Il avoit la garantie de l'Angleterre, de la Hollande, de la Ruſſie, du Danuemarc & des Etats de l'Empire : il en fit un des articles préliminaires de la paix de 1735, & la France y accéda ; dernier coup de politique dont il ſe félicitoit, comme rendant déſormais ſes diſpoſitions certaines & inattaquables. On verra dans la ſuite qu'il ſe trompa. Le Prince Eugene avoit mieux vu les choſes, en lui diſant, peu de tems avant de mourir,

qu'il falloit avoir deux cents mille ſoldats & point de garantie.

Si la mort du Roi de Pologne, Auguſte II, avoit cauſé de grands mouvemens, celle de Charles VI, dernier Prince de la Maiſon d'Autriche, devoit, dit Voltaire, entraîner bien d'autres révolutions. L'héritage de cette Maiſon ſembloit ſurtout devoir être déchiré.

Marie-Thérese, fille aînée de Charles VI, ſe fondoit ſur le droit naturel qui l'appelloit à la poſſeſſion des biens de ſon pere, & ſur la garantie de preſque toutes les puiſſances.

Charles-Albert, Electeur de Baviere, demandoit la ſucceſſion en vertu d'un teſtament de l'Empereur Ferdinand, frere de Charles V.

Auguſte III, Roi de Pologne, Electeur de Saxe, alléguoit des droits plus réceus, ceux de ſa femme même, fille aînée de l'Empereur Joſeph, frere aîné de Charles VI.

Le Roi d'Eſpagne étendoit ſes prétentions ſur tous les Etats de la Maiſon d'Autriche, en remontant à la femme de Philippe II, fille de l'Empereur Maximilien II. Philippe V deſcendoit de cette Princeſſe par les femmes.

Louis XV auroit pu prétendre à cette ſucceſſion, a d'auſſi juſtes titres que perſonne, puiſqu'il deſcendoit en droite ligne de la branche aînée maſculine d'Autriche par la femme de Louis XIII & par celle de Louis XIV; mais il lui convenoit plus d'être arbitre & protecteur que concurrent; car il pouvoit alors décider de cette ſucceſſion & de l'Empire, de concert avec la moitié de l'Europe; mais s'il y eut prétendu, il auroit eu l'Europe à combattre.

Cette cauſe de tant de têtes couronnées fut plaidée dans tout le monde Chrétien, par des mémoires publics ; tous les Princes, tous les particuliers y prenoient intérêt ; on s'attendoit à une guerre univerſelle : mais ce qui confondoit la politique humaine, c'eſt que l'orage commença d'un côté où perſonne n'avoit tourné les yeux. Le Roi de Pruſſe, en entrant à main armée dans la Siléſie, pour faire revivre d'anciens droits qu'il prétendoit avoir ſur cette Province, ſonna le tocſin, décida l'Europe incertaine, & rendit inévitable une guerre qui étoit encore douteuſe.

Frédéric II n'étoit monté ſur le trône que depuis quelques mois, & il ſuccédoit à un Prince qui, pendant tout ſon regne, n'avoit été occupé que du ſoin de peupler ſes provinces, d'amaſſer de grandes richeſſes par une extrême économie & ſurtout de ſe former une armée nombreuſe & ſavamment diſciplinée. Telle avoit été la politique de Frédéric Guillaume, que ſon fils qui ne poſſédoit encore que les anciens domaines de ſa maiſon, ſe trouva entre les mains des forces ſupérieures à celles des Puiſſances les plus conſidérables. En effet, tandis que toutes étoient accablées de dettes, & ne trouvoient qu'à peine dans leurs revenus ordinaires, de quoi ſubvenir à leurs dépenſes indiſpenſables, & négligeoient des troupes médiocrement diſciplinées, le Roi de Pruſſe avoit un tréſor de quatre vingt millions, & un tréſor encor plus précieux, ſon éloignement pour le luxe, & une adminiſtration accoutumée à faire beaucoup de choſes avec peu d'ar-

toit également de la crainte & de l'ambition de toutes les Puiſſances, & toutes leurs démarches lui étoient également utiles : il étoit ſûr de faire ſon accommodement avec la Cour de Vienne en gardant ſes conquêtes, ou d'avoir des alliés qui le ſeconderoient.

La Reine de Hongrie trop éclairée pour eſpérer d'obtenir la paix par l'abandon de la Siléſie, craignit qu'on ne crût qu'il ſuffiſoit de l'intimider pour la forcer à faire de nouveaux ſacrifices. A la ſuite des demandes du Roi de Pruſſe, elle prévoyoit déja celles que feroit le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, la Maiſon de Baviere & la cour de Madrid. Elle rejeta les unes pour n'être pas obligée d'accorder les autres ; & ſe flattant d'impoſer par cette fermeté au Cardinal de Fleury qui vouloit la paix, parcequ'il craignoit la guerre, elle compta de réduire enſuite, ſans peine, la Cour de Berlin, qu'on n'étoit pas encore accoutumé à redouter. Cette conduite la plus ſage que put tenir la Cour de Vienne, ne fit que prêter des forces à des perſonnes puiſſantes qui avoient une influence conſidérable dans le Conſeil de France, & qui vouloient la guerre pour conſommer, diſoient-elles, l'ouvrage commencé par le Cardinal de Richelieu, de l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche. Elles ébranlerent le principal Miniſtre, en lui prouvant qu'il ſe flattoit envain d'obtenir par des négociations, ce que le Roi de Pruſſe ne pouvoit obtenir par les armes ; enfin il paroiſſoit trop aiſé d'accabler la Reine de Hongrie, ou plutôt de lui faire la loi.

La France, l'Eſpagne, la Baviere, la Saxe s'émouvoient pour faire un Empereur. La Baviere preſſoit la France de lui procurer une partie du partage de la ſucceſſion Autrichienne. L'Electeur reclamoit tous ces héritages par ſes écrits ; mais il n'oſoit les demander tous entiers par ſes Miniſtres. Cependant, Marie-Thérèſe s'étoit miſe en poſſeſſion de tous les domaines qu'avoit laiſſés ſon Père ; elle avoit reçu les hommages des États d'Autriche à Vienne le 7 Nov. 1740. Les provinces d'Italie, la Bohême, lui firent leur ſerments par leur Députés : elle gagna ſur-tout l'eſprit des Hongrois en ſe ſoumettant à prêter l'ancien ſerment du Roi André II, fait l'an 1222. *Si moi ou quelques-uns de mes Succeſſeurs, en quelque tems que ce ſoit, veut enfreindre vos priviléges, qu'il vous ſoit permis, en vertu de cette promeſſe, à vous & à vos deſcendans de vous défendre, ſans pouvoir être traités de rebelles.*

Une démarche auſſi prudente rendit Marie-Thérèſe extrêmement chere aux Hongrois. Ce peuple qui, tant que la maiſon d'Autriche voulut appéſantir le joug ſur ſa tête, eſſaya de le ſecouer, embraſſa celui de l'héritière de Charles VI; & aprés deux cents ans de ſéditions, de haines & de guerres civiles, paſſa tout d'un coup à l'adoration, comme l'obſerve Voltaire, dès qu'il eut recouvré, de ſon Roi, l'ombre de ſa liberté. Les Hongrois donnent toujours le titre de Loi à leur Reine. Jamais Princeſſe en effet, comme le remarque encore le même Ecrivain, n'avoit

mieux mérité ce titre que Marie-Thérese. Elle ne fut couronnée à Presbourg que quelque mois après, le 24 Juin 1741. Elle n'en fut pas moins Souveraine ; elle l'étoit déja de tous les cœurs, par une affabilité populaire que ses ancêtres avoient rarement exercée ; elle bannit cette étiquette & cette morgue qui peuvent rendre le trône odieux, sans le rendre respectable.

Le premier soin de Marie-Thérese fut d'assurer au grand Duc de Toscane, son époux, le partage de toutes ses Couronnes sous le nom de *Co-Régent*, sans perdre en rien sa Souveraineté, & sans enfreindre la Pragmatique-Sanction : elle se flattoit dans ces premiers momens que les dignités dont elle ornoit ce Prince, lui prépareroient la Couronne Impériale ; mais cette Princesse n'avoit point d'argent, & ses troupes étoient dispersées dans ses États.

Le Général Autrichien, Neuperg, étoit volé, avec environ vingt-quatre mille hommes, au secours de la Silésie, déja envahie. Il mit le Roi de Prusse dans la nécessité de donner bataille à Molvitz, prés de la riviere de Neifs. Fredéric la gagna : & cet événement devint le signal d'un embrasement universel.

CHAPITRE VI.

LE Roi de Prusse, n'étoit monté sur le trône que le 31 Mai 1740. Il avoit envoyé aussitôt le Marquis de Camas faire part au

Roi de ſon avénement au trône. Le Marquis de Beauveau, envoyé par le Roi de France à Berlin, pour complimenter le nouveau Monarque, ne ſut, quand il vit les premiers mouvemens des troupes de Pruſſe, ſi elles étoient deſtinées contre la France ou contre l'Autriche. Le Roi de Pruſſe lui dit en partant : *je vais, je crois, jouer votre jeu; ſi les as me viennent, nous partagerons.*

Fleury avoit quatre-vingt-cinq ans : il ne vouloit commettre ni la France, ni ſa vieilleſſe, ni ſa réputation, d'équité à une guerre nouvelle. Il étoit retenu par le ſcrupule que lui inſpiroit la Pragmatique-Sanction, ſignée naguere & autentiquement garantie. Mais il étoit entouré de gens avides de la guerre, & qui l'y portoient. On diſoit : *le cardinal de Richelieu abaiſſa la maiſon d'Autriche; le cardinal de Fleury en fera, s'il veut, une nouvelle.* Ces propos furent rendus à la vieille Eminence, & ſon amour propre en fut vivement flatté.

Dans ce tems ſe trouvoient malheureuſement à la Cour deux ambitieux, le comte, depuis Maréchal Duc de Belle-Isle, & ſon frere le Chevalier, petit-fils du fameux Fouquet. Sans avoir ni l'un ni l'autre aucune influence dans les affaires, ni encore aucun accès auprès du Roi, aucun pouvoir ſur l'eſprit du Cardinal de Fleury, ils parvinrent pourtant à entraîner dans leurs projets le vieux Neſtor, & à plonger la France dans des déſaſtres.

Le Comte avoit de l'eſprit, des connoiſ-

ſances,

ſances, & ſans avoir fait de grandes choſes, il jouiſſoit d'une grande réputation. Il n'avoit encore été ni Miniſtre, ni Général, & paſſoit pourtant pour l'homme le plus capable de conduire un État & une armée, mais une ſanté très-foible détruiſoit ſouvent en lui le fruit de tant de talens. Toujours en action, toujours plein de projets, ſon corps plioit ſous les efforts de ſon ame; on chériſſoit en lui la politeſſe d'un courtiſan aimable, & la franchiſe apparente d'un Soldat. Il perſuadoit ſans s'exprimer avec éloquence, parcequ'il paroiſſoit toujours perſuadé.

Son frere le Chevalier de Belle-Iſle avoit la même ambition, les mêmes vues, mais encore plus approfondies, parce qu'une ſanté plus robuſte lui permettoit un travail plus infatigable. Son air plus ſombre étoit moins engageant, mais il ſubjugoit, lorſque ſon frere inſinuoit. Son éloquence reſſembloit à ſon courage; on y ſentoit, ſous un air froid & profondement occupé, quelque choſe de violent; il étoit capable de tout imaginer, de tout arranger & de tout faire.

Ces deux hommes étroitement unis, plus encore par la conformité des idées que par le ſang, entreprirent donc de changer la face de l'Europe. Le Cardinal combattit, il donna même au Roi ſon avis par écrit, & ces avis étoient contre l'entrepriſe. On croyoit qu'il ſe retireroit alors; ſa carrière eut été glorieuſe, mais comme dit Voltaire, il n'eut pas la force de renoncer au Miniſtère, & de vivre avec lui-même ſur le bord de ſon tombeau.

Les deux freres Belle-Iſle avoient mis ſur

le tapis un grand projet. Il consistoit non-seulement à procurer la Couronne Impériale à l'Electeur de Baviere, en gagnant quelques-uns des principaux Electeurs, & en intimidant les autres, mais encore à porter un coup mortel à la maison d'Autriche, en lui enlevant ses plus beaux États, pour en faire un établissement au protégé de la France; jusques là trop peu puissant pour une pareille dignité. Le succés, suivant l'opinion de Bel-Isle, étoit infaillible si l'on envoyoit à la Diette de Francfort un Négociateur adroit, au fait des différens caractères des Electeurs, capable de manier leur esprit & assez instruit des affaires de l'Allemagne pour leur faire sentir que la France, en renonçant elle-même à ses prétentions, n'avoit d'autres vues que de veiller aux intérêts du corps Germanique, & d'en assurer l'équilibre, la liberté & le repos.

Le Comte de Bel Isle & son frere arrangerent tout; & la vieille Eminence présida à une entreprise qu'elle désaprouvoit.

Tout semble d'abord favorable. Le Comte fut envoyé à Francfort, au camp du Roi de Prusse & à Dresde, pour concerter ces vastes projets que le concours de tant de Princes sembloit rendre infaillibles. Il fut d'accord de tout avec le Roi de Prusse & le Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Il négocioit dans toute l'Allemagne : il étoit l'ame du parti qui devoit procurer l'Empire & des couronnes héréditaires à un Prince qui pouvoit peu par lui-même. La France donnoit à la fois à l'Electeur de Bavière de l'argent des alliés, des suffrages & des armées. Le Roi en lui en-

voyant l'armée qu'il lui avoit promiſe, créa par lettres-patentes ſon Lieutenant-Général celui qu'il alloit faire empereur d'Allemagne.

Entretenons-nous un inſtant de la brillante légation du Comte de Bel-Iſle. Suivant ſes inſinuations, il fut d'abord nommé Ambaſſadeur extraordinaire & plénipotentiaire du Roi à la Diéte de Francfort, pour l'élection d'un Empereur, & auprès de tous les Princes de l'Empire. Il répondit parfaitement à l'idée qu'il avoit donnée de lui comme négociateur; il commença par en impoſer à la Diete avec une grande repréſentation.

Pour donner une idée de la dépenſe de cette Ambaſſade, il ſuffira de dire qu'il partoit toutes les ſemaines deux voitures de proviſions pour Francfort, ſur le Mein, où elles arrivoient en très peu de jours, au moyen des relais diſpoſés de diſtance en diſtance ſur la route; ce qui dura près d'un an que le Comte ſéjourna dans cette Capitale. Comme les Allemands aiment beaucoup la table, il avoit fait entendre au Cardinal que ce luxe comeſtible étoit un des moyens les plus eſſentiels pour leur plaire.

L'aſſemblée de Francfort pour donner un Succeſſeur à l'empire après la mort de Charles VI, a été des plus ſomptueuſes & des plus brillantes, portoient les Bulletins d'alors: M. de Bel-Iſle Ambaſſadeur de France a fait avec grandeur les honneurs de la Nation: il n'a rien épargné parceque toute la dépenſe ſe faiſoit de la bourſe du Roi: mais comme ſa ſuite nombreuſe étoit marchandiſe mêée, quelque malin adreſſa ces vers au Cardinal de Fleury.

Grand Cardinal la voix publique
Vers la Nation Germanique
Nomme avec vous, pour notre Ambaſſadeur
Ce Citoyen, cet homme unique,
Ce grand guerrier, ce ſage politique
Dont le choix vous fait tant d'honneur :
Mais, Monſeigneur, s'il vous plait, ſous quel titre,
Faites vous partir avec lui
Tous ces Meſſieurs, ces ſortes de Miniſtres,
Qui par vous nommés aujourd'hui,
De l'Empire Romain ſe croyent les arbitres ?
Sont-ce des eſpions ? ſont-ce des aſſiſtans,
Eſt-ce un Conſeil repréſentant la France ?
Ou bien des gens, ſans conſéquence,
Qui s'en vont divertir l'Empire à nos dépens ?
N'en déplaiſe à votre Eminence,
L'Ambaſſadeur eut mieux choiſi ſes gens :
Des François il eut prit l'élite,
Il s'y connoit, tous en eut répondu :
Au lieu que tout eſt confondu ;
Car franchement ces volontaires
Ne ſont qu'un ſurcroit d'embarras
Pour Belle-Iſle & ſes affaires.
Ils ſervent auſſi bien à Paris que là bas :
Qu'il vous plaiſe au moins munir d'une marote
Chaque ſujet de ce détachement,
Pour repreſenter duement
L'auguſte Corps de la Calote,
Comme envoyés du Régiment !

Belle-Iſle ſembloit être à Francfort plutôt un des premiers Electeurs qu'un Ambaſſaveur. Il jouiſſoit d'honneurs incroyables : L'Archevêque de Mayence qui préſide à l'élection, lui donnoit la main dans ſon palais, & le Plénipotentiaire ne donnoit la main chez lui qu'aux ſeuls Electeurs. Il prenoit le pas ſur tous les autres Princes. Les pleins poudoirs furent remis en langue françoiſe à la

Chancelerie Allemande, qui jusques là avoit toujours exigé que ces pieces fussent préfentée en *Latin*, comme étant la langue du Gouvernement qui prend le titre d'*Empire Romain*. En un mot, Bel Isle parloit, agissoit en représentant d'un Monarque qui alloit donner la Couronne Impériale. Charles-Albert, Electeur de Baviere fut élu le 4 Janvier 1742, de la manière la plus tranquille & la plus solemnelle.

L'élection & le couronnement de Charles VII, effacerent l'élection & le couronnement de Charles VI, & même de François I. Le luxe fut porté à son comble. Il fallut, (ne pouvant élever les portes) depaver les rues, & creuser au dessous, pour pouvoir faire passer les carosses, tant ils étoient élevés. La différence qu'il y eut de Charles VII à François I, c'est que la joie & les *vivat*, au couronnement du premier, étoient forcés & peu frequens, au lieu que les *vivat* du dernier partoient du cœur, & la joie étoit universelle. Si Charles VII n'eut pas été élu par la brigue & la cabale de la France, il eut été généralement aimé, parcequ'il étoit bon.

Tout cria dans la suite contre Bel-Isle, tant François qu'Allemands, quoique, dans le fond ce plénipotentiaire n'eut fait que suivre les ordres de son Roi qui l'avoit envoyé en Allemagne pour brouiller les cartes, & y eut réussi. On voit la preuvre du mécontentement général par cette épigramme.

Bel-Isle, enragé suborneur,
A voulu faire un Empereur

Après avoir détruit l'armée (*)
Il revint pour notre malheur,
De ſon Eminence allarmée
Encore corrompre le cœur.
Ma foi, notre bon Cardinal,
Votre Fouquet vous met à mal,
Avec ſon projet chimérique
Il nous faut donc mourir de faim ?
Mettez ce fatal Empirique
A la Baſtille, & dès demain.

Malgré les mauvaiſes langues, on doit à la juſtice de Belle-Iſle de convenir que, ſi l'on ne vit pas l'heureuſe réuſſite de ſes projets, ce ne fut pas tout-àfait ſa faute. Bel-Iſle & ſon frere le Chevalier avoient toujours préſenté la partie militaire de leurs plans comme un coup de main, dont la ptomptitude devoit faire le ſuccès, pour lequel conſéquemment il ne falloit épargner ni les hommes ni l'argent. Ils avoient propoſés qu'une armée de cinquante mille François paſſât le Rhin avant le mois de Juin & ſe portât ſur le Danube ; qu'il y eut au moins vingt mille hommes de Cavalerie. Outre les 50, 000 François, les Bel Iſle ſuppoſoient que le futur Empereur auroit une armée au moins auſſi forte, combinée avec celle de ſes alliés, & toutes ces troupes devant ſe lever & s'entretenir avec les ſubſides de la France, c'étoit à peu près comme ſi l'on eut envoyé cent mille hommes, indépendamment des quarante mille à entretenir ſur le Bas-Rhin.

Le Cardinal, dont les vues étoient trop

(*) On verra ci-après ce que l'Épigrammiſte veut dire.

courtes pour un projet auſſi vaſte, ſe conduiſit avec le Maréchal, comme dit un Ecrivain, ainſi qu'un propriétaire meſquin à l'égard du devis d'un ſuperbe bâtiment qu'on lui offriroit, acceptant proviſoirement, flatté de la beauté du plan, mais ſe promettant bien intérieurement de réduire les dépenſes exagérées : tandis qu'il faudroit au contraire, que pour n'être point trompé dans ſon calcul, il les ſuppoſât encore plus conſidérables. Son Eminence effrayée donc des 140,000 hommes & des frais qu'ils entraîneroient, ſe reſerva d'opérer les retrancemens que lui dicteroit ſon économie. Il déclara au Comte en partant qu'il ne changeroit rien à l'armée d'obſervation, mais qu'il ne porteroit la premiere qu'à quarante mille hommes.

Le Comte de Bel-Iſle fit en vain les repréſentations les plus fortes : il ſe tuoit de dire qu'il valoit mieux ne rien faire que de faire à moitié ; qu'en n'envoyant pas les forces ſuffiſantes à la fois, on laiſſeroit le tems à l'ennemi de ſe reconnoître & de ſe défendre & de s'oppoſer à des conquêtes devenues plus difficiles, envain il oſa dire que ce ſeroit compromettre la gloire du Roi & l'honneur de la nation, il ne put rien obtenir. Il étoit trop avancé pour réculer ; il fut obligé de ſuivre ſa deſtination, en prévoyant à regret qu'il échoueroit. Cependant il ne s'abandonna pas à lui-même, il reſolut de ſuppléer aux ſecours qui lui manquoient, par les reſſources de ſon eſprit & de ſes intrigues. Il étoit d'autant plus de néceſſité à déployer toute ſon énergie, qu'il ſentoit qu'en

cas de mauvaiſe iſſue le blame retomberoit en entier ſur lui. Un événement, au ſurplus prochain, ſuivant les apparences, pouvoit le tirer d'affaire. Le Cardinal devoit terminer ſa carriere avant la fin de cette guerre nouvelle. Il trouveroit peut-être plus de facilité ſous un autre Miniſtere, du moins il pourroit alors reléver la léſinerie de ce dernier, & ſe rejetter ſur ſa fauſſe & pitoyable politique.

Le traité que la France avoit ſigné à Breſlau, le 5 Juin 1741, avec le Roi de Pruſſe, avoit fixé les idées juſqu'alors flottantes de la plûpart des Princes. Après les articles ordinaires dans ces ſortes d'alliances, elle garantiſſoit la poſſeſſion de la Baſſe-Siléſie à la Cour de Berlin, & s'obligeoit à la fois d'envoyer à l'Electeur de Baviere, les ſecours néceſſaires pour ſoutenir ſes droits ſur la ſucceſſion Autrichienne, & d'occuper la Ruſſie chez elle, en portant la Suéde à lui déclarer la guerre. Le Roi de Pruſſe de ſon côté promettoit de donner ſa voix au même Electeur pour l'elever ſur le trône de l'Empire. Ces deux princes traitaient ſéparement & d'une manière plus détaillée, au ſujet des conquêtes que l'un avoit déja faites, & que l'autre méditoit: &, en ſe garantiſſant, ſous la protection de la France, la Bohéme & la Siléſie, mirent le dernier ſceau à la ligue formée contre la Cour de Vienne.

Nous allons voir de quelle manière commencerent les hoſtilités: à quelles extrémités la Reine de Hongrie ſe vit réduite, & comment la Providence lui ſuſcita de défen-

ſeurs & rétablit ſes affaires ; comment enfin deux grandes & belles armées Françoiſes trouverent leur ruine en Bohéme & en Baviere.

CHAPITRE XVII.

TAndis que les Provincies-Unies, intimidées par l'armée Françoiſe qui étoit ſur le Bas-Rhin, n'oſoient remplir leur engagemens à l'égard de la pragmatique Sanction, & que le Roi d'Angleterre s'engagea en qualité d'Electeur de Hanovre, de ne troubler aucun des amis de la France, dans la pourſuite de leurs droits, l'Electeur de Baviere, après s'être emparé de Paſſau le 31 Août 1741, entra ſur les terres de la Maiſon d'Autriche.

La Reine de Hongrie, abandonnée de ſes deux fidéles alliés, & ne pouvant rien eſpérer de la Ruſſie où le Gouvernement incertain n'annonçoit que des revolutions (*) ſembloit

(*) L'Impératrice *Anne Iwanowa*, mourut le 27 Octobre 1740. Elle avoit établi (a) par ſon teſtament une ſorte de Gouvernement contraire aux

(a) *Ce ne fut pas, à ce que prétendent certains Hiſtoriens, cette Princeſſe, mais ſon Miniſtre qui ſe nomma lui-même dans ſon teſtament tuteur du jeune Succeſſeur. Ce teſtament peut ſervir de pendant à celui de Charles II, Roi d'Eſpagne, dans le quel le Cardinal Portocarrero établit le duc D'Anjou, Succeſſeur de ſa Majeſté Catholique.*

ſembloit devoir ſuccomber promptement ſous le nombre & les forces de ſes ennemis, mais leur confiance indiſcrete la ſervit utilement. Quoiqu'ils n'euſſent pris aucune des intérêts de trop de perſonnes pour être durable. La confiance entiere dont cette Princeſſe honora pendant tout ſon regne le Duc de Courlande, ſon favori, Jean Erneſt Comte de Biren, avoit fait pluſieurs mécontens. La derniere preuve d'attachement qu'elle lui donna en l'établiſſant Regent de Ruſſie pendant la longue minorité du ſucceſſeur qu'elle avoit choiſi acheva de ſoulever les Ruſſes ; les uns ſe plaignoient qu'un enfant encore au berceau, & qui n'avoit de droit à l'Empire que par ſa mere, la Ducheſſe de Brunſwik-Berverd, eut été préféré, les autres murmuroient contre l'injuſtice faite à la Princeſſe Eliſabeth Petrowna, fille de Pierre I., & qui étoit appellée au trône par le teſtament de l'Impératrice Catherine ſa mere. Soit que les ennemis du Duc de Courlande fuſſent dévoués à la Ducheſſe de Bevern, ſoit qu'ils fuſſent attachés à la Princeſſe Eliſabeth, ils ſe réunirent dans le deſſein de rendre odieux le gouvernement préſent.

Le Duc de Courlande fut arrêté & relégué avec toute ſa famille dans les deſerts de Sibérie, la Régence paſſa entre les mains de la Ducheſſe de Brunswik-Bevern. Ce ne fut là que le prélude d'une révolution encore plus conſidérable que devoit éprouver le Gouvernement de Ruſſie. Il ſe formoit un parti pour porter ſur le trône la fille de Pierre le Grand. Cette entrepriſe conçue, méditée & exécutée le 5 décembre 1741, avec autant de courage que de prudence, eut le ſuccès déſiré. Le Jeune Empereur Iwan, la Regente, ſon mari & leurs Miniſtres furent arrêtés ; & Eliſabeth Petrouwna, proclamée par la Garde, reçut les hommages & le ſerment de fidélité de tous les ordres de l'État.

meſures neceſſaires pour mettre cette Princeſſe dans l'impuiſſance de ſe défendre, ils comptoient qu'elle leur alloit demander une paix dont les conditions auroient été auſſi facheuſes pour elle, que la guerre la plus malheureuſe. Elle oppoſa par néceſſité ſon déſeſpoir à leur imprudence ; & quand la fortune commença à lui être favorable, les perſonnes qui avoient voulu la guerre en France, avoient ſi peu compris la nature de leur entrepriſe & des moyens propres à la faire réuſſir, qu'elles accuſerent ouvertement le Cardinal de Fleury de ne leur avoir donné pour l'exécuter, que la moitié des forces qu'elles avoient demandées. Il y a cependant toute apparence qu'une armée plus nombreuſe, n'auroit pas eu des ſuccès plus heureux. Les forces que commandoit l'Electeur de Baviere auroit ſuffi, ſi au lieu d'entrer en Bohême après la priſe de Paſſau, ce Prince moins impatient de ſe faire couronner à Prague, fut allé faire le ſiége de Vienne même. La terreur y étoit déja. Il falloit pourſuivre la Reine de Hongrie juſqu'à Presbourg, ou elle auroit été obligée de capituler. La guerre d'invaſion a ſes loix particulieres, dès qu'elle traine en longueur, elle eſt néceſſairement malheureuſe : c'eſt le ſort de la capitale qui doit décider de celui des Provinces.

Pendant que le Maréchal de Bel Iſle occupé de l'Election de l'Empereur, & de quelques négociations auſſi faciles qu'inutiles, commandoit de Francfort les opérations de la Bohéme ; l'armée ſans chef réel, & diſtri-

buée ſoit pour ſubſiſter, ſoit pour couvrir une plus grande étendue de pays en différens corps incapables de ſe ſécourir mutuellement, étoit foible par-tout, & ne pouvoit ſe défendre nulle part. Les Autrichiens profiterent de cette diſpoſition extraordinaire ; & la veille que l'Electeur de Baviere fut élu empereur, ils forcerent dix mille François d'évacuer Lintz, en s'engageant, par leur capitulation, à ne porter les armes d'un an contre la cour de Vienne.

Si les Généraux qui commandoient les armées Françoiſes euſſent eu enſemble plus d'intelligence, s'ils euſſent ſuivis à la lettre les ordres du Roi ; l'Empereur Charles VII, s'en fut mieux trouvé, & la Reine de Hongrie plus mal. On peut dire que cette infortunée Princeſſe eut alors autant d'obligation à la faute de ſes ennemis, qu'elle en dut avoir par la ſuite au ſecours de ſes amis.

La guerre avoit très mal commencé pour la Reine, & ſi l'ennemi eut pourſuivi ſa marche à Vienne, tout étoit perdu. On change d'avis : on laiſſe là la capitale de l'Autriche : On marche en Bohéme...

La faute de ce coup de parti fut celle de M. de Ségur qui s'étoit jetté dans Lintz, mauvaiſe place & ſans défenſe. Le Général Khewenhuller le ſuit, le bloque, & il ne tenoit qu'à lui de le prendre priſonnier avec tout ſon monde. Mais il eut fallu perdre quelques jours, & le tems étoit précieux. Khewenhuller offre en apparence une honorable capitulation qui eſt de ſortir de Lintz avec tous les honneurs militaires, ſous la condition de

ne porter les armes contre la Reine de Hongrie, d'une année.

Les François l'acceptent, & la Baviere ſe trouve dégarnie de troupes, & les Autrichiens pouſſent juſqu'à Munich, & cela par la faute de M. de Ségur. On lui fit d'abord ces vers :

Aux écoliers on met culotte bas
Quand l'ignorance eſt leur partage,
Et ſans égard de qualité ni d'âge,
Les verges ne s'épargnent pas.
Temoin le dévot ſaint Ignace
Qui ne ſachant pas ſa leçon,
L'on fit mettre bas le calçon,
Et à ſon cu on ne fit nulle grace.
Cela fut un remede ſûr
Qui le guérit de l'ignorance.
Ce ſeroit un bien pour la France
Qu'on en fit autant à Ségur.

Les François avoient mal fait la guerre, parce qu'ils n'avoient point de Général, & afin de réparer cette faute, on envoya le Maréchal de Broglie en Allemagne, pour y commander conjointement avec le Maréchal de Belle-Iſle. On ſe ſouvient encore des funeſtes diviſions qui regnerent entr'eux, & les François furent malheureux par-tout parce qu'ils eurent deux généraux. L'un plus entreprenant & plus hardi dans ſes opérations, prétendoit cependant qu'après avoir mal commencé la guerre, le ſeul parti raiſonnable étoit d'évacuer la Bohème, & de ramener l'armée en France. L'autre plus précautionné dans toutes ſes démarches, étoit moins tran-

chant à la guerre qu'en politique. Il trouvoit beau, pour ne pas convenir de ſes fautes, de conſerver Prague à force de travaux, ſans ſonger qu'il regarderoit enfin comme un grand avantage d'en pouvoir retirer les reſtes d'une armée aux abois. De quelle utilité pouvoit être pour les François une guerre défenſive en Bohème? S'il eſt inutile de conquérir des Provinces qu'on ne peut conſerver, l'eſt-il moins de faire des efforts pour s'y maintenir?

Jamais les armées de France n'avoient fait de ſi malheureuſes campagnes que celles qu'ils faiſoient en Baviere & en Bohème. Les François étoient alliés des Bavarois, & on ne les voyoit que bien rarement enſemble, & ſouvent les François laiſſoient battre leurs bons amis qu'ils pouvoient ſecourir : ce qui donnoit matiere à bien des chanſons. En voici une ſur l'air *mes amis en veulent pour rire*.

Ah! que la victoire eſt belle!
Renommée hauſſe ta voix!
Raconte-nous les exploits
De Broglio & ſa Sequelle!
Noailles y aura ſa part;
La gloire au combat l'appelle:
Noailles y aura ſa part,
Quoiqu'arrivé un peu tard.

Commence par la *Ségurade*,
Ou le triomphe de Lintz;
Suivi de celui de Thin
Et de toute la Bavierade.
Qu'ils ſont beaux! ah! qu'ils ſont grands!
Qu'en dis-tu? cher camarade!
Qu'ils ſont beaux! ah! qu'ils ſont grands!
Honneur à leurs deſcendants!

Voilà Grammont qui s'avance,
Et qui paſſe le ruiſſeau :
Ah ! que mon projet eſt beau !
J'ai l'Anglois en ma puiſſance,
Je mérite aſſurément,
D'être Maréchal de France :
Je mérite aſſurément
D'être Maréchal-ferrant.

Craignant *bis* pour ſa culotte
Broglio repaſſe le Rhin ;
Noailles paſſe le Mein,
A Dettingue on le pelote :
Ils méritent aſſurément,
Un brevet de la calote,
Ils méritent aſſurément
D'avoir place au Régiment.

Qui eut jamais cru que la Reine de Hongrie attaquée à la fois par les François, les Bavarois, les Saxons & les Pruſſiens, eut jamais pu réſiſter à ce nombre d'ennemis ? c'eſt pourtant ce qu'elle fit. Elle plia au commencement, mais elle ſe releva enſuite avec éclat.

Sa premiere perte fut Prague : & ſi jamais Saint avoit belle occaſion de ſervir ſes dévots, c'étoit bien *St. Jean-Népomucène*, qui ne donna aucun ſigne de vie, non plus que *St. Jaques-de Compoſtelle*, lorſque les Anglois brûlerent les gallions à ſa barbe. Ce qui donna lieu à cette chanſon, ſur l'air *je ne ſuis ni Roi ni Prince.*

Monſieur Saint Jean-Népomucene,
Avons-nous en vain pris la peine
De te rendre l'honneur divin !
Grand Saint il y va de ta gloire
Que les ſenateurs de Calvin
Sur tes dévots n'aient la victoire !

Tous vos dévots, qui ſont en peines,
Veulent faire mainte Neuvaines,
Montrez votre pouvoir divin!
Le Roi de Pruſſe nous menace,
Souffrirez-vous que ſon Calvin
Vienne ici prendre votre place?

Comme ce Roi eſt hérétique,
Si Calvin ouvre ici boutique,
Vos revenus ſeront petits.
A ces dévots donnant parole
De le conduire en Paradis,
Sans qu'il leur en coûte une obole.

SaReligion vient à la mode,
De toutes c'eſt la plus commode:
On a Paradis ſans argent,
Il ſuffit ſeulement de croire
Un peu d'enfer pour le méchant,
Pour les bons point de Purgatoire.

Si c'étoit dans l'autre hémiſphère
Que ce fut paſſé cette affaire,
Paſſe encore! Mais c'eſt ſous tes yeux,
Qu'on nous a frottés d'importance!
Ma foi! tu n'opère pas mieux
Que Monſieur Saint Paris en France.

Tandis que Charles VII montoit au faîte des honneurs, ſa rivale éprouvoit diſgraces ſur diſgraces; étoit, en quelque ſorte, dans l'humiliation, mais ſans en être abattue. Plus la ruine de Marie-Thèréſe paroiſſoit inévitable, plus elle eut du courage; elle étoit ſortie de Vienne, & s'étoit jettée entre les bras des Hongrois, ſi ſévérement traités par ſon pere & par ſes aïeux. Ayant aſſemblé les quatre Ordres de l'État à Preſbourg, elle y parut

tenant entre ſes bras ſon fils ainé, encore à la mamelle ; elle le ſouleve aux yeux de l'aſſemblée; elle le fait paſſer de rang en rang: *Abandonnée de mes amis*, dit-elle, *perſécutée par mes plus proches parens, je n'ai de reſſource que dans votre fidélité, dans votre courage & dans ma conſtance ; je mets en vos mains la fille & le fils de vos Rois, qui attendent de vous leur ſalut.*

Moriamur pro Rege noſtro, Mariâ-Thereſiâ ; Mourons pour notre Roi Marie-Thérèſe. Les Hongrois, comme nous l'avons déja dit, donnent toujours le titre de Roi à leur Reine. Jamais Princeſſe en effet, dit Voltaire, n'avoit mieux mérité ce titre. Ils verſoient des larmes, en faiſant ſerment de la défendre; elle ſeule reteint les ſiennes ; mais quand elle fut retirée avec ſes filles d'honneur, elle laiſſa couler en abondance des pleurs que ſa fermeté avoit retenues. Elle étoit enceinte alors, & il n'y avoit pas longtems qu'elle avoit écrit à la Ducheſſe de Lorraine ſa belle mere : *j'ignore encore s'il me reſtera une ville pour y faire mes couches.*

Dans cet état, pourſuit Voltaire, Marie-Thérèſe excitoit le zéle de ſes Hongrois ; elle ranimoit en ſa faveur l'Angleterre & la Hollande qui lui donnoient des ſecours d'argent : elle agiſſoit dans l'Empire. Elle négocioit avec le Roi de Sardaigne, & ſes Provinces lui fourniſſoient des ſoldats.

Toute la nation Angloiſe s'anima en ſa faveur. Ce peuple n'eſt pas de ceux qui attendent l'opinion de leur maître pour en avoir une. Des particuliers propoſerent de faire un don gratuit à cette Princeſſe. La Ducheſſe

de Malborough, veuve de celui qui avoit combattu pour Charles, VI, aſſembla les principales Dames de Londres ; elles s'engagerent à fournir cent mille livres *Sterling* ; & la Ducheſſe en dépoſa quarante mille. La Reine de Hongrie eut la grandeur d'ame de ne pas recevoir cet argent qu'on avoit la généroſité de lui offrir ; elle ne voulut que celui qu'elle attendoit de la nation aſſemblée en Parlement.

En attendant qu'elle pût recevoir des ſecours, raſſembler ſes troupes & repouſſer la force par la force, cette derniere raiſon des Rois, Marie-Thérèſe répandoit des manifeſtes, où elle expoſoit que ſes droits héréditaires étoient les droits de la nature confirmés par une loi authentique, acceptée de tous les Princes de l'Empire, ſous la garantie de tous les Souverains de l'Europe.

Les manifeſtes d'un Souverain ſont comme les mémoires des plaideurs, qui ne ſont bons qu'à inſtruire ou amuſer le public, mais qui ne ſont jamais lus des juges. Les autres Souverains, mus par leurs intérêts politiques, ſont décidés communément avant qu'ils paroiſſent : Auſſi la Reine de Hongrie comptoit peu ſur les ſiens & les fit accompagner d'armées formidables, dès qu'elle put raſſembler ſes troupes & les ſoudoyer avec l'argent de ſes alliés. C'eſt alors que les affaires commencerent à changer de face. La fortune, dabord favorable au nouvel Empereur, lui devint contraire en Autriche & même en Baviere.

On avoit cru que les armées de France & de Bāviere victorieuſes alloient aſſiéger Vien-

ne. L'Eleſteur avoit oſé concevoir de prendre la Capitale de l'Autriche ; mais il ne s'étoit point préparé à ce ſiége, il n'avoit ni gros canons, ni munitions. Le Cardinal de Fleury, dit l'Auteur de l'hiſtoire univerſelle, n'avoit point porté ſes vues juſqu'à lui donner cette capitale : les partis mitoyens lui plaiſoient : il auroit voulut diviſer les dépouilles avant de les avoir ; & il ne prétendoit pas que l'Electeur qu'il faiſoient, eût toute la ſucceſſion.

Le Marechal de Belle-Iſle étoit malade à Francfort, où il reçut pour recompenſe de ſes travaux & de ſes bons conſeils, la nouvelle que le Roi avoit érigé en Duché-Pairie ſa terre de Giſors. Il fut en même tems déclaré par Charles VII, Prince de l'Empire. Cet ambitieux dont les projets tournoient fort mal, vouloit à la fois conduire des négociations, & commander de loin une armée. La méſintelligence ſe gliſſoit entre les Puiſſances alliées ; les Saxons ſe plaignoient beaucoup des Pruſſiens, ceux-ci des François qui à leur tour les accuſoient. Marie-Thérèſe étoit ſoutenue de ſa fermeté, de l'argent de l'Angleterre, de celui de la Hollande & de Veniſe, d'emprunts en Flandres, mais ſur tout de l'ardeur déſeſpérée de ſes troupes raſſemblées ; enfin de toutes parts. L'armée Françoiſe, ſous des chefs peu accrédités, ſe détruiſoit par les fatigues, la maladie & la déſertion : les recrues venoient difficilement. Il n'en étoit pas comme des armées de Guſtave-Aldolphe, qui, ayant commencé ſes Campagnes, en Allemagne, avec moins de dix mille hommes, ſe trouvoit

à la tête de trente mille hommes, ſes troupes dans le pays même, à meſure qu'il faiſoit des progrès. Chaque jour affoibliſſoit les François vainqueurs, & fortifioit les Autrichiens. Le Prince Charles de Lorraine, frere du Grand Duc étoit dans le milieu de la Bohème avec trente-cinq mille hommes : tous les habitans étoient pour lui ; il commençoit à faire, avec ſuccès une guerre défenſive, en tenant continuellement ſon ennemi en allarmes, en coupant ſes convois, en le harcelant ſans relache de tous les côtés par des nuées de Huſſarts, de Croates, de Pandours & de Talpaches.

Les affaires alloient on ne peut pas plus mal. L'armée Françoiſe affoiblie par les maladies & la diſette étoit à peine forte de 15, oco hommes. Charles VII étoit confiné à Francfort. Le Roi de Pruſſe, ſoupçonné de ne chercher que ſes propres intérêts, menaçoit, ou de prendre le parti de la reine de Hongrie, ou du moins de faire ſa paix avec elle, ſans égard pour la France & ſes alliés.

Après la bataille de Czaſlaw, Frédéric avoit écrit au Maréchal de Broglie une lettre aſſez haute, où il avoit ajouté cette apoſtille de ſa main : „ je ſuis quitte envers mes alliés, car mes troupes viennent de remporter une victoire complette. C'eſt à vous à en profiter inceſſamment, ſans quoi vous pourrez en être reſponſable envers vos alliés."

Le Maréchal de Belle-Iſle allarmé de cette lettre, fut trouver le Roi de Pruſſe dans ſon Camp pour le rafermir. Il reçut du Roi cette réponſe : " je vous avertis que le Prince Char-

les s'avance ſur M. de Broglie, & que ſi l'on ne profite de l'avantage qu'on a ſur lui, je vāis faire ma paix particuliere,,,.

On s'étoit imaginé que pour mettre la Reine de Hongrie à la raiſon, il ſuffiroit de l'effrayer. La maniere dont on débuta fortifia l'illuſion. La Haute Autriche ſoumiſe preſque ſans coup férir, ſa Majeſté Hongroiſe réduite à abandonner Vienne aſſez précipitamment & à ſe réfugier à Presbourg, la conquête du Royaume de Bohème faite auſſi-tôt qu'entrepriſe, ſa ville capitale emportée d'emblée au fort de l'hiver; le Couronnement de l'Electeur de Baviere dans Prague en qualité de Roi de Bohème; ces brillans ſuccès avoient mis en crédit le plan qui avoit été formé. On l'avoit cru immanquable. On s'aveugla ſur la conduite, ainſi qu'on l'avoit fait ſur le projet. Quelles en furent les ſuites? Plus on gagnoit, moins on ſe voyoit en état de conſerver. Des milliers d'hommes périrent infructueuſement. Quoi? L'élite des troupes Françaiſes fut enſevelie dans la Bohème & dans la Baviere. Le peu qui échappa à la mort ſe retira en déſordre, & ne rentra en France qu'avec des peines infinies. Tel fut l'evénement d'une expédition grande, hardie, mais mal conduite, & encore plus mal conſeillée. Ce fut une gloire d'un moment.

CHAPITRE XVIII.

QUoiqu'en guerre, la Reine de Hongrie avoit autant de Partiſans à Paris qu'à

Vienne : & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que, ſi on faiſoit des vers ſur elle, c'étoit toujours en bien. Il n'en étoit pas de même de ceux que l'on faiſoit en France, à la Cour, ſur-tout, où le mal domine, contre le Roi, ſes Miniſtres & ſes Généraux. En voici un mélange pour & contre.

Aliquando oppreſſi reſurgent.

Du plus juſte des Potentats,
N'allez pas violer les manes ;
Et dans le ſein de ſes États
Sur ſon tombeau ſacré ſouiller vos mains prophanes
Dans ce bouillant tranſport modérez votre joie :
Achille mort s'eſt bien vengé de Troye ;
Et Cirus dans ſa courſe a trouvé Tomiris.
L'Autriche à vos armes en proye,
Ainſi que l'Aſſyrie a trouvé des amis :
Le feu qu'on ne voit pas éclore,
N'eſt pas un feu moins allumé ;
Le Phénix qu'on croit conſumé
Sort du bûcher, & vit encore ;
Et le char du Soleil penché vers l'Occident
Frappe le lendemain aux portes de l'aurore
Pour nous ramener l'Orient.
Du deſtin des mortels le doigt de Dieu ſe joue,
Et tout Empire eſt méſuré :
Si la fortune a une roue,
Il l'a fait tourner à ſon gré.
Son ſecours eſt prochain,
Quand ſa haine eſt funeſte,
Il diſſipe à l'inſtant tous les vents aſſemblés :
Et ſa bonté ſe manifeſte
En relevant les Rois, ſur leurs trônes ébranlés.
Couvert d'une gloire immortelle,
Sous le ſucceſſeur des Valois,
Dans Paris déſolé, Henri donna des loix.

Qu'eût fait Charles trahi par un peuple infidele,
Si Dieu n'eût armé la Pucelle ?
Que cet exemple domeſtique
Confonde à jamais votre orgueil,
Souvent l'allegreſſe publique
Succede & remplace le deuil,
Tous les cœurs des Germains ne ſont pas au cercueil,
Et ſi la France a ſes Turennes
L'Autriche a ſon ſecours peut avoir ſes Eugénes.

(*) Fille de ces héros que l'Empire eut pour maîtres
Digne du rang auguſte où l'on vit tes ancêtres ;
Toujours prêt de ſa chûte, & toujours affermis,
Princeſſe magnanime,
Tu jouis de l'eſtime
De tous tes ennemis.

Le François généreux ſi fier & ſi traitable
Dans le goût pour la gloire eſt le ſeul goût durable,
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton Empire,
Te combat & t'admire,
T'adore & te pourſuit.
Par des nœuds étonnans l'altiere Germanie,
A ſes puiſſans rivaux, malgré ſoi, réunie,
Fait de l'Europe entiere un objet de pitié,
Et leur longue querelle
Fut cent fois plus cruelle
Que leur triſte amitié.

Quoi ? des Rois bienfaiſans ordonnent les ravages ;
Ils annoncent le calme, ils forment les orages,
Ils prétendent conduire à la félicité
Les Nations tremblantes,

(*) Cette ode adreſſée en ſon tems à la Reine de Hongrie, eſt attribuée à M. de Voltaire.

Par les routes ſanglantes
De la calamité ?

O viellard vénérable, à qui les deſtinées
Ont de l'heureux Neſtor accordé les années,
Sage que rien n'allarme, & que rien n'éblouit;
Fait regner dans le monde
Cette paix ſi profonde
Dont ton ame jouit !

Oh ! s'il pouvoit encore au gré de ſa prudence,
Tenant également le glaive & la balance,
Fermer par des reſſorts aux mortels inconnus,
De ſa main reſpectée
La porte enſanglantée
Du temple de Janus !

Si de l'or des François les ſources égarées,
Ne fertiliſant plus les lointaines contrées,
Rapportoient l'abondance au ſein de nos remparts,
Embelliſſoient nos villes,
Accroiſſoient nos aſyles,
Où languiſſent les arts !

Doux arts, enfants du Ciel, de la paix & des graces,
Que Louis en triomphe amena ſur ſes traces,
Ranimez vos travaux ſi brillans autrefois,
Vos mains découragées,
Vos lyres négligées
Et vos mourantes voix !

De l'immortalité vos ſuccès ſont le gage,
Tous les traités rompus & ſuivi du carnage,
Les Triomphes d'un jour un inſtant célébrés :
Tout paſſe & tout retombe
Sous la nuit de la tombe,
Et vous ſeuls demeurez.
Le Ciel entend mes vœux un nouveau jour m'éclaire:
L'ame du grand Armand qui nous ſervit de pere,

Pour

Pour animer nos chants, reparoît aujourd'hui !
Rois ſuivez ſon exemple,
Vous Prêtres de ſon temple,
Soyez dignes de lui !

Au moment où Voltaire adreſſoit une belle Epître à la Reine de Hongrie, les murmures étoient extrêmes dans Paris : l'indignation étoit générale.

On en jugera aiſément par ces vers ſatyriques :

Notre Roi n'eſt qu'un fainéant ;
Son Cardinal, un innocent,
Son Garde des Sceaux, un charlatan ;
Son Chancelier un chancelant,
Tous ſes Miniſtres, des tyrans,
Qui font la guerre au pauvres Francs
Plus vivement qu'aux Allemands.
Nos Généraux, vils courtiſans,
Et miſérables capitans,
Toujours battus, jamais battans ;
Mais ils font périr, cependant,
Des millions de braves gens,
Sans ſavoir pourquoi, ni comment.
En génie plus de Vauban,
Excepté le bon d'Orleans,
Homme d'honneur, mais indolent.
Nos Princes ſont des garnemens
Qui n'ont ni mœurs, ni ſentimens ;
Petits hommes, remplis de vent.
Nos Ducs ſont des impertinens,
Bouffis de l'orgueil de leurs rangs,
Tous ſots, ou fats, peu de vaillans.
Les gens de Cour ſont des brigands ;
On promet tout à Carignan (1)

(1) Princeſſe de Savoye-Carignan, Maîtreſſe du Cardinal de Fleury.

Qui vole & pille impunément ,
Opéra , roulete & berlan ,
Tout eſt bon & tout fait argent.
Les ſpectacles languiſſans ,
Les Actrices à tous venans ;
En Province , les Intendans
Sont plus pillards que les traitans.
Le tems eſt bon pour les galands ,
Les femmes en ont tant & tant
Qu'elles en changent comme de gands.
Tous les maris ſont indulgents ,
C'eſt la mode : faire autrement ,
C'eſt être un ſot , un chat-huant ,
Qui n'eſt pas propre au Sacrement.
La juſtice eſt au plus offrant ,
Elle ſe vend publiquement.
Nos Prélats ſont des cénophans ,
Fils de la nuit & de Satan ,
Sans foi , ſans loi , des impudens.
On tracaſſe les Appellans.
Tous les emplois , petits & grands
Sont donnés à gens de néant ,
Sans choix & ſans diſcernement.
On ne fait plus cas , à préſent ,
Ni de vertu , ni de talent.
Malheureux peuple d'un enfant ,
D'un Roi qui ne voit , ni n'entend ,
Qui laiſſe floter mollement
Le timon du Gouvernement
Entre les mains de ſon Pédant !
On ne voit plus que partiſans ;
Et tous ces hommes raviſſans ,
Chargés de rapine & de ſang ,
Vivent heureux & opulens ,
Et bravent tout inſolemment.
Nos beaux Eſprits ſont peu ſavans ,
Vifs , légers , badins , ſémillans ,
Mais preſque tous extravagans ;
Jolis auteurs un peu pédans ,

Grands faiſeurs de tendres romans ;
L'Etat eſt pleins de mécontens.

Un Prince mineur à trente ans ,
Un Prêtre régent en enfance ,
Des Conſeils ſans expérience ,
Et des Généraux ſans talens ,
Des Courtiſans bas & rampans
Flattent l'idole qu'on encenſe ,
Et n'oſe rompre le ſilence.
Des Magiſtrats dans l'indolence
Aux maux publics indifférens ;
Un Etat qui , par ſa puiſſance ,
Eclipſant ſes voiſins tremblans ,
Les tenoit dans la dépendance ,
Aujourd'hui ſouffre en patience
Les outrages les plus ſanglans ,
Sans oſer en prendre vengeance.
On fait des efforts impuiſſans
Sans conduite & ſans prévoyance ,
Sans ſoldats , vaiſſeaux ni finance.
Léſine , lenteur , contre-tems ,
Timidité , fauſſe prudence ,
Imbécilles ménagemens
Sont les armes de l'Eminence :
Puis des revers humilians ,
Une paix funeſte à la France ,
Son déshonneur , ſa décadence
Triomphes de ſes concurrens
Seront les fruits de ſa vengeance
Or apprenez , en confidence ,
L'auteur de ces événemens ,
Un Prince , mineur à trente ans ,
Qui n'a pas la mâle aſſurance
De renvoyer , ſans perdre de tems ,
Un Prêtre régent en enfance.

Tous deux nous donnent la loi.
Voilà la reſſemblance.
L'un regne en obéiſſant ,
L'autre obéit en regnant ,
Voilà la différence.

Il ſuffit qu'une perſonne ſoit en place , pour donner ſujet aux envieux de ſe déchaîner. Si on peut dire à la louange du cardinal de Fleury , que , de tous les Cardinaux qui ont été Miniſtres en France , ça été le plus honnête homme , & , s'il a été loué ſelon ſes mérites , il a eu auſſi ſa part à la ſatyre. A l'époque où nous écrivons , on traçoit ainſi ſon portrait.

Du paſſé conſervant un léger ſouvenir ,
Ebloui du préſent , ſans prévoir l'avenir ,
Dans l'art de gouverner , décrépit & novice ,
Puniſſant la vertu , récompenſant le vice ,
Fourbe dans le petit , & dupe dans le grand ,
Malgré ſon air altier , accablé de ſon rang.
L'on connoît à ces traits , même ſans qu'on le nomme ,
Le maître de la France , & le valet de Rome.

Sous le portrait de Fleury Cardinal ,
L'on voit écrit en ſtyle hyperbolique :
Voici celui qui cherchoit le Cinique
L'homme ſans pair , des vertus le fanal.
Or , je ne ſais ſi la dite Eminence
De Diogéne avoit rempli le but ;
Mais ſi , par l'homme , on entend cette engeance ,
Enclin au mal , de tout bien le rebut ,
Homme eſt Fleury , même par excellence.

Voici une Epitre ſur le même ſujet. Suivra une allégorie ſur la même Eminence. On lu

attribuoit tous les désastres de la France : On la souhaitoit au tombeau.

Grave & prudent Prélat, achévé politique,
Qui, par les soins heureux, d'une ame pacifique,
De la France, aux *forêts*, amusant le héros,
A l'Europe souvent as donné le repos,
Et qui, sans imiter la finesse barbare
Du traitre Richelieu, de Mazarin l'avare,
As toujours, cependant, par de plus surs moyens,
Su parvenir au but où tendoient tes desseins.
Dis-moi donc ? qu'as-tu fait de ta haute prudence ?
Qui, si long tems, soutint le bonheur de la France ?
Qu'est devenu ce cœur si zèlé pour la paix,
Cet esprit de douceur si connu par tes faits ?
Pourquoi dans tes vieux jours, devenir sanguinaire ?
Allumer en tous lieux les flambeaux de la guerre ;
Remplir l'Europe entiere, & de trouble & d'horreur,
Des Princes & des Rois exciter la fureur ?.....
Et pour comble d'effroi, sous l'ombre de concorde,
Violer les sermens, fomenter la discorde ?
Etoit-ce peu d'avoir par tes conseils maudits,
Dans Londres & dans Madrid animé les esprits,
Et d'avoir excité cette sanglante guerre
Qui ruine ; à la fois, l'Espagne & l'Angleterre ?
Falloit-il donc encore par de ruses détours,
Des Potentats Germains brouiller toutes les Cours ?
Et pour te joindre à ceux, dont les forces connues
Pouvoient, mal à propos, s'opposer à tes vues.
A la fourbe, toujours, laissant prendre l'essor,
Employer avec art l'attrait des Louis d'or.
Falloit-il qu'un expert, en intrigues fertile,
Parcourut l'Allemagne, allat de ville en ville,
Gagner les Electeurs, s'assurer de leurs voix,
Pour donner à l'Empire un Monarque à ton choix ?
Falloit-il plus encore ? falloit-il tant de peines,
Pour tâcher d'accabler la plus grande des Reines,
Et qui, par ses vertus, qui la font adorer,
Non moins que, par ses droits, mérite de regner ?

Et, pour y parvenir, falloit-il que ta rage
De ſes vaſtes Etats propoſât le partage ;
Et, ſous un vain prétexte, engager tant de Rois
A former ſur ſes biens de chimériques droits ?
Falloit-il diviſer le Suédois, le Ruſſe,
Mettre le fer en main à la Saxe, à la Pruſſe,
Tenir, par des diſcours flatteurs & ſéduiſans,
Le Danois dans l'erreur, le Batave en ſuſpens,
Et, par la force enfin, ſoutenant l'artifice,
Aider le Bavarois, mettre la France en lice,
Et puis, pour ſubvenir à tes preſſans beſoins,
Ruiner les ſujets confiés à tes ſoins ?
Pourquoi tant de projets ? pourquoi toutes ces brigues ?
Pourquoi tous ces préſens & toutes ces intrigues ?
Parle donc ? n'eſt-ce pas que tu veux tout troubler,
Pour qu'en ſuite tu puiſſe aiſément commander ?
Parle ? Mais tu te tais ! Crois-tu que la mémoire
De tant d'affreux forfaits qui terniſſent ta gloire,
Puiſſent, par ton ſilence, éviter l'avenir ?
Dans la tombe, avec toi, crois-tu l'enſevelir ?
Tu te trompes, Prélat ! Ces faits abominables,
Pour reſter dans l'oubli, en ſont trop remarquables :
Ils vivront à jamais, & ton nom déteſté
Sera le digne fruit de leur énormité !
Mais aux ſiécles futurs, qui voudra jamais croire
Les horribles excès qui forment ton hiſtoire ?
Nos neveux frémiront de voir qu'un tel rochet
Ait caché, ſous ſes plis, un fourbe ſi parfait.

** *Voici du plus beau, du plus frappant !*

Quand mourra donc cette vieille Eminence ?
(Dit, l'autre jour, le Monarque des morts.)
Seul, des humains il brave les efforts :
Fille d'Enfer, va, cours en diligence,
D'un coup de faux, le jetter ſur ces bords !
Lors à Pluton, la mort tint ce langage :
Ha ! gardons-nous de terminer ſes jours !
Quand de Neſtor il ſurpaſſeroit l'âge,
Ne craignons point d'en prolonger le cours.

Pour vos Etats la reſſource en eſt grande !
Tant qu'il vivra, les ſujets y pleuvront,
Le Cardinal en groſſira la bande,
C'eſt tout ſon ſoin : s'il ſe frotte le front,
C'eſt pour tirer, de ſa vielle cervelle,
Nouveau moyen & meſure nouvelle
De dépeupler le Royaume des Lys,
Et ravager maints autres beaux pays.
Qu'il vive donc ! & bientôt ſes menées
Vont de l'Europe enrichir ces contrées ;
Tant il ſait bien, pacifique Prélat,
Par doux parlers, animer aux combats ;
Par tendres ſoins, affamer de ſon maître
Tous les ſujets ; qui, faute de repaître,
Ont face blême, & peuplent vos Etats.
Ho ! Ho ! j'ai tort ; reprit le Dieu des Ombres,
Je n'en veux point dans ces provinces ſombres :
Pour mon ſoutien, conſervez-le là haut :
Plus beau fleuron n'orne pas ma couronne :
Va le trouver ! Sous ſes ordres, moiſſonne
Soigneuſement ! épargne-le, il le faut !.....
Ainſi parla Pluton. La mort s'empreſſe
A reſpecter ſes ordres abſolus.
Partant Fleury, d'un ſiécle & même plus
Point ne mourra ! l'Enfer s'y intéreſſe.

Les déſaſtres multipliés qui ſuivirent les ſuccès rapides de l'Empereur Charles-Albert de Baviere donnerent lieu à toutes ces Satyres. On ſe déchaînoit en forcenés contre le cardinal de Fleury, dont l'économie, ou plutôt la léſine rendit infructueuſes tant de dépenſes qu'on avoit faites pour mettre Charles VII ſur le trône, & le ſeconder.

Nous ne devons pas rechercher ici les cauſes des malheurs preſque continuels que la France éprouva juſqu'en 1744. Nous nous bornerons à examiner pourquoi la guerre de-

venoit plus ardente & plus opiniâtre, à mesure qu'on négocioit avec plus d'ardeur pour avoir la paix.

Après l'affaire de Lintz qui causa une révolution singulière en Allemagne, le cardinal de Fleury, dit l'Auteur de l'histoire universelle ; voyant tant d'espérances trompées, tant de désastres qui succédoient à de si heureux commencemens, écrivit au général Kœnigseck une lettre qu'il lui fit rendre par le Maréchal de Belle-Isle ; il s'excusoit dans cette lettre de la guerre entreprise, & il avouoit qu'il avoit été entraîné hors de ses mesures. *Bien des gens savent*, dit-il, *combien j'ai été opposé aux résolutions que nous avons prises & que j'ai été, en quelque façon, forcé d'y consentir. Votre Excellence est trop instruite de tout ce qui se passe, pour ne pas deviner celui qui mit tout en œuvre pour déterminer le Roi à entrer dans une ligue qui étoit si contraire à mon goût & à mes principes.*

Pour toute réponse, la Reine de Hongrie fit imprimer la lettre du cardinal de Fleury. Il est aisé de voir quels mauvais effets cette lettre devoit produire. En premier lieu, elle rejettoit évidemment tout le reproche de la guerre sur le général chargé de négocier avec le comte de Kœnigseck ; & ce n'étoit pas rendre la négociation facile, que de rendre sa personne odieuse : en second lieu, elle avouoit de la foiblesse dans le Ministère, & c'eût été bien mal connoître les hommes, que de ne pas prévoir qu'on abuseroit de cette foiblesse, que les alliés de la France se refroidiroient, & que ses ennemis s'en enhardi-

roient. Le Cardinal voyant ſa lettre imprimée, en écrivit une ſeconde. La voici, copiée de l'original & telle qu'elle fut adreſſée au général Autrichien.

« Ce n'eſt qu'avec un extrême étonnement, Monſieur, que je reçois dans le moment, copie de la lettre que j'eus l'honneur d'écrire à V. E. le 11 du mois dernier, & qu'au lieu d'une réponſe dont je croyois pouvoir me flatter, j'apprends que cette lettre eſt dans les mains de tout le monde à *la Haye*.

« Je ne devois pas m'attendre, ce me ſemble, qu'un témoignage de politeſſe & de confiance à un Miniſtre de votre réputation, ſurtout de la part du quel j'avois reçu des aſſurances d'eſtime & de bonté, dût avoir un pareil ſort ; & vous m'apprenez un peu durement aujourd'hui, que je me ſuis trompé. C'eſt une leçon dont je vous remercie, & dont je tâcherai de profiter ; mais que j'aime encore mieux avoir reçue que de l'avoir donnée.

« Je n'en ai pas uſé de même pour des lettres beaucoup importantes que j'ai reçues en differentes occaſions, quoique j'euſſe pu ſouvent en tirer de grands avantages.

« Mais apparemment que l'uſage eſt différent à *Vienne* : il eſt juſte de s'y conformer.

« Je ſais du moins me corriger, & pour commencer à le faire, je me borne, Monſieur, à aſſurer V. E. de tous les ſentimens avec les quels je ne ceſſe de l'honorer depuis ſon dernier voyage en France.

Cette ſeconde lettre fit encore plus de tort au Cardinal de Fleury que la premiere. Il les fit déſavouer toutes deux dans quelques pa-

piers publics ; & ce désaveu qui ne trompa personne, mit le comble à ses fausses démarches, que les esprits les moins critiques excuserent dans un homme de quatre-vingt-sept ans, fatigué de mauvais succès. Enfin, l'Empereur Bavarois fit proposer, à Londres, des projets de paix, & surtout des sécularisations d'Evêchés en faveur de Hanovre. Le Ministère Anglois ne croyoit pas avoir besoin de l'Empereur pour les obtenir. On insulta à ses offres en les rendant publiques ; & l'Empereur fut réduit à désavouer ses offres de paix, comme le Cardinal de Fleury avoit désavoué la guerre.

Ces démarches prématurées de la France donnerent une confiance extrême à ses ennemis, & les alliés de la Cour de Vienne rougirent d'avoir désespéré trop tôt de son salut. Le Ministre de la Grande-Bretagne aussi passionné pour la guerre, qu'il avoit été pacifique, paroissoit oublier l'Espagne & l'Amérique, pour la repaître de l'espérance de voir envahir par les Autrichiens l'Alsace, la Lorraine, la Flandre Françoise & les pays voisins. Les Anglois toujours conduits par leur ancienne politique d'équilibre & de balance, eurent encore la même conduite que mylord Bollingbroke leur avoit reprochée pendant la guerre de 1701. Ils prodiguoient leurs richesses, & multiplioient leurs dettes pour des succès qui ne pouvoient être avantageux qu'à la Reine de Hongrie. Il leur fut aisé de débaucher les alliés de la France, puisqu'elle les avoit avertis elle-même, par ses allarmes, de pourvoir à leurs intérêts particuliers.

Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, ne arda point en effet à s'accommoder avec la eine de Hongrie ; le Roi de Pruſſe, par ſes raités de Breſlau du 11 Juin, & de Berlin du 8 Juillet 1742, fit ſa paix & obtint l'aban- on de la Siléſie, ſoit parce que la Cour de ienne ſe promettoit de la reprendre dans des ems plus favorables, ſoit parcequ'elle eſpé- oit de ſe dédommager par quelque conquê- ſur la France.

A la faute de demander la paix, quand il 'étoit plus tems, ſuccéda celle de croire u'on l'obtiendroit par les ſoins des Provin- es-Unies. La France pouvoit-elle ignorer s diſpoſitions des Etats-Généraux & de la rovince de Hollande, à remplir les enga- emens qu'ils avoient contractés avec l'Em- ereur Charles VI, au ſujet de la Pragmati- ue Sanction ? Elle ſavoit ſans doute que cette épublique n'étoit pas aſſez puiſſante pour npoſer la loi à ſes alliés ; cependant elle ſe atta que ſi ſes partiſans s'opiniâtroient à de- ander la paix, ou l'obſervation d'une neu- alité équivoque, les Provinces-Unies dans impuiſſance de ſervir la Cour de Vienne par urs forces, ne manqueroient pas de la ſervir ar leur médiation, & que la paix en ſeroit fruit. Mais, pourquoi les partiſans de l'An- leterre & de la Cour de Vienne, aigris par es conteſtations, auroient-ils conſenti d'a- opter l'avis des partiſans de la France ? je eux par impoſſible qu'ils l'euſſent fait ; quel n auroit été le ſuccès auprès de leurs alliés ? e faire mépriſer la médiation & de les irriter ontre la France. On n'étouffe point les paſ-

sions dans le moment de leur effervescence ; & celles que la guerre avoit allumées, devoient avoir leurs cours. Opposer un desir timide de la paix à l'ambition, la crainte à la vengeance & à la haine, c'est les accroître ; c'est, en leur opposant un grand courage & des difficultés sans cesse renaissantes, qu'on les lasse & les apprivoise.

Avec quelque habileté que le Ministre de Versailles à la Haye exécutât sa commission, ses soins, bien loin de réussir à faire entamer une négociation de paix, ne devoient pas même empêcher que la République ne donnât enfin des secours considérables à la Reine de Hongrie. Les villes de Dordrecht & de Briel, & la provinces d'Utrech, avoient beau dire qu'il falloit ménager la France ; on ne les croyoit point, parce que la France n'avoit pas l'art de se faire craindre. Pour donner du poids à l'avis de ses partisans, elle auroit dû paroître dans la résolution de faire la guerre avec la plus grande vigueur. Au lieu d'insinuer, qu'à l'exemple de ce qui s'étoit passé dans la guerre de 1733, on étoit prêt à convenir d'une neutralité pour les Pays-Bas ; il auroit fallu que la République eut eu lieu de craindre qu'on y transportât le théâtre de la guerre.

Après des débats qui duroient depuis deux ans, , les États de la province de Hollande, résolus de décider la question des secours à la pluralité des voix, sans attendre l'unanimité que demandoient les loix fondamentales de l'Union, firent une députation aux villes de Dordrecht & de Briel, & écrivirent aux provinces

vinces pour leur repréſenter, qu'ayant reconnu la validité au ſujet de la Pragmatique-Sanction, dès le moment que le Roi de Pruſſe étoit entré en Siléſie ; il n'étoit plus tems de conteſter ſur la nature des ſecours que demandoit la Cour de Vienne, ni d'examiner ſi la République devoit plutôt faire le rôle de médiatrice que celui d'alliée fidéle.

Il eſt certain, diſoient les Etats, que les alliances & les garanties ne devroient être contractées qu'après les plus ſérieuſes délibérations ; & qu'avant que de prendre un parti, il faut en prévoir les ſuites ; mais, dès qu'une fois on eſt lié par des engagemens, il n'eſt plus queſtion de délibérer s'ils doivent être remplis: ce ſeroit mettre en doute ſi une Puiſſance doit violer ou non la foi des traités & des ſermens. Prétendre que nos engagemens ſont nuls, ſous prétexte que la Cour de Vienne n'a pas rempli les ſiens avec exactitude ; c'eſt une chicane qui rendroit notre alliance mépriſable. Pourquoi attendre à nous plaindre que le moment d'agir ſoit venu ? C'eſt quand on nous manquoit, qu'il falloit reclamer la religion des traités, & on ne nous auroit point alors ſoupçonnés de foibleſſe, d'infidélité & de mauvaiſe foi.

La République a des voiſins puiſſans auxquels elle ne peut réſiſter par ſes ſeules forces ; ſentant donc le beſoin qu'elle a de ſes alliés, peut-elle négliger leurs intérêts ſans imprudence ? doit-elle les irriter ? doit-elle s'en faire mépriſer ? Doit-elle les inviter à devenir ſes ennemis ? quelle que ſoit l'iſſue

de cette guerre, elle ſera infailliblement pernicieuſe pour nous, ſi nous ne voulons en être que ſpectateurs inutiles. On diſpoſera ſans nous de nos propres intérêts ; exclus de toute négociation, nous n'aurons aucun ami qui nous ſerve. Qui peut même nous répondre que, par cette conduite infidele & timide, nous puiſſions continuer à jouir de la paix ?

Sans doute, il ſeroit à ſouhaiter qu'en interpoſant ſa médiation, la République rétablit la paix dans l'Europe ; mais une démarche indiſcrette & hors de ſaiſon n'auroit aucun ſuccès. Sommes-nous aſſez puiſſans pour que nos alliés ne puiſſent faire la guerre ſans nous ? Ils regarderont aujourd'hui nos bons offices comme une injure, ou du moins comme une preuve de notre indifférence pour eux. Si nous voulons que nos ſoins pour la paix réuſſiſſent, commençons par nous rendre agréables à nos alliés, qui la réjettent.

Les mauvais ſuccès de ces premieres démarches ne corrigea point la France de chercher la paix par des moyens incapables de la rétablir. Tournant ſes vues du côté de l'Empire, qui par la nature de ſon Gouvernement eſt deſtiné à recevoir les impreſſions qu'on veut lui donner, & non pas à régler par ſon autorité les affaires de l'Europe, elle aigrit la playe qu'elle vouloit guérir. Le Corps Germanique offrit ſa médiation pour terminer les différents de l'Empereur & de la Reine de Hongrie ; & comme ſi cette médiation eut

été capable d'en imposer aux Cours de Londres & de Vienne, le Ministre de France à la Diéte de l'Empire, donna à entendre que la guerre seroit finie dès que l'Allemagne seroit pacifiée, & déclara le 26 Juillet 1743, » que son Maître voyoit avec un extrême plaisir qu'il se fut ouvert une voie aussi naturelle que convenable, pour rétablir la tranquilité de l'Empire. Il ajoutoit que les troupes Françoises n'y étant entrées qu'en qualité d'auxiliaires, & après avoir été appellées par l'Empereur & par plusieurs des princes les plus puissans, le Roi n'avoit différé de les rappeller sur les frontieres de son Royaume, que pour donner auparavant au Corps Germanique un rémoignage public de la droiture de ses intentions & de la volonté où il est de concourir à ce que l'Allemagne paroit desirer, de même qu'à l'affermissement de la bonne correspondance & du bon voisinage entre la France & l'Empire sur les fondemens de traités de paix. »

La réponse que la Cour de Vienne fit à cette déclaration, fut telle que toute l'Europe l'avoit prévue. La Reine de Hongrie déclara à son tour, que s'il suffisoit à la France de rapeller ses troupes pour jouir du repos qu'elle avoit troublé, elle seroit enhardie à faire des démarches aussi funestes au corps entier de l'Empire qu'à chacun de ses membres en particulier. Tandis qu'elle demanda formellement à être indemnisée pour le passé, & qu'on lui donnât des suretés pour l'avenir, le Corps Germanique

étonné n'osa reclamer ses droits toujours obligés de céder à la force. Tel devoit être le fruit des négociations de la France : la confiance de la Cour de Vienne avoit du augmenter, à mesure que son ennemi avoit montré un desir plus indiscret & plus impatient de la paix.

C'est ainsi que trois campagnes, qui, si elles avoient été conduites avec intelligence & vigueur, auroient vraisemblablement suffit pour concilier les parties belligérantes, ne servirent en effet qu'à changer l'objet de la guerre & à attiser le feu. Il ne s'agissoit plus de faire valoir des droits contre la Pragmatique-Sanction : la Reine de Hongrie qui se seroit crue d'abord trop heureuse de ne perdre que quelque légere portion de son héritage, demandoit actuellement des indemnités. De simple auxiliaire, la France étoit devenue partie principale. L'une avoit acquis des alliés, l'autre avoit perdu les siens. A une guerre politique, il succédoit pour ainsi dire, une guerre de passion, & les yeux les plus perçans ne voyoient la paix que dans un long éloignement.

La France avoit prodigué ses trésors & le sang de ses sujets. Ses armées furent détruites en Baviere & en Bohême, sans qu'il se donnât une seule grande bataille ; & le désastre fut au point qu'une retraite dont on avoit besoin, & qui paroissoit impraticable fut regardée comme un bonheur signalé. Le Maréchal de Belle-Isle sauva le reste de l'armée françoise & ramena environ treize mille

hommes de Prague à Egra, par une route détournée de 31 lieues, au milieu des glaces & à la vue des ennemis. Enfin, la guerre fut reportée du fond de l'Autriche au Rhin.

Le Cardinal de Fleury approchoit de la tombe. Cette Eminence *entrainée*, ſelon ſa propre expreſſion, *ſi loin hors de ſes meſures*, ne voyoit dans une guerre entrepriſe malgré lui que déſaſtres & malheurs cauſés par des fautes. Il laiſſa, dit Voltaire, les affaires de la guerre, de la marine, de la finance & de la politique dans une criſe qui altéra la gloire de ſon miniſtere & non la tranquillité de ſon ame. Il termina ſa carriere le 9 Janvier 1743. --- On voit par des lettres écrites, quelques mois avant ſa mort, que Fleury ſongeoit à ſe donner pour ſucceſſeur le Cardinal de Tencin. Ces lettres n'ayant point été imprimées, & étant de nature à piquer la curioſité du Lecteur, nous croyons lui faire plaiſir de les rapporter ici.

Premiere Lettre du Cardinal de Fleury au Cardinal de Tencin.

Verſailles, 24 Juillet 1742.

Ma ſanté s'affoiblit tous les jours, & mon eſtomac ne fait quaſi plus ſes fonctions. Il y a déja huit mois que ce mal a commencé; & le travail où je ſuis aſſujetti, auſſi bien que mon âge avancé, ne me permettent plus d'eſpérer qu'il puiſſe diminuer. Je ſonge donc très ſérieuſement à me retirer. Je l'ai tenté inutilement pluſieurs fois; mais j'ai

trop de confiance aux bontés du Roi pour croire qu'il me refuſe cette grace, par la connoiſſance qu'il aura du dépériſſement entier de mes forces.

Votre Eminence connoît depuis trop long-tems le cas que je fais de ſes talens & de ſes lumieres, pour être ſurpriſe que je penſe à l'avoir pour mon ſucceſſeur : mais je n'en parlerai point, que je n'aye auparavant ſa réponſe ſur ce qu'elle penſe elle-même de cette propoſition. Il ne faut pas que V. E. ſoit effrayée du poids de cette place. Elle démande des ſoins & de l'application : mais, avec un ordre ſuivi, tout devient facile.

Ce qui me paroît le plus néceſſaire dans le commencement, eſt d'avoir un homme de confiance & capable de la ſoulager.

J'ai jetté les yeux ſur M. d'Argenſon *le cadet*, que le Roi voudroit bien mettre dans ſon Conſeil, & ſur lequel, V. E. pourroit ſe repoſer d'un grande partie des détails.

Il a beaucoup d'eſprit; il eſt très-bien intentionné par principes, & zélé pour les affaires de la Réligion; il eſt doux & d'un commerce très aimable, & il m'a paru » dans toutes les occaſions où il a été queſtion de V. E., qu'il l'honoroit & en penſoit très-favorablement.

Je n'ai dit mon ſecret à perſonne du monde, pas même à lui; & je n'en parlerai au Roi que quand V. E. m'aura fait l'honneur de me confier ſes ſentimens. Si ſa ſanté eſt rétablie, je ne conçois pas qu'elle puiſſe & doive refuſer. Le changement de Miniſtere

a ſes avantages, & donne l'eſpérance qu'il en apportera auſſi dans les affaires. Quoique je ſois bien déterminé à ne plus me mêler de rien & à me borner au ſoin de mon ſalut, je prendrai la liberté, ſur-tout dans les commencemens, de vous faire part des notions générales que j'ai ſur le Gouvernement, & je répondrai avec une parfaite candeur à toutes les queſtions que V. E. jugera à propos de me faire.

J'ai le cœur François, j'aime ma patrie, & je ſuis tendrement attaché au Roi: je ne le quitterai qu'avec regret, & forcé par mes infirmités & mon grand âge. Ma retraitre ne diminuera pas mes ſentimens qui ſont légitimes, & je donnerois ma vie pour ſon bonheur & pour ſa gloire: mais je ne pourrois plus lui être utile autant qu'il le faudroit; il eſt prudent de prendre ſon parti, pour ne pas s'expoſer à tomber dans un délabrement de ſanté, d'eſprit & de corps, qui ſeroit auſſi déshonorant pour moi que préjudiciable à l'Etat.

V. E. eſt dans la maturité de l'âge, & elle a toute la vigueur de ſon eſprit: on ſe doit tout entier à ſon maître & à ſa patrie. Ayez du courage & Dieu vous aidera. Vos intentions ſont droites: il faut ſeulement travailler à les faire connoitre & en convaincre le public. On va bien loin quand on a gagné ce point important.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce projet; & j'aurai impatience que V. E. me permette d'agir en conſéquence.

Je ne puis lui donner une marque plus

essentielle de mon respect & de mon attachement.

Signé, le Cardinal de FLEURY.

P. S. je n'ai point de minute de cette lettre & si V. E. en gardoit une copie & vouloit bien me faire l'honneur de me la renvoyer pour la montrer au Roi, je luis en serois très obligé.

RÉPONSE.

Lyon. 27 Juillet 1742.

J'ai été vivement touché de la lettre particuliere dont V. E. m'a honoré, & que j'ai l'honneur de lui renvoyer. Elle m'a pénétré de douleur & d'admiration; de douleur, par rapport à sa santé; d'admiration, par les sentimens de vertu qui y regnent.

J'aurai l'honneur de répondre à V. E. avec la simplicité & la vérité qu'exige la proposition qu'elle a la bonté de me faire:

Je manquerois à ce que je dois au Roi, à ce que je dois à V. E. si je suis incapable de la place qu'elle me destine.

Je ne suis point aussi méchant que mes ennemis l'imaginent; mais je n'ai ni autant d'esprit, ni autant de talens que l'on m'accroit. J'en ai peut-être assez pour réussir dans un ministere particulier, tel que celui de *Rome*, que je connois & que j'ai etudié depuis long-tems; mais il s'en faut bien que j'aye ce

qui eſt néceſſaire pour un miniſtere tel que celui de V. E. je ne me ſuis appliqué à rien de ce qui concerne le gouvernement général & les intérêts des Princes ; & la Cour eſt un pays inconnu pour moi.

Je rends grace à V. E. d'avoir bien voulu me confier ſon ſecret, avant que d'en parler au Roi : ſa Majeſté ſeroit peut être bleſſée du refus, bien qu'il ne fut fondé que ſur mon zéle pour ſa gloire, & ſur mon attachement à ſon ſervice.

Dieu m'eſt témoin que je donnerois ma vie pour conſtater ces ſentimens ! j'oſe même dire à V. E. que j'en donne au moins une petite preuve par mon ſéjour à *Rome*, où tout me déplait, & où je reſterai cependant tant & ſi longtems que S. M. le jugera à propos. Je travaille actuellement à arranger l'adminiſtration de mon Diocèſe de maniere que je puiſſe, en y venant tous les deux ans, la concilier avec le poſte que j'occupe à Rome.

IIe LETTRE DU CARDINAL DE FLEURY.

Au même.

30 Juillet 1742.

L'affaire dont j'ai eu l'honneur d'écrire à V. E. eſt ſuſpendue pour un tems. Je n'en ai point parlé : j'aurai l'honneur de vous en dire les raiſons une autrefois ; & le ſecret eſt toujours le même, ſans exception de perſonne.

RÉPONSE.

4 Août 1742.

Le ſecret ne ſera point éventé : je me fla te que V. E. a l'expérience que je ſais le gar der. L'importance de la choſe exige mêm un redoublement d'attention & de fidelité d ma part.

Depuis que je ſuis en France, j'ai appr avec peine, principalement par celle qui peu en revenir à V. E., les intrigues & les caba les qui agitent & diviſent la Cour ainſi que l ville. Je vois avec étonnement qu'il en e en France comme à Rome, où la gratitud eſt inconnue & mépriſée. On prétend mêm que je ſuis l'objet d'une partie de ces intri gues. Si la choſe eſt vraie, c'eſt en pure pert pour les cabaliſtes. Je ne ſuis dans aucun in trigue; & grace à Dieu! je n'y ai jamais été je les déteſte comme citoyen & comme ſerv teur du Roi. Je me ſuis attaché très-ſérieu ſement à V. E. & je ne m'attacherai jamai qu'à elle & à mon maitre. Vous m'avez m en état de n'avoir rien à déſirer ni à craindr Je ne puis que tomber ſur mes pieds, ſoit *Lyon*, dont la réſidence me charme, ſoit *Rome*, où l'eſpérance de pouvoir être utile a ſervice du Roi & de la Religion, me conſol de tout ce qui m'y déplait.

Au nom de Dieu! Que V. E. ne ſe laiſſe point abattre. Elle a plus de force & de cou rage qu'il n'en faut pour ſoutenir la ſituatio préſente, & y trouver quelque remede.

IIe. Lettre du Cardinal de Fleury.

Au même.

11 Août 1742.

J'ai déja eu l'honneur de mander à V. E. que je ne pouvois trop louer & admirer les motifs qui l'avoient empêché de ſe rendre aux premieres ouvertures que je lui avois faites, & je ne ſuis pas en peine du ſecret de ſa part qui n'eſt ſû de perſonne du monde ſans exception, mais je ne crois pas que V. E. doive pouſſer la modeſtie juſqu'à refuſer une place dans le Conſeil du Roi, en qualité de Miniſtre : ce qui l'engagera à autre choſe qu'à dire ſon avis. Elle ſe mettra bientôt au fait des affaires courantes ; & j'avoue que je ſuis fort ſoulagé de devenir doublement ſon confrere, & de trouver en elle des Conſeils utiles & déſintéreſſés dans les conjonctures critiques où nous nous trouvons. Cette nouvelle place l'éloigneroit même moins de ſon Dioceſe ; & rien ne l'empêcheroit d'y aller quelquefois faire de petits voyages. J'y gagnerai beaucoup de mon côté, & V. E. n'y perdra rien du ſien.

J'eſpére d'elle une réponſe conſolante.

Réponse.

18 Août 1742.

La lettre particuliere dont V. E. m'a ho-

noré le 11 de ce mois, & que je reçus hier, excite en moi un combat qu'elle ſeule peut terminer. D'un côté, la reconnoiſſance que je luis dois, & dont je ſuis pénétré, me preſſe, me fait même deſirer tout ce qui peut être de quelque ſoulagement & de quelque conſolation pour elle; de l'autre, j'ai lieu de craindre que, contente des ſentimens de mon cœur, elle ne trouve pas en moi du côté des lumieres & des talens, tout ce que lui font ſuppoſer les bontés ſingulieres dont elle m'honore.

Je la ſupplie très-humblement, avec les plus vives inſtances, pour ſon honneur & pour le mien, j'oſe ajouter, pour le ſervice du Roi, de vouloir bien peſer ces deux motifs... Après quoi je me rendrai à ſes ordres. Heureux toutes les fois que je pourrai lui donner quelques marques de ma reconnoiſſance, de mon reſpect, & j'oſe dire de ma tendreſſe !

IVe. Lettre du Cardinal de Fleury.

Au même.

25 Août 1742.

Je ne perds pas un moment pour apprendre à V. E. que le Roi vient de déclarer qu'il lui avoit fait l'honneur de la choiſir pour venir occuper une place dans ſon Conſeil d'Etat; Sa Majeſté étant perſuadée que V. E. ne la ſervira pas moins utilement dans ce nouvel

vel emploi ; que dans tous les autres qu'elles a déja exercé pour ſon ſervice.

Je me flatte qu'elle ne doute pas de ma joye, & du plaiſir que j'aurai de profiter de ſes lumieres.

Malgré ces belles proteſtations & ce deſi apparent du Cardinal de Fleury de ſe voir remplacé par le Cardinal de Tencin ; quelques hiſtoriens ont prétendu que la vieille Eminence, vers la fin de ſes jours, avoit inſpiré au Roi de l'éloignement pour celui qu'il avoit flatté de l'eſpoir de lui ſuccéder. On ne peut diſconvenir pourtant que Tencin n'ait eû l'eſtime & la confiance de Fleury, & qu'il n'aît été redevable de ſon entrée au Conſeil aux inſinuations du Neſtor.

Ce Tencin étoit un homme de beaucoup d'eſprit, très-attaché au Moliniſme & aux Jéſuites. Les liaiſons avec le fameux Law dont il reçut l'abjuration, furent auſſi utiles à ſa fortune, que nuiſibles à ſa réputation. Lors de la converſion du nouvel Empyrique, un plaiſant lui adreſſa l'épigramme ſuivante.

Foin de ton zéle Séraphique,
Malheureux Abbé de Tencin,
Depuis que Law eſt Catholique,
Tout le Royaume eſt Capucin !

Tencin accompagna à Rome, en 1722, le Cardinal de Biſſy, en qualité de conclaviſte, & après l'election d'Innocent XIII, il fut chargé des affaires de France auprès du St.

Pere. Ses ſervices le firent nommer Archevêque d'Embrun en 1724, il y tint en 1727 le fameux Concile d'Embrun contre le célébre Soanen, Evêque de Senez ; Concile qui lui a fait donner tant d'éloges par un parti, & tant de malédictions par l'autre. Ayant obtenu la pourpre en 1739, ſur la nomination du Roi Jacques, il devint Archevêque de Lyon en 1740, Miniſtre d'Etat deux ans aprés. Ses eſpérances pour remplacer le Cardinal de Fleury dans le Miniſtère ayant été trompées, il ſe retira dans ſon Diocèſe où il ſe fit aimer par d'abondantes aumônes. Il y mourut en 1758, à 80 ans.

Qui croire ſur le compte de ce zélé défenſeur de la Bulle? Les uns en font un génie, un homme d'Etat, un politique conſommé ; d'autres lui diſputent ces talens, & attribuent ſon élévation moins à ſon mérite qu'à celui d'une ſœur ambitieuſe & bel eſprit.

Cette ſœur étoit Claudine-Alexandrine de Guerin de Tencin. Jeune, elle prit l'habit Religieux dans le Monaſtere de Montfleury près de Grenoble. Dégoutée du Cloître, elle rentra dans le monde & vint à Paris. Les graces de ſon eſprit lui firent des amis illuſtres ; elle prit part à la folie épidémique du Syſtème, & cette folie fut avantageuſe à ſa fortune, ainſi qu'à celle de ſon frere. Elle ſongea dès lors à demander à la Cour de Rome un Bref qui la rendit au monde qu'elle avoit quitté. Elle l'obtint en effet par le crédit de Fontenelle, mais comme le Bref avoit été rendu ſous un faux expoſé, il ne fut

point fulminé. Madame de Tencin n'en reſta pas moins dans la Capitale, où ſa maiſon devint le rendez-vous des gens les plus aimables de Paris, ou du moins le plus ingénieux. On la voyoit au milieu d'un cercle de beaux éſprits & des gens du monde qui compoſoient ſa Cour, donner le ton & ſe faire écouter avec attention. Sa petite ſociété fut troublée de tems en tems par quelques aventures aſſez triſtes. La *Fresnaye*, Conſeiller au Grand Conſeil, fut tué dans ſon appartement; & elle fut pourſuivie comme ayant trempé dans ce meurtre. On la transfera d'abord au Châtelet, enſuite à la Baſtille, enfin elle eut le bonheur d'être déchargée de l'accuſation intentée contr'elle. Cette Dame illuſtre mourut à Paris en 1749, vivement regrettée par pluſieurs gens de lettres qu'elle appelloit ſes *Bêtes*, & à qui elle donnoit à diner le Mardi & le Dimanche. On a d'elle pluſieurs ouvrages: le *Siége de Calais*: *Mémoires de Comminges*, & les *malheurs de l'amour*, roman dans lequel on a prétendu qu'elle traçoit ſa propre hiſtoire.

Finiſſons par donner le dernier coup de pinceau au portrait du cardinal de Fleury.

Quand on ſonge, dit Voltaire, que de mille contemporains, il y en a très-rarement un qui parvienne à ſon âge, on eſt obligé d'avouer que le Cardinal eut une deſtinée unique. Si ſa grandeur fut ſinguliere, en ce qu'ayant commencé ſi tard, elle dura ſi longtems ſans aucun nuages, ſa modération & al douceur de ſes mœurs ne le furent pas moins.

On ſait qu'elles étoient les richeſſes & la magnificence du Cardinal d'Amboiſe, qui aſpiroit à la tiare ; & la ſimplicité arrogante de Ximenès, qui levoit des armées à ſes dépens, & qui, vêtu en moine, diſoit qu'avec ſon cordon, il conduiſoit les Grands d'Eſpagne : on donnoît le faſte royal de Richelieu, les richeſſes prodigieuſes accumulées par Mazarin. Il reſtoit au Cardinal de Fleury la diſtinction de la modeſtie : il fut ſimple & économe en tout, ſans jamais ſe démentir. L'élévation manquoit à ſon caractere. Ce défaut tenoit à des vertus, qui ſont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix: il prouva que les eſprits doux & conciliants ſont faits pour gouverner les autres.

Fleury étoit parvenu à l'age de 90 ans ſans aucune infirmité, l'eſprit ſain, la tête libre, ſuſceptible encore de jouiſſance & de travail, le cœur flétri, mais l'eſtomac excellent. Il buvoit toujours à la glace, & même dans les plus grands froids de l'hiver. Voluptueux par goût, il étoit ſobre & reglé par raiſon ; ainſi ſa modération contribua à rendre ſa vie fortunée & longue.

Le Cardinal avoit l'eſprit vif & délicat, la converſation aiſée, amuſante, nourrie d'anecdotes curieuſes. Il avoit la répartie prompte & brillante ; il plaiſantoit finement, &, ce qui eſt très-rare, il n'offenſoit perſonne. Il parloit bien & écrivoit de même.

Avec le goût d'économie qu'on connoiſſoit au Cardinal, goût qui s'accroit ordinairement avec l'age & dégénere trop ſouvent en avarice

on auroit cru qu'il eut laiſſé une fortune conſidérable. Il mourut ſans aucun patrimoine ; il avoit conſommé le peu qu'il avoit eu de ſa famille ; 60,000 livres de rentes que lui valoient ſes deux bénéfices, 20,000 livres ſeulement que lui rendoit ſa place au Conſeil, 15000 livres ſur les poſtes dont il avoit la ſurintendance, compoſoient ſon revenu, s'éteignant avec lui ; cela ne montoit pas à 100,000 livres de rentes. Rien d'étonnant qu'un premier Miniſtre les dépenſât. Nous voyons aujourd'hui un premier Commis de Verſailles en manger ſouvent autant. Voltaire nous certifie que ſes ameublemens ne montoient pas à deux mille écus ; ce qui eſt le plus difficile à croire, il n'eſt pas d'artiſan dont le mobilier ne ſoit plus fort.

Il faut pourtant avouer que ſi Fleury n'enrichit pas ſa famille de ſa ſucceſſion, il y avoit bien pourvu. Il réſiſta long-tems à la vanité de l'élever. Enfin, il ſe rendit aux importunités & pourvu tous les ſiens magnifiquement. C'étoit la façon la plus noble d'établir leur fortune. Il fit un de ſes neveux Duc & pair, Gouverneur de Lorraine, premier Gentilhomme de la chambre. Cette derniere charge ne s'obtint pas ſans réclamation (*), les autres Gentils-hommes de la chambre le regarderent comme indigne d'occuper un place qui ne devoit s'accorder qu'à la plus haute naiſſance ; il fallut employer toute l'autorité du maître ; encore ne peut-il épargner au

(*) Voyez *Vie privée* de Louis XV.

nouveau-venu tous les déſagrémens que lui donnoient les autres, lorſque l'occaſion s'en preſentoit.

Fleury redoutoit dans les grandes places les génies profonds ou actifs : il craignoit les Syſtèmes des uns, l'inquiétude des autres ; imaginoit qu'on pouvoit aiſément s'en paſſer ; & qu'ils faiſoient ſouvent plus de mal que de bien. Il regardoit l'adminiſtration de l'Etat du même œil que celle d'un bien de famille ; & il avoit remarqué dans le commerce de la vie que ce n'étoit pas les hommes de plus de talent qui gouvernoient le mieux leur intérieur. L'ordre, l'économie, la douceur, la patience, la ſimplicité, les dehors de la candeur & de la bonne foi, étoient ſuivant lui, les vrais reſſorts d'un gouvernement, & il étoit aſſez indifférent de quelle perſonne on ſe ſervoit, lorſqu'elle n'avoit pas les défauts contraires à ces qualités.

A l'éclat du trône, à la repréſentation près, ont eut pris Louis XV pour le premier ſujet du Cardinal de Fleury: & ſon Eminence étoit gouvernée à ſon tour par deux hommes très-obſcurs. L'un étoit l'Abbé Couturier Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, qui, ſans être le Confeſſeur en titre du Miniſtre ſouverain, dirigeoit en grand ſa conſcience, & ſans avoir la feuille des bénéfices, étoit à la tête du département de toutes les affaires eccléſiaſtiques. Ce perſonnage groſſier, ſans éducation, ſous un air de balourdiſe, avoit eu aſſez de dextérité pour manier l'eſprit de ſon pénitent, l'aſſoupir & ſe rendre ſous lui

le diſtributeur de toutes les graces de l'Egliſe Le chef couvert d'un vaſte chapeau (*), dont les ailes rabattues ombrageoient ſes larges épaules, en rabat blanc, en ſoutane de bure, il voyoit ſon antichambre remplie des plus grands Seigneurs du Royaume. Sa maiſon étoit devenue la pépiniere de tous les Abbés de qualité aſpirant à la prélature, & comme il étoit voué aux Jeſuites, il en avoit fait le repaire du Moliniſme dont elle eſt encore infectée.

L'autre étoit Monſieur Barjac, valet de chambre du Cardinal, conſéquemment le Miniſtre de ſes plaiſirs & le confident de ſes peines. Il connoiſſoit à merveille les foibles de ſon maître & ſavoit les ſaiſir : il le careſſoit de la façon la plus adroite. Ce fut lui qui, peu de tems avant la mort de ce nonagénaire, eut la galanterie recherchée de le faire ſouper un jour des Rois avec douze convives de la Cour en hommes & en femmes plus âgées que lui; en ſorte que comme le plus jeune, il fut obligé de tirer le gâteau. Avec une adulation auſſi fine & auſſi ſoutenue, Barjac ne pouvoit manquer d'être très-avant dans la faveur de ſon Eminence. Il étoit le canal de toutes les graces intérieures & principalement de celles de la finance, dont une partie refluoit ſur lui; en ſorte qu'il ſe trouva, puiſſament riche à la mort de ſon protecteur. Tels étoient les deux hommes, ſans caractere apparent, les plus accrédités auprès de l'Eminence regnante.

(*) Voyez encore *Vie privée* de Louis XV.

Excepté ſes ſerviteurs, ſes parens & ſes créatures, le Roi fut peut-tre le ſeul homme de ſon Royaume qui pleurât le Cardinal. Dans l'excès de ſa reconnoiſſance, non content de preſcrire qu'on lui rendit à l'inſtant un honneur réſervé aux têtes couronnées, par un ſervice ſolemnel célébré à Notre-Dame, où le premier Orateur d'alors, le Jeſuite la Neuville, fut chargé de prononcer ſon Oraiſon funébre, il voulu faire paſſer ſes ſentimens à la poſterité la plus réculée; il ordonna qu'il fut érigé à ce Miniſtre un mauſolée dans l'Egliſe de Saint Louis du Louvre. Mais cette ſenſibilité s'eſt bien refroidie depuis, au point que le monument ſeroit reſté imparfait chez l'artiſte, ſi le Duc de Fleury, l'Archevêque de Tours, l'Evêque de Chartres, tous les Fleury enſemble n'en avoient payé les frais & deſiré la continuation.

Cet Orateur, ce Panégyriſte du Cardinal de Fleury, ce Jéſuite, la Neuville fut le même qui fit enſuite, ſous les yeux du Maréchal de Belle-Iſle, un mémoire contre le Duc de Choiſeul. Après la mort du Maréchal, ce mémoire tomba entre les mains du Duc; mais il n'en connoiſſoit pas l'écriture. Le Jéſuite, pour plaire, ſuivant l'eſprit de la ſociété, au nouveau miniſtre, lui écrivit pour lui demander la premiſſion de le nommer avec éloge dans l'Oraiſon funebre du Maréchal.

Le Duc, par l'écriture de la lettre, connut celle du mémoire. Le Jéſuite prononça, aux *Invalides*, dans ſon oraiſon funebre, le trait à la louange du Duc de Choiſeul; & ſur le

compliment qu'on lui en fit: » Le pere la Neuville (dit-il) fait de beaux discours & de méchans mémoires. »

Le peuple qui, à la mort d'un Ministre, se regarde avec assez de raison ordinairement comme délivré d'un fléau, mais qui ne fait pas attention que c'est par les événemens subséquens qu'il doit déterminer sa joye ou sa douleur, se réjouit de la mort du Cardinal avant de connoître son successeur. Il ne savoit pas, dit l'Auteur de la vie privée de Louis XV, que l'époque de son administration, toute imparfaite qu'elle ait été, seroit envisagée un jour par les historiens comme une faveur du Ciel, comme le *siécle d'or de la France*; qu'à ce siécle d'or fini avec lui & avant lui, succéderoit un siécle d'argent, & que ce dernier seroit bientôt changé en un siécle de fer.

CHAPITRE XIX.

LOuis XV prit à la mort du Cardinal de Fleury la resolution de gouverner par lui-même; il se trouvoit, dit Voltaire, dans la même situation où fut son bisaïeul dans une guerre nommée, comme celle-ci, la guerre de succession. Il avoit à soutenir la France, & l'Espagne contre les même ennemis: c'est-à-dire, contre L'Autriche, l'Angleterre, al Hollande & la Savoye. Ses finances étoient

épuiſées, ſes troupes étoient rebutées, & ce qui achevoit de rendre ſa ſituation plus facheuſe, c'eſt qu'ayant craint que l'Angleterre & la Cour de Vienne ne doutaſſent de la ſincérité de ſes diſpoſitions pour la paix s'il cherchoit à ſe faire des alliés, il s'étoit oppoſé conſtamment aux entrepriſes des Eſpagnols; & avoit négocié avec la Cour de Turin, moins pour l'engager de s'attacher á la France, que pour l'empêcher de s'allier avec la Cour de Vienne.

Ce n'étoit pas mieux connoître les intentions de cette Puiſſance, qu'on n'avoit connu les diſpoſitions de la Hollande, de l'Empire de la Cour de Vienne & de l'Angleterre. Une neutralité étoit contraire à tous les principes du Roi de Sardaigne accoutumé à profiter des diviſions de la Maiſon d'Autriche & de la France, pour s'agrandir. Ce Prince avoit publié ſes véritables intentions dans le mémoire où il expoſoit ſes droits ſur le Duchés de Milan; & c'étoit déclarer d'une maniere aſſez claire á l'Europe, qu'il vendroit ſes ſecours la Puiſſance qui en connoitroît mieux le prix. La convention même qu'il ſigna le premier Février 1742, avec le Roi d'Angleterre & la Reine de Hongrie, & par la quelle il ſe reſervoit *l'entiere liberté de faire valoir ſes droits dans tel tems & par tels moyens, ſoit par lui-même en particulier, ſoit par telles alliances qu'il jugeroit les plus convenables*; n'étoit encore qu'une invitation à l'Eſpagne & à la France de rechercher ſon amitié.

Quand on voulut enfin profiter de ces diſpoſitions favorables, mais trop négligées

il n'étoit déja plus tems de négocier avec la Cour de Turin, ou du moins on ne le pouvoit faire avec ſuccès. Tandis que le miniſtere d'Angleterre tranchoit hardiment toutes les difficultés, la France ne put faire que des propoſitions vagues & incertaines, parce-qu'elle n'étoit pas même encore d'accord avec l'Eſpagne ſur le ſort de l'Italie. Si le Roi de Sardaigne parut héſiter dans ces démarches, ce ne fut que pour vendre plus cher ſon alliance; & il ſigna le 13 Septembre 1734 le traité de Worms, par lequel il s'engageoit, moyennant un ſubſide de deux cent mille livres *Sterling* que lui payeroit l'Angleterre, d'entretenir une armée de quarante-cinq mille hommes au ſervice de la Reine de Hongrie.

Pour ſe faire une idée juſte de l'embarras qu'éprouvoit la France, des périls où elle étoit expoſée, & des reſſources qu'elle eut, il faut voir comme l'Angleterre donnoit le mouvement à toutes les ſecouſſes de l'Europe.

On ſait qu'après (*) l'heureux tems de la paix d'Utrecht, les Anglois qui jouiſſoient de Minorque & de Gilbraltar, en Eſpagne, avoient encore obtenu de la Cour de Madrid les privileges que les François, ſes défenſeurs, n'avoient pas. Les commerçans Anglois alloient vendre aux colonies Eſpagnoles les negres qu'ils achetoient en Afrique pour être eſclaves dans le nouveau monde. Des hommes vendus par d'autres hommes, moyennant

(*) Voyez guerre de 1751, par M. de Voltaire.

trente-trois piaſtres par tête qu'on payoit au gourvernement Eſpagnol, étoient un objet de gain conſidérable; car la compagnie Angloiſe en fourniſſant quatre mille huit cents, negres, avoit obtenu encore de vendre les huit cents, ſans payer de droits; mais le plus grand avantage des Anglois, à l'excluſion des autres nations, étoit la permiſſion dont cette compagnie jouiſſoit dès 1716, d'envoyer un vaiſſeau à Porto-Bello.

Ce Vaiſſeau qui d'abord ne devoit être que de cinq cents tonneaux, fut en 1714 de huit cents cinquante, par convention, mais en effet de mille par abus; ce qui faiſoit deux millions peſant de marchandiſes. Ces mille tonneaux étoient encore le moindre objet de ce commerce de la compagnie Angloiſe; une patache qui ſuivoit toujours le vaiſſeau ſous prétexte de lui porter des vivres, alloit & venoit continuellement; elle ſe chargeoit dans les colonies Angloiſes, des effets qu'elle apportoit à ce vaiſſeau, lequel ne ſe déſemplissant jamais par cette manœuvre, tenoit lieu d'une flotte entière. Souvent même d'autres navires venoient remplir le vaiſſeau de permiſſion, & leurs barques alloient encore ſur les côtes de l'Amérique porter des marchandiſes dont les peuples avoient beſoin, mais qui faiſoient tort au gouvernement Eſpagnol & même à toutes les nations intéreſſées au commerce qui ſe fait des ports d'Eſpagne au golfe du Mexique. Les gouverneurs Eſpagnols traiterent avec rigueur les Marchands Anglois, & la rigueur ſe pouſſe toujours trop loin

Voi

Voici comme M. de voltaire raconte le fait ſuivant.

Un Patron de vaiſſeau, nommé Jenkins, vint en 1739 ſe préſenter à la Chambre des Communes. C'étoit un homme franc & ſimple, qui n'avoit point fait de commerce illicite, mais dont le vaiſſeau avoit été rencontré par un garde-côte Eſpagnol, dans un parage de l'Amérique, où les Eſpagnols ne vouloient pas ſouffrir des navires Anglois. Le capitaine Eſpagnol avoit ſaiſi le vaiſſeau de Jenkins, mis l'équipage aux fers, coupé le nez & fendu les oreilles au patron. En cet état Jenkins, ſe préſenta au Parlement, il raconta ſon aventute avec la naïveté de ſa profeſſion & de ſon caractere. *Meſſieurs*, dit-il, *quand on m'eut ainſi mutilé, on me menaça de la mort; je l'attendis; je recommandai mon ame à Dieu, & ma vengeance à ma patrie.* Ces paroles prononcées naturellement exciterent un cri de pitié & d'indignation dans l'aſſemblée; le pleuple de Londres crioit à la porte du Parlement: *la mer libre, ou la guerre.*

On n'a peut-être jamais parlé avec plus de véritable éloquence qu'on parla ſur ce ſujet dans le Parlement d'Angleterre: & je ne ſais pourſuit le même M. de Voltaire, ſi les harangues méditées qu'on prononça autrefois dans Athenes & dans Rome, en des occaſions a peu prés ſemblables, l'emportent ſur les diſcours non préparés du chevalier Windham, du Lord Carteret, du Miniſtre Robert Valpole, du comte de Cheſterfield, de M. Pult-

ney, depuis comte de Bath. Ces discours qui sont l'effet naturel du gouvernement & de l'esprit Anglois, étonnent quelquefois les étrangers, comme les productions d'un pays qui sont à vil prix sur leur terrein, sont recherches précieusement allieurs. Mais il faut lire avec précaution toutes ces harangues ou l'esprit de parti domine. Le véritable état de la nation y est presque toujours déguisé. Le parti du ministère y peint le gouvernement florissant; la faction contraire assure que tout est en décadence. L'exagération regne par tout. *Où est le tems*, s'écrioit alors un membre du Parlement, *où est le tems où un Ministre de la guerre disoit qu'il ne falloit pas qu'on osât tirer un coup de canon, en Europe, dans les quatre parties du monde, sans la permission de l'Angleterre* ?

Enfin le cri de la nation détermina le Parlement & le Roi. On déclara la guerre à l'Espagne. La mer fut d'abord le théatre de cette guerre, dans laquelle les corsaires des deux nations, pourvus de lettres-patentes, alloient en Europe & en Amérique, attaquer tous les vaisseaux marchands, & ruiner réciproquement le commerce pour lequel ils combattoient. On en vint bientôt à des hostilités plus grandes.

L'amiral Vernon pénétra dans le golfe du Mexique, y attaqua & prit la ville de Porto-Bello, l'entrepôt du nouveau monde, la rasa & en fit un chemin ouvert par lequel les Anglois purent exercer à main armée le commerce autrefois clandestin, qui avoit été le

ſujet de la rupture. Cette expédition fut regardée par les Anglois comme un des plus grands ſervices rendus à la nation. L'amiral fut remercié par les deux chambres du Parlement : elles lui écrivirent, ainſi qu'elles en avoient uſé avec le Duc de Marlborough après la journée d'Hochſtet. Depuis ce tems, les actions de leur compagnie du Sud augmenterent malgré les dépenſes immenſes de la nation. Les Anglois eſpérerent alors de conquérir l'Amérique Eſpagnole. Ils crurent que rien ne réſiſteroit à l'amiral Vernon ; & lorſque quelque tems après cet amiral alla mettre le ſiége devant Cartagene, ils ſe hâterent d'en célébrer la priſe : de ſorte que dans le tems même que Vernon en levoit le ſiége, ils firent frapper une médaille où l'on voyoit le port & les environs de Cartagene avec cette légende : *Il a pris Cartagene* ; le revers repréſentoit l'amiral Venon, & on y liſoit ces mots : *Au vengeur de ſa patrie.* Il y a beaucoup d'exemples de ces médailles prématurées qui romperoient la poſtérité, ſi, comme dit Voltaire, l'hiſtoire plus exacte ne prévenoit pas de telles erreurs.

La France qui n'avoit qu'une marine foible, ne ſe déclaroit pas alors ouvertement ; mais le Miniſtère de France ſecouroit les Eſpagnols autant qu'il étoit en ſon pouvoir.

Le Roi d'Eſpagne avoit commencé ſon agreſſion par faire débarquer par mer en Italie un corps de troupes qui s'avançoit vers Ferrare, ſous la conduite du Duc de Montemar, célébre par la victoire de Bitonto, &

enſuite par ſa diſgrace. Don Philippe, de ſon côté, s'y rendoit par terre avec d'autres troupes, pour y attaquer le Roi de Sardeigne, qui n'avoit voulu de lui ni pour ami, ni pour voiſin. La majeſté Sarde, comme on ſait, ouvre & ferme à ſon gré les portes de l'Italie du côté des Alpes. Elle occupoit 40,000 François & autant d'Eſpagnols dans ce pays-là, ſe conſumant en vains efforts, qu'ils auroient pu employer ailleurs avec plus de ſuccès. Après avoir pénétré dans le Duché de Savoye & s'en être rendu maître, Don Philippe fut obligé de ſe retirer & de repaſſer en Dauphiné. On fit ſur ſon voyage cette chanſon, ſur l'air : *des Pelerins.*

Les Eſpagnols en Italie,
Sans feu ni lieu,
Diſent voyant la Lombardie,
Hélas, bon Dieu!
Les paſſages nous ſont fermés!
Quelle miſere!
Et ſommes pis que les Réformés
Tous maudits du Saint Pere.

Don Philippe pour ſa conquête,
S'étoit voué
A notre Dame de Lorette,
Dieu ſoit loué!
Mais n'ayant pu, ſuivant ſon vœu,
S'y rendre à Pâques
Il aura du Pape l'aveu
De le faire à Saint Jacques.

Admirant de l'Infant d'Eſpagne
La piété,
Son Couſin le Roi de Sardaigne,

Par charité,
Sur ſa route fait tout pourvoir.
Juſqu'à Modene,
Afin de le bien recevoir,
Si Montemar l'y méne.

En partant ſa dolente mere
Lui dit : mon fils,
Prenez votre route par terre,
C'eſt mon avis.
Tant mieux, Maman, je paſſerai
Chez mon beau - pere;
Outre cela, j'éviterai
La flotte d'Angleterre.

Sans nul riſque du Sud au pole,
Bien embarqué,
Pendant le regne de Walpole
J'aurois vogué;
Mais Campillo n'a rien ſçu voir
Dans cette allure,
Et Fleury ne pouvoit prévoir
Cette méſaventure.

Sujets de mon tranquille pere
Adieu, bon jour,
Priez, avec mon très-cher frere,
Pour mon retour.
Si je reviens vous me verrez
Modeſte & ſage;
En attendant vous payerez
Les frais de mon paſſage.

Dans le cœur de l'Italie les affaires du Roi 'Eſpagne n'étoient pas plus avancées que ſur a frontière. Le Roi des Deux Siciles avoit té obligé de retirer ſes troupes, & forcé 'embraſſer la neutralité, quoiqu'il s'agit de

la cauſe de ſon pere & de ſon frere. Une eſcadre Angloiſe compoſée de ſix vaiſſeaux de ſoixante canons, de ſix frégates & de deux galiotes à bombes ſe préſenta devant le port de Naples. Le capitaine Martin, depuis Amiral, & Commandant de l'eſcadre, envoya à terre un officier avec une lettre du Roi ſon maître, au premier Miniſtre, qui portoit en ſubſtance qu'il falloit que Sa Majeſté Sicilienne rappellât ſes troupes de l'armée Eſpagnole, & déclarât ſolemnellement ne pas prendre parti dans la guerre que ſon pere & ſon frere avoient avec la maiſon d'Autriche, pour reclamer les biens de la maiſon Farneſe, ou que l'on alloit dans l'inſtant bombarder la ville. On tint quelques conférences, le capitaine Anglois dit enfin, en mettant ſa montre ſur le tillac, qu'il ne donnoit qu'une heure au Miniſtre de Naples pour ſigner, ſans délai, les volontés de la Cour de Londres. Si ce n'eſt pas un eſſai de tyrannie le plus formel, c'eſt au moins une marque de puiſſance, & d'autorité bien décidée. Le port étoit mal pourvu d'artillerie; on n'avoit point pris les précautions néceſſaires contre une inſulte qu'on n'attendoit pas. On vit alors dit M. de Voltaire, que l'ancienne maxime *qui eſt maître de la mer, l'eſt de la terre*, eſt ſouvent vraie. On fut obligé de promettre tout ce que le commandant Anglois vouloit & même il fallut le teuir juſqu'à ce qu'on eût le tems de pourvoir à la défenſe du port & du Royaume. C'étoit, dit l'auteur de la vie privée de Louis XV, c'étoit, ce droit du plu

fort ſous lequel gémit d'un bout de l'univers à l'autre la triſte humanité, & dont, ſi quelque choſe pouvoit l'en conſoler, ce ſeroit de voir ſes oppreſſeurs en être les victimes à leur tour.

Le Duc de Montemar, affoibli de la retraite du Roi de Naples, ſuivi de poſte en poſte, preſſé par les Autrichiens, perdoit toujours du terrein. On lui attribua ce qui étoit l'effet des circonſtances. Le comte de Gages le remplaça, mais n'ayant pas mieux réuſſi, faute de forces ſuffiſantes, il juſtifia ſon prédéceſſeur.

Ces événemens n'étoient que des préludes d'événemens plus conſidérables. Dans la confuſion générale des affaires de l'Europe, il n'étoit plus poſſible qu'elles ſe débrouillaſſent ſans une criſe violente, elle ne pouvoit naitre que du choc des deux Puiſſances prépondérantes alors, qui, d'auxiliaires alloient bientôt devenir parties principales. La France ſe montroit déja ouvertement. L'Angleterre agiſſoit plus ſourdement, mai elle venoit de parler haut, & ſa démarch vis-à-vis du Roi de Naples annonçoit un diſpoſition prochaine à la ſoutenir de toute ſes forces.

On voit par cet expoſé, comme le dit M de Voltaire, que tout étoit en allarmes, & que toutes les provinces éprouvoient des re vers du fond de la Siléſie au fond de l'Italie L'Autriche n'étoit alors en guerre ouver qu'avec la Baviere, & cependant on déſoloi l'Italie. La Cour d'Eſpagne fit demander aux

Suiſſes le paſſage par leur territoire pour porter de nouvelles troupes en Italie, elle fut refuſée. Une telle neutralité fut reſpectée. Veniſe de ſon côté leva vingt mille hommes pour pour donner du poids à la ſienne.

Louis XV, s'en tint pour la campagne de 1743, aux meſures déja priſes par feu le cardinal. Elles n'étoient pas mieux combinées que les précédentes. Il en réſulta les mêmes fautes, la même déſunion entre les alliés, les mêmes reproches, & conſéquemment des revers, des pertes & des humiliations. Quoiqu'il n'y eût de guerre déclarée qu'entre l'Empereur & la Reine de Hongrie, entre l'Eſpagne & l'Angleterre (encore celle-ci étoit elle purement maritime) preſque toutes les Puiſſances de l'Europe avoient fait des efforts extraordinaires. L'Allemagne & l'Italie ſeules étoient couvertes de dix grandes armées. Elles produiſirent la bataille de Campo-Sancto par laquelle on chanta le *Te Deum* à Madrid & à Vienne. Les Eſpagnols s'en attribuerent la victoire: mais ayant repaſſé le *Tanaro*, & faiſant retraite, les Autrichiens les ſuivirent, & furent manger le pain beni, comme on le dit alors, ſans crainte de l'excommunication. Cela donna occaſion à ces vers.

L'Eſpagnol vous battra, tremblés fiers Autrichiens!
Leur armée eſt nombreuſe, & n'a faute de rien.
Si l'on en croit la voix publique,
A Naples ils ont bon nombre de canons,
Leur flotte eſt toujours à Touion
Et leurs tréſors en Amérique.

Cette flotte, forte de seize vaisseaux, étoit bloquée dans le port de Toulon par une escadre Angloise qui dominoit dans la Méditerranée, & insultoit toutes les côtes de l'Italie & de la Provence. Elle n'osoit sortir contre des forces trop supérieures. Les canoniers Espagnols, n'étant pas experts dans leur art, on les exerça pendant cette inaction dans le port de Toulon. Quand ils se furent rendus habiles, on fit sortir de la rade de Toulon l'escadre Espagnole aux ordres de Don Josephe Navarro. Elle n'étoit que de douze vaisseaux; les Espagnols n'avoient ni assez de matelots, ni assez de canoniers pour en manœuvrer seize : Elle fut jointe aussi-tôt par quatorze vaisseaux François, quatre frégates & trois brûlots, commandés par M. de Court, le plus ancien des Lieutenants-Généraux de la Marine. L'amiral François eut ordre de se combiner avec l'amiral Espagnol, & si l'amiral Anglois, s'opposoit à leur passage, de le combattre, sans avoir égard au nombre. L'amiral Anglois Mathews étoit beaucoup plus considérable de son côté, puisque l'on comptoit dans l'armée Angloise cinquante quatre voiles, dont quarante-cinq vaisseaux de ligne, cinq frégates, quatre brûlots. Avec cet avantage du nombre, Mathews, se présenta devant les deux escadres combinées de France & d'Espagne. On combattit : les deux flottes furent également endommagées, cette journée navale fut indécise; chacun se plaignit; les Espagnols crurent n'avoir pas été assez secourus; les François accuserent les

Eſpagnols de peu de reconnoiſſance ; Mathews fut accuſé à ſon tour à Londres, &, après une longue inſtruction de ſon procès, fut déclaré incapable de ſervir. Le général François fut exilé pour n'avoir pas, dit-on, ſecondé la bravoure de l'Eſpagnol. On eſt encore à attendre la ſolution de ce paradoxe naval.

Quoiqu'il en ſoit, s'il en faut croire M. de Voltaire, le véritable avantage de cette bataille fut pour la France & l'Eſpagne; la mer Méditerranée fut libre au moins pendant quelque tems. Mathews s'étoit rendu à Mahon pour s'y radouber; les proviſions de guerre & de bouche dont avoit beſoin. Don Philippe, purent aiſément lui arriver des côtes de Provence; mais ni les flottes Françoiſes, ni les eſcadres d'Eſpagne ne purent s'oppoſer à l'amiral Anglois, quand il revint dans ces parages. Tout s'éclipſa devant lui; la France & l'Eſpagne, obligées d'entretenir continuellemment de nombreuſes armées de terre, n'avoient pas ce fond inépuiſable de marine, qui fait la reſſource de la puiſſance Angloiſe.

CHAPITRE XX.

AU milien de tous ces efforts, Louis XV déclara la guerre au Roi d'Angleterre & à la Reine de Hongrie, qui, à leur tour, la lui

déclarerent auſſi dans les formes. Cinq armées principales ravageoient l'Allemagne. Don Philippe & le marquis de la Mina à la tête de vingt mille Eſpagnols, & le Prince de Conti ſuivi de vingt mille François, pénétretent dans le Piémont, en combattant entre des rochers, des précipices, des torrens, & où la difficulté des convois n'eſt pas un des moindres obſtacles.

Le premier d'Avril 1744, Don Philippe & le Prince de Conti paſſerent le Varo, riviere qui tombe de Alpes, & qui ſe jette dans la mer de Gênes, au deſſous de Nice. Tout le comté de Nice ſe rendit; mais pour avancer, il falloit attaquer les retranchemens élevés près de Ville-Franche; & après eux, on trouvoit ceux de la forteresſe de Montalban, au milieu des rochers qui forment une longue ſuite de remparts preſque inacceſſibles. On ne pouvoit marcher que par des gorges étroites & par des abymes ſur les quels plongeoit l'artillerie ennemie, & il falloit ſous ce feu gravir de rochers en rochers (*). On trouvoit encore juſque dans les Alpes des Anglois à combattre; l'amiral Mathews, après avoir radoubé ſes vaiſſeaux, étoit venu reprendre l'empire de la mer: il avoit débarqué lui-même à Ville Franche. Ses ſoldats éotient avec les Piémontois; & ſes canonniers ſervoient l'artillerie. Malgré ces périls, le Prince de Conti ſe préſente au

(*) Voyez l'hiſtoire de la guerre de 1744 Italie.

pas de Ville-Franche, rempart du Piémont, haut de près de deux cents toiſes que le Roi de Sardaigne croyoit hors d'atteinte, & qui fut couvert de François & d'Eſpagnols. L'amiral Anglois & ſes matelots furent ſur le point d'être faits priſonniers.

On avança, on pénétra enfin juſqu'à la vallée de Château-Dauphin. Le comte de Campo-Sancto, à la tête des Eſpagnols, ſuivoit le Prince de Conti par une autre gorge.

Le Bailli de Givri eſcalade en plein jour un roc ſur lequel deux mille Piémontois ſont retranchés. Le brave Chevert qui avoit monté le premier ſur les remparts de Prague, monte à ce roc un des premiers; & cette entrepriſe étoit plus meurtriere que celle de Prague. On n'avoit point de canon: les Piémontois foudroyoient les aſſaillans, avec le leur. Le Roi de Sardaigne, placé lui-même derriere ces retranchemens, animoit ſes troupes. Un Lieutenant-Colonel ſaute dans les premiers retranchemens, les grenadiers s'élancent les uns ſur les autres, & ce qui eſt à peine croyable, ils paſſent par les embrâſures même du canon ennemi, dans l'inſtant que les pieces, ayant tiré, reculoient par leur mouvement ordinaire; On y perdit près de deux mille hommes; mais il n'échappa aucun Piémontois. Le Roi de Sardaigne au déſeſpoir, vouloit ſe jetter lui-même dans la mêlée, & on eut beaucoup de peine à le retenir.

Pendant qu'on prenoit Château-Dauphin, il falloit emporter ce que l'on appelloit les barricades;

barricades ; c'étoit un paſſage de trois toiſes entre deux Montagnes qui s'élevent juſqu'aux nues. Le Roi de Sardaigne avoit fait couler dans ce précipice la riviere de Sture qui baigne cette vallée. Trois retranchemens & un chemin couvert par de-là la riviere, défendoient ce poſte, qu'on appelloit les barricades; il falloit enſuite ſe rendre maître du Château de Démont, bâti avec des frais immenſes ſur la tête d'un rocher iſolé, au milieu de la Vallée de Sture ; après quoi les François, maîtres des Alpes voyoient les plaines du Piémont. Ces barricades furent tournées habilement par les François & par les Eſpagnols, la veille de l'attaque de Château-Dauphin. On les remporta preſque ſans coup férir, en mettant ceux qui les défendoient entre deux feux. Cet avantage fut un des Chefs-d'œuvre de l'art de la guerre; car il fut glorieux, il remplit l'objet propoſé, & ne fut pas ſanglant.

Tant de beaux exploits, tant de belles actions ne ſervoient de rien, comme dit Voltaire, au but principal. La Reine de Hongrie n'en étoit pas moins triomphante; il y avoit de la méſintelligence entre les Généraux de l'Armée Françoiſe & ceux de l'armée de Charles VII. Au lieu de ſe ſécourir, il ſe nuiſoient réciproquement. Le Prince Charles avoit déja raſſemblé ſes quartiers, que les troupes Impériales & Françoiſes étoient encore cantonnées ſéparément & en pluſieurs petits poſtes. Cette négligence jointe à la mortalité qui ſe mit dans les troupes Françoiſes pour avoir été entaſſées dans l'hiver, dans

des poëles d'Allemagne, auxquels elles n'étoient point habituées, fut la cauſe des premiers malheurs. On fut battu ſéparément.

Charles VII, nommé en effet Empereur par le Roi de France, n'en étoit pas moins chaſſé de ſes Etats héréditaires, & n'étoit pas moins errant dans l'Allemagne. Les François n'étoient pas moins repouſſé au Rhin & au Mein. La France enfin n'en étoit pas moins épuiſée pour une cauſe qui lui étoit étrangere, & pour une guerre qu'elle auroit du s'épargner, guerre entrepriſe par la ſeule ambition du Maréchal de Belle-Iſle, dans laquelle on n'avoit que peu de choſe à gagner & beaucoup à perdre. Le Maréchal de Belle-Iſle avoit quitté dès le 2 Janvier 1743 ſon cantonnement ſous Egra, avec l'armée qu'il avoit ſi heureuſement & ſi habilement ramenée de Prague, & en avois pris d'autres ſur le Naab, en étoit parti le 20, l'avoit conduite par le haut Palatinat, & après lui avoir fait prendre le chemin de Spire, où elle devoit paſſer le Rhin, il étoit revenu à Francfort. Une partie de ſon armée ſe fondit dans celle du Maréchal de Broglio, & l'autre dans celle du Maréchal de Noailles.

Belle-Iſle, nommé par le Roi d'Eſpagne Chevalier de l'ordre de la Toiſon d'or, fut revétu du collier des mains du Prince de Baviere, chargé par ſa Majeſté Catholique de la cérémonie. C'étoit le dernier honneur qui lui manquoit: mais tant de titres accumulés ſur ſa tête ne purent le dédommager de la réception que lui fit à ſon arrivée à ſa Cour le Monarque peu belliqueux, qui ſe voyoit à la

veille d'une querelle perſonelle avec la Reine de Hongrie, & ne pouvoit que ſavoir très-mauvais gré à l'auteur du projet. Il l'accueillit avec une froideur à glacer, triſte récompenſe de tant de peines & de fatigues, mais qui devroit être celle de tous ces ambitieux, qui ſacrifient une nation entiere à l'inquiétude dont ils ſont tourmentés. Il ſe retira à la campagne, méditer de nouveaux ſyſtèmes, juſqu'à ce que l'occaſion ſe preſentât de les faire éclorre.

L'Empereur voyant ſon Electorat prêt â être envahi par l'ennemi, ſe réfugia d'abord dans la ville d'Augsbourg. Il n'y demeura pas long-tems. En la quittant, il eut la douleur d'y voir entrer un Colonel de Huſſards nommè Mentzel, fameux par ſes férocités & ſes brigandages, qui eut la brutalité de le charger d'injures dans les rues. Il ſe refugia dans Francfort, ville encore plus privilégiée que Augsbourg, & dans laquelle s'étoit faite ſon élection à l'Empire, mais, comme dit Voltaire, Charles VII y portoit ſa malheureuſe deſtinée. Ce fut pour y voir accroître ſes infortunes. Il ſe donnoit une bataille qui décidoit de ſon ſort, à quatre milles de ſon nouveau réfuge.

Le Comte de Stair, autrefois Ambaſſadeur en France, avoit marché vers Francfort, à la tête d'une armée de plus de cinquante mille hommes, compoſée d'Anglois, d'Hanovriens & d'Autrichiens. Le Prince Charles, par ſa célérité & la jalouſie réciproque des Alliés après avoir reconquis l'Autriche & la Bohéme, ſe trouvoit encore maître de la Baviere.

Le Roi d'Angleterre arriva avec ſon ſecond fils le Duc de Cumberland. Le Maréchal de Noailles avoit été envoyé avec 40,000. hommes pour remplacer le Maréchal de Broglio. Le Roi d'Angleterre s'étoit poſté dans Aſchaffembourg, ville ſur le Mein, appartennant à l'Electeur de Mayence. Noailles paſſe le Rhin: il trouve l'armée du Roi d'Angleterre dans une poſition où elle pouvoit être enfermée, affamée, foudroyée par l'artillerie Françoiſe, & forcée de ſe rendre priſonniere. Le Soldat étoit réduit à demi-ration par jour. On manquoit de fourrages, au point qu'on propoſa de couper les jarrets des cheveaux, & on en ſeroit venu à cette extrémité, ſi on étoit encore reſté deux jours dans cette poſition. Le Roi d'Angleterre fut enfin obligé de ſe retirer pour aller chercher des vivres à Hanau ſur le chemin de Francfort, mais en ſe retirant, il étoit expoſé au batteries du canon ennemi, placé ſur la rive du Mein. Il falloit faire marcher en hâte une armée que la diſette affoibliſſoit, & dont l'errieregarde pouvoit êtte accablée par l'armée Françoiſe. Le Maréchal de Noailles avoit eu la précaution de jetter des ponts entre Dettinghen & Aſchaffembourg, ſur le chemin de Hanau, & les Anglois avoient joint à leurs fautes celle de laiſſer établir ces ponts. Au milieu de la nuit, le Roi d'Angleterre fait, le 26 Juin, décamper ſon armée dans le plus grand ſilence & haſarde cette marche précipitée & dangereuſe, le ſeul parti qui lui reſtât. Le Maréchal de Noailles voit les Anglois qui courent à leur perte par un chemin étroit entre une monta-

gne & la riviere. Il fait les préparatifs les mieux entendus pour les envelopper dans le défilé où ils devoient paſſer néceſſairement. On leur tendoit ainſi un piége inévitable. Si l'ont n'eut fondu ſur eux qu'avec l'avantage certain du terrein, le Roi d'Angleterre pouvoit être pris lui-même ; & c'étoit un de ces momens déciſifs qui ſembloient devoir mettre fin à la guerre. Le Général François avoit mis le paſſage de Dettinghen ſous la garde de douze mille hommes en de-là d'un ravin profond. Il défend qu'on le paſſe ; ſon ordre n'eſt point éxécuté : On franchit le ravin en ſon abſence, on livre la bataille avec le ſimple détachement contre 40 mille hommes ; on ne peut ſoutenir cette partie ; on eſt forcé de ſe retirer & les Anglois ont le bonheur de ſortir d'un cul-de-ſac dans lequel ils devoient périr ou ſe rendre. Dans cette action qui dura quatre heures & demie, le plus grand malheur pour les François fut la perte d'un grand nombres de gens de diſtinction & de braves Officiers qui, voyant leurs Régimens tourner le dos, ſe mirent en ligne, & aimereut mieux mourir honorablement en tenant ferme, que de ſe ſauver par une fuite honteuſe. Vingt-ſept Officiers de la Maiſon du Roi à cheval reſterent ſur la place, & ſoixante-ſix furent bleſſés dangereuſement. Le Duc de Chartres eut un cheval tué ſous lui. Le Prince de Dombes, le Comte d'Eu, le Duc de Bouflers, les Comtes d'Harcourt & de Beuvron y furent bleſſés ; le Comte de la Motte-Houdancourt, Chevalier d'honneur de la Reine eut ſon cheval tué, fut long-tems foulé aux pieds des chevaux &

remporté presque mort. Le Marquis de Gontaud eut le bras cassé ; le Duc de Rochechouart, premier Gentil-homme de la chambre, ayant été blessé deux fois & combattant encore, fut tué sur la place. Les Marquis de Sabran, de Fleury, les Comtes d'Estrade, de Rostaing y laissèrent la vie.

Parmi les singularités de cette triste journée, on ne doit pas omettre, dit M. de Voltaire, la mort d'un Comte de Bouflers de la branche de Rémiancourt. C'étoit un enfant de dix-ans & demi, un coup de canon lui cassa la jambe, il reçut le coup, se vit couper la jambe & mourut avec un égal sang-froid. Tant de jeunesse & tant de courage attendrirent tous ceux qui furent témoins de son malheur.

La perte n'étoit guere moins considérable parmi les Officiers Anglois. Le Roi d'Angleterre combattoit à pied & à cheval, tantôt à la tête de la Cavalerie, tantôt à celle de l'Infanterie. Le Duc de Cumberland fut blessé à ses côtés ; le Duc d'Aremberg qui commandoit les Autrichiens, reçut une bale de fusil au haut de la poitrine: Les Anglois perdirent plusieurs Officiers-Généraux. Mais le combat étoit trop inégal. Le courage seul avoit à combattre la valeur, le nombre & la discipline. Enfin le Maréchal de Noailles ordonna la retraite, & elle ne se fit pas sans confusion. Le Roi d'Angleterre dina sur le champ de bataille, & se retira ensuite sans même se donner le tems d'enlever tous les blessés, dont il laissa environ six cents que le Lord Stair recommanda à la générosité du

Maréchal de Noailles. Les François les recueillirent comme des Compatriotes; les Anglois & eux ſe traitoient en peuples qui ſe reſpectoient.

Les deux Généraux s'écrivirent des lettres qui font voir, juſqu'à quel point on peut pouſſer la politeſſe & l'humanite au milieu des horreurs de la guerre.

Cette grandeur d'ame n'étoit pas particuliere à Mylord Stair & au Maréchal de Noailles. Le Duc de Cumberland ſur-tout fit un acte de généroſité qui doit être tranſmis à la poſtérité. Un Mouſquetaire avoit été porté près de ſa tente. On manquoit de Chirurgiens aſſez occupés ailleurs: on alloit panſer le Prince à qui une balle avoit percé les chairs de la jambe. *Commencez*, dit le Prince, *par ſoulager cet Officier François, il eſt plus bleſſé que moi, il manqueroit de ſecours & je n'en manquerai pas.*

Il y eut du côté des Alliés 2231 hommes tant tués que bleſſes. La perte fut à peu près égale dans les deux armées. Les François ſouffrirent une grande perte en faiſant avorter le fruit des plus belles diſpoſitions par cette ardeur precipitée & cette indiſcipline qui leur avoit fait perdre les batailles de Poitiers, de Crecy, d'Azincourt. C'eſt cette faute capitale qui fletrit à jamais la mémoire du Maréchal de Noailles, qui le rendit l'horreur de tant de familles déſolées & la dériſion des perſifleurs, qui le chanſonnerent dans de malins vaudevilles & mirent une épée de bois à la porte de ſon hôtel, emblême de l'inutilité dont la ſienne avoit été en cette occaſion.

En tout autre pays, le Maréchal de Noailles auroit couru de grands risques; mais il avoit en la personne de la Comtesse de Toulouse, sa Sœur, une puissante protectrice auprès du Roi. Il ne se justifia même pas, il soutint le blâme général de l'armée avec audace.

Après cette action, beaucoup d'Officiers François & Anglois allerent à Francfort, ville toujours neutre, où l'Empernur vit l'un après l'autre, Mylord Stair, & le Maréchal de Noailles, sans pouvoir leur marquer d'autres sentimens que ceux de la patience dans son infortune. Charles VII étoit accablé de chagrin, sans Etats, sans espérance, n'ayant pas de quoi faire subsister sa famille. Personne ne vouloit faire la moindre avance au Chef de l'Empire. Le Maréchal de Noailles lui donna une lettre de crédit de quarante mille écus qu'il avoit. Voilà où en étoit réduit l'Auguste César, & dans quelle extrémité se trouvoit la Majesté de l'Empire Romain.

CHAPITRE XXI.

CHarles VII, isolé dans Francfort n'avoit plus ni Etats, ni sujets. Réduit à implorer cette même Reine de Hongrie qu'il avoit été sur le point de détrôner, il lui offrit de renoncer à toutes ses prétentions sur l'héritage de la Maison d'Autriche. La Reine de Hongrie s'étoit fait prêter ferment de fidéllté par les habitans de la Bayiere & du haut

Palatinat. Elle fit préſenter dans Francfort même à la dictature Impériale, des mémoires où l'élection de Charles VII, étoit qualifiée *nulle de toute nullité*. Enfin on parloit de le forcer à ſe démettre de l'Empire, & de le réſigner à François de Lorraine, Grand Duc de Toſcane, époux de Marie-Thérèſe. On fir plus: on pouſſa l'inſolence juſqu'à exiger qu'il demandât, lui-même, le Grand-Duc ſon ennemi, pour Roi des Romains, c'étoit le dernier période de l'humiliation: C'étoit, diſent les mémoires du tems, c'étoit Louis XIV qu'on avoit voulu obliger de concourir à chaſſer ſon petit-fils du trône où il l'avoit placé.

Ce fut, comme le dit l'auteur de l'hiſtoire univerſelle, ce fut dans ces circonſtances dangereuſes, dans ce choc de tant d'Etats, dans ce mélange & ce cahos de guerre & de politique, que Louis XV commença ſa premiere campagne. Ce fut, l'impulſion de ſa maîtreſſe qui a beaucoup de défauts bas joignoit de la vigueur & de l'élévation dans l'ame, qui le détermina à eſſayer de ſe mettre à la tête de ſon armée d'Alſace. Il avoit fait préparer ſes équipages; il le manda au Maréchal de Noailles, qui lui répondit ces propres mots: » Vos affaires ne ſont ni aſſez bonnes, ni aſſez mauvaiſes pour que V. M. faſſe à préſent cette démarche. »

Les frontieres étoient à peine gardées du côté de l'Allemagne. Le Prince Charles de Lorraine commençoit à s'établir dans une Iſle du Rhin, près du vieux Briſac. Il étoit déja parvenu avec 3000 grénadiers juſqu'à Rheinweler. Des partis Hongrois péné-

troient jusque par delà la Sarre, & entamoient les frontieres de la Lorraine. Un partisan du nom de *Mentzel*, d'un caractere féroce, d'une audace incroyable, fit répandre dans les Provinces d'Alsace, de Bourgogne, de Franche-Comté & dans les trois Evêchés, sous le nom de manifeste un écrit par lequel il invitoit les peuples au nom de la Reine de Hongrie, à retourner sous l'obéissance de la Maison d'Autriche. Il menaçoit les habitans qui prendroient les armes contr'elle de les faire, pendre, après les avoir forcés de se couper de leurs propres mains, le nez, les oreilles. Cette insolence, où plutôt une brutalité si féroce, bien digne, comme le remarque Voltaire, d'un soldat d'Attila, n'étoit que méprisable, mais elle étoit la preuve du succès.

Les armées Autrichiennes menaçoient Naples, tandis que les armées Françoises & Espagnoles n'étoient encore que dans les Alpes. Les Anglois victorieux sur terre dominoient sur les mers; les Hollandois, machines si pesantes à remuer, alloient se déclarer, & promettoient de se joindre en Flandre aux Autrichiens & aux Anglois. Un des principaux membres des Etats-Généraux avoit assuré que Louis XV ne pouvoit pas mettre sur pied plus de 100,000 hommes, & que le numéraire de son Royaume n'alloit pas au delà de 200,000 millions. Van Hoey, leur Ambassadeur en France, voyant mieux les choses & de plus près, leur représenta envain que le rôle de pacificateurs étoit le seul qui leur convint: ses exhortations Ministerielles ne purent prévaloir contre le démon de la discorde. Les

Etats-Généraux n'en conſerverent pas moins cet Ambaſſadeur à la Cour de France: ils le tournoient en ridicule en faiſant imprimer ſes dépêches, parce qu'elles paroiſſoient plutôt les prêches d'un Prédicant Camiſard que les lettres d'un politique. On lui fit la ridicule défenſe d'y mêler déſormais aucune reflexion.

Tout étoit contraire: le Roi de Pruſſe, ſatisfait de s'être emparé de la Siléſie, avoit fait ſa paix particuliere avec la Reine de Hongrie. Du nord au midi l'orage groſſiſſoit contre la France & par la viciſſitude des choſes humaines, elle ſembloit devoir être bientôt le théâtre de la guerre; elle trembloit pour ſes propres foyers.

Louis XV ſoutint tout ce grand fardeau. Non ſeulement, dit l'auteur de la guerre préſente, il aſſura les frontieres ſur les bords du Rhin & de la Moſelle, par des corps d'armées; mais il prépara une deſcente en Angleterre même. Il fit venir de Rome le jeune Prince Charles-Edouard, fils aîné du Prétendant, & petit-fils de l'infortuné Roi Jacques II; on attribue cette idée au Cardinal de Tencin, dont nous avons déja parlé. Cette ambitieuſe Eminence, affirme-t-on, ſachant que le Roi étoit réſolu de faire vivement la guerre à la Grande-Bretagne, renouvella dans le Conſeil la ſcene de Mithridate avec ſes enfans; elle prétendit que le meilleur moyen de vaincre les Anglois étoit de faire une deſcente chez eux, de les faire trembler eux-mêmes pour leurs propres foyers. Elle fit voir dans le Prétendant le fantôme dont-il falloit les épouvanter; elle diſoit être certaine que le

Prince avoit beaucoup de partiſans ſecrets en Ecoſſe, en Irlande & même en Angleterre ; elle le peignit comme joignant à l'ardeur de ſon âge & au reſſentiment de ſon état, le courage le plus entreprenant & le plus déterminé ; elle cita ſon propos mémorable, répété pluſieurs fois : *il faut que ma tête tombe ou qu'elle ſoit couronnée.*

Le Prince Edouard part de Rome avec le myſtère & la diligence d'un homme né pour les grandes entrepriſes, il cacha ſa marche. Il arrive à Génes, feignant d'être un Courrier d'Eſpagne & accompagné d'un ſeul domeſtique affidé : il s'embarque le lendemain à Antibes, & arrive bientôt à Paris. La nuit d'une réjouiſſance publique donnée à deſſein, où le Roi devoit aſſiſter, ſuivant le bruit qu'on avoit eu ſoin de répandre, le jeune Prince s'y trouve auſſi : le tumulte favoriſe leur entrevue, & après cette conférence ſecrette, il ſe rend dans le même *incognito* à Dunkerque, lieu de l'embarquement.

Une flotte de vingt-un vaiſſeaux, chargée de vingt-quatre mille hommes de débarquement, porta le Prétendant dans le canal d'Angleterre. Le Prince vit alors, pour la premiere fois, le rivage de ſa patrie. Mais une tempête violente, & ſurtout les vaiſſeaux Anglois, rendirent cette entrepriſe infructueuſe. Le Prétendant revint à Paris attendre de la généroſité du Roi, de nouveaux moyens pour faire valoir ſes hautes prétentions.

Retrogradons un inſtant, & revenons au Monarque dont nous écrivons les faſtes. Ce Prince avoit un jugement exquis, un ſens droit ;

droit ; mais on avoit manqué d'aiguillonner ſa pareſſe par les grands motifs du devoir, du bien public, & de la gloire. Son éducation étoit manquée. Le Roi ſe livroit aux exercices ſanguinaires de la chaſſe, & altéroit ſa ſanté par les excès de la table ; il avoit fait un cours de lubricité ſous Madame de Mailly, il travailloit à la cuiſine : il tournoit auſſi, il parloit beaucoup de phyſique, d'aſtronomie, de botanique. Quand il tenoit quelque Prélat ou Abbé, il le pouſſoit ſur le latin, ſur la liturgie dont il ſembloit fort inſtruit. Il obſervoit exactement toutes les pratiques, toutes les formules minutieuſes de la religion. Au milieu de ſes plus grands déſordres, jamais Louis XV ne manqua à ſes prieres du matin & du ſoir ; il entendoit réguliérement la meſſe chaque jour ; il avoit un livre *d'heures* dont il ne levoit pas yeux, & le mouvement de ſes levres, marquoit qu'il en articuloit chaque mot ; il aſſiſtoit à Vêpres, au Sermon, au Salut. Il étoit plein de vénération pour les Prêtres, plein d'horreur pour les indévots.

Le Monarque ſuperſtitieux ſe flattoit d'appaiſer ainſi le Ciel, & de compenſer, par des actes de dévotion extérieure, ſes adulteres & ſes inceſtes. Madame de Mailly avoit perdu le titre de favorite, & étoit diſgraciée. Elle avoit été ſupplantée par une de ſes ſœurs, non moins entreprenante que Madame de Vintimille. Cette femme ambitieuſe & cupide profita de la circonſtance heureuſe où elle ſe trouvoit, pour donner tout l'eſſor poſſible aux deux paſſions qui la dévoroient. Elle devint l'ame des intrigues qui ſuivirent la

mort du Cardinal de Fleury, & donna le premier branle à tous les événemens ſubſéquens.

La nouvelle maîtreſſe étoit Madame la Marquiſe de la Tournelle, de cette Maiſon de Neſle, où les filles, ſans aucun patrimoine, ſembloient avoir pour appanage de partager la couche du Roi. Du moins, c'étoit la quatrième jouiſſant de cet honneur, & Louis XV, écrivent les auteurs du tems, qui ſentoit un attrait particulier pour ce ſang, auroit bien voulu les y mettre toutes. Une ſeule lui fut rebelle, graces à la fermeté du Marquis de Flavecour, ſon mari, qui la menaça d'avoir recours aux moyens les plus violens pour laver, dans ſon ſang, ſon injure. C'étoit un beauté tendre, ingénue; ce qui la faiſoit appeller la *poule* par les Courtiſans, tournant tout en ridicule.

Louis XV étoit l'homme le plus aimable & le plus ennuyé de ſon Royaume. Si Madame de Vintimille lui avoit fait une perfidie ſanglante, il avoit eu plus récemment à ſe louer de ſa cadette, la Ducheſſe de Lauraguais, la plus jeune de toutes.

Suivant la cronique de confidens de voluptés ſecretes du Prince, par un de ces rafinemens de débauche que la luxure inſpire quelquefois aux plus ſimples particuliers, Louis XV auroit deſiré coucher entre les deux ſœurs, dont les corps devoient offrir, ainſi que leur eſprit, un contraſte parfait. On a déja fait le portrait de Madame de Mailly.

La Ducheſſe de Lauraguais étoit d'une

grande taille, épaiſſe, mal priſe, mais d'un embonpoint favorable aux attouchemens ; elle avoit la gorge ferme, élaſtique, les feſſes rebondies. Du reſte une figure commune ; groſſe réjouie, ſans agrément & ſans gentileſſe dans la ſociété ; en ſorte que ſi la nuit, elle faiſoit goûter au Roi des plaiſirs que ne pouvoit lui procurer la premiere, maigre, efflanquée ; celle-ci, dans le jour, reprenoit ſes droits, & même le Monarque ſe dégoûta bientôt tout-à-fait d'une jouiſſance purement matérielle.

Il n'en fut pas de même de Madame la Marquiſe de la Tournelle, d'une blancheur éblouiſſante, d'une jolie figure, d'une taille élégante & d'un maintien noble. Son regard piquant frappa le Monarque, & ſon manége acheva ſa conquête. Dès qu'elle eut bleſſé l'ame de ſon royal amant, elle lui tint rigueur pour accroitre ſon tourment, juſqu'à ce qu'elle eut fait ſon traité & obtenu les conditions qu'elle exigeoit. La premiere fut que Madame de Mailly fut renvoyée. La ſeconde, que ſon nom de Marquiſe de la Tournelle ſeroit converti en celui de Ducheſſe de Chateau-Roux, avec les honneurs & diſtinctions de cette dignité. La troiſieme qu'on lui feroit un ſort convenable à ſon rang, & qu'elle jouiroit d'une fortune capable de la mettre à l'abri de tous les revers.

Madame de Mailly apprit ſa diſgrace avec une douleur inexprimable. Comme elle avoit aimé de bonne foi, ce coup fut encore plus terrible pour elle. La Religion ſeule lui offrit quelque conſolation. Elle devint dévote. Elle

ſe jetta dans les bras d'un Directeur éclairé qui, dans le vuide que lui laiſſoit la perte de ſon amant, porta la grace dans ſon cœur ulcéré. Le calme fut rétabli dans l'ame de la Madelaine de la Cour, & on vit cette femme, autrefois nageant dans les plaiſirs, ſans ceſſe occupée de plaiſirs, vêtue ſi ſuperbement, fréquenter journellement les égliſes, ſimplement miſe & confondue avec les femmes du commun; ſupportant quelquefois les huées & les injures d'une canaille inſolente, qui la regardoit comme l'auteur des calamités publiques.

Un jour, Madame la Comteſſe de Mailly étant arrivée au ſermon du Pere Renaud, de l'Oratoire, ſon Confeſſeur, qu'elle ſuivoit aſſidument; comme ce Prédicateur étoit en chaire & avoit commencé, il fallu faire quelque dérangement pour la conduire à l'œuvre où elle ſe mettoit, un homme de mauvaiſe humeur s'écria : *Voilà bien du tapage pour une catin!* --- *Puiſque vous la connoiſſez*, répondit Madame de Mailly, *priez Dieu pour elle.*

A Madame de Mailly ſuccéda, comme nous l'avons dit, ſa ſœur la Marquiſe de la Tournelle. Elle devint l'ame des Conſeils du Monarque de France & le dirigea dans toutes ſes démarches. Louis XV avoit paſſé l'âge de trente-trois ans. Il n'avoit aucune paſſion forte; l'éclat du trône l'importunoit; il n'aimoit que la volupté, l'obſcurité, le repos. Une longue inaction l'avoit rendu impropre aux affaires, & ſon inertie, loin de briſer ſes fers, l'avoit porté en reprendre d'autres.

Ce fut Madame de la Tournelle, cette nouvelle Agnés Sorel qui fit entendre au Monarque, après la mort du Cardinal de Fleury, qu'il étoit tems de devenir maître & d'avoir au moins l'air de regner, ce fut elle qui, au moment où on l'expulsoit d'auprès du Roi, lui procura ce surnom de *Bien-aimé*, accordé trop tôt, sans doute, & qu'il n'eut jamais porté : ce fut elle qui l'arrachant à la molesse de son palais, le fit mettre à la tête de son armée en Flandre, & le traîna en Alsace, pour arrêter les progrès de l'ennemi.

La Marquise de la Tournelle étoit devenue Ducheſſe de Chateau-Roux. Déja elle se regardoit plus comme Reine que la Reine elle-même. Par la résolution magnanime qu'elle avoit inspirée à son Royal amant, elle comptoit se concilier la nation, mériter les hommages de l'armée & l'admiration des étrangers. Dans son imagination exaltée, envisageant le Roi comme un jeune héros, elle s'associoit à ses victoires, elle montoit avec lui sur son char de triomphe, & couvroit par l'éclat de sa gloire l'opprobre de son rôle. Un autre personnage qui sembloit ne pas prendre moins de part à la gloire future du Monarque, c'étoit le Comte d'Argenson, Ministre de la guerre. Celui-ci, sans se repaître de chimeres brillantes comme la favorite avec qui il agissoit de concert, alloit à ses fins, en cherchant à s'insinuer plus avant dans les bonnes graces du maître; & dans sa confiance, à augmenter son credit, à se menager plus d'occasions de se faire des créatures, de rendre son ministère plus recom-

mandable, & s'attribuer enfin tous les bons ſuccés qu'il ſembleroit accélérer par ſa préſence, par la ſageſſe de ſes avis & la célérité de ſes ordres.

Louis XV manifeſta à la Cour, à toute la France, ſa réſolution héroïque. La nation fut enchantée & attendrie : elle redoubla de zéle & d'amour pour ſon Roi. Le Dauphin n'étoit âgé que de quatorze ans. Il conjura avec mille inſtances ſon auguſte pere de lui permettre de ſe joindre à lui pour aller combattre les ennemis de l'Etat. Le Roi ne crut pas devoir le lui accorder; mais pour adoucir la peine que lui cauſoit ce refus, il fut obligé de lui promettre qu'ils feroient enſemble la premiere campagne, & nous verrons qu'il lui tint parole.

Louis XV part pour la Flandre ſuivi de la Ducheſſe de Château-Roux. Quelques précautions que l'on eut pris pour ſauver le ſcandale, le myſtère même qu'on y apporta ſervit à l'augmenter. La Ducheſſe ne logeoit point avec le Roi, mais tous les Corps municipaux avoient reçu des ordres ſecrets de lui menager une maiſon attenante celle du Roi, d'y ouvrir des communications intimes; on voyoit publiquement les ouvriers percer les murs, & tout le monde ſavoit à quel deſſein.

Après avoir viſité ſes frontieres & donné ſes ordres pour leur ſûreté, le Roi arrive à Lille avec ſa Maîtreſſe & ſes Miniſtres de confiance. A ſon approche, les Hollandois qui avoit promis de ſe joindre aux troupes de la Reine de Hongrie & aux Anglois, n'a-

ſerent remplir leur promeſſe. Ils envoyerent des Députés au Roi au lieu de troupes contre lui. Le Roi leur répondit; » Toutes mes démarches envers votre République, depuis mon avénement à la Couronne ont du lui prouver combien je deſirois d'entretenir avec elle une ſincére amitié & une parfaite correſpondance. J'ai fait connoître aſſez long-tems mon inclination pour la paix; mais plus j'ai différé de déclarer la guerre, moins j'en ſuſpendrai les effets: mes Miniſtres me feront le rapport de la commiſſion dont vous étes chargés; & après l'avoir communiquée à mes alliés, je ferai ſavoir à vos maîtres qu'elles ſeront mes dernieres réſolutions. »

Le Roi prit Courtrai & Menin en préſence des Députés. Il inveſtit Ypres le lendemain c'étoit le Comte de Clermont, Abbé de Saint-Germain-des Prés, qui commandoit les principales attaques au ſiege d'Ypres, & continuoit, comme un profane, avec la permiſſion du Saint Pere, à tremper ſes mains dans le ſang. Ce fut Clément XII, qui avoit jugé, comme le penſe M. de Voltaire, que l'état Eccléſiaſtique devoit être ſurbordonné à celui de la guerre dans l'arriere petit-fils du Grand Condé. Ypres capitula bientôt: le fort la Kenoque ſuivit, & au bout de cinq jours de tranchée ouverte, Furnes arbora le drapeau blanc. Les Généraux Autrichiens & Anglois, qui commandoient vers Bruxelles, regardoient ces progrès, & ne pouvoient les arrêter.

Au milieu de ces ſuccès arrive la facheuſe

nouvelle que le Prince Charles avoit passé le Rhin du côté de Spire, que l'Alsace est entamée, que les frontieres de la Lorraine sont exposées. On ne pût d'abord le croire. Le Maréchal de Coigny étoit à la tête de plus de 50,000 hommes; le Maréchal de Belle-Isle, rentré en faveur, commandoit un corps considérable; le Duc d'Harcour avoit une autre armée à ses ordres; le Comte de Seckendourff étoit avec les Bavarois, les Palatins, lés Hessois. Les divers corps alliés étoient à portée d'agir de concert suivant les circonstances & le besoin.

Le Prince Charles, à la tête d'environ 60,000 hommes, entre en Alsace sans résistance, s'empare des lignes de Lauterboug, de Weissembourg, & de Lauter. Envain le Maréchal de Coigny avoit chassé dé ces trois postes les Autrichiens, leur Général, revenu en forces, les avoit repris. Des partis ennemis porterent l'épouvante vers la Lorraine, & le Roi Stanislas fut obligé de quitter Lunéville avec sa Cour.

A la nouvelle de ces revers, le Roi résolut d'interrompre le cours de ses conquêtes en Flandres, & de voler en personne au secours de l'Alsace ávec le Maréchal de Noailles, avec vingt six bataillons, & trente-trois escadrons. Il laissa en Flandres le Maréchal de Saxe avec environ quarante-cinq mille hommes, pour conserver ce qu'il avoit pris, & s'opposer à l'irruption de l'ennemi qui en avoit plus de soixante-dix mille.

Le Roi avoit assigné le rendez-vous de ses troupes à Metz. Il augmenta pendant cette

marche la paye & la nourriture du ſoldat & cette attention redoubla encore l'affection de ſes ſujets. Le Monarque arriva à Metz le 5 Août ; le 7 il y donna audience au Maréchal de Schmettau, Plénipotentiaire du Roi de Pruſſe, qui venoit annoncer au Roi que ce nouvel allié marchoit à Prague avec quatre-vingt mille hommes, & qu'il en faiſoit avancer vingt-deux mille en Moravie.

Un tel évenement, en changeant la face des affaires, forçoit à la fois le Prince Charles à ſortir de l'Alſace, rétabliſſoit l'Empereur, & mettoit la Reine de Hongrie dans le plus grand danger où elle eut éte encore. Cette puiſſante diverſion en Allemagne, les conquêtes du Roi en Flandre, ſa marche en Alſace, les nouvelles les plus ſatisfaiſantes de l'Italie, diſſipoient toutes les allarmes ; l'eſpérance renaiſſoit de toutes parts, lorſqu'un malheur d'une autre eſpece répandit la conſternation d'un bout du Royaume à l'autre, fit trembler & gémir toute la France.

Le 8 d'Août le Roi fut attaqué d'une maladie, dont le danger parut d'abord extrême. Elle augmenta ; elle prit le caractere de fievre maligne ou putride, & dès la nuit du 14 il étoit à l'extrémité. La nouvelle du danger où ſe trouvoit le Roi, porta la crainte & la déſolation de ville en ville ; les peuples accouroient de tous les environs de Metz ; les chemins étoient remplis d'hommes de tout états & de tout âge, qui, par leurs différents rapports, augmentoient leur commune inquiétude.

La Reine étoit partie pour ſe rendre au-

près du Momarque à la premiere nouvelle d
cet accident. Le Dauphin voulut la ſuivre
& dès le lendemain il ſe mit en route. Le R
en fut informé, & craignant autant pour l
ſanté de ſon fils, que pour la ſienne, il l
envoya ordre de reprendre le chemin de Ve
ſailles. Il étoit déja à Verdun, quand il re
contra l'Officier chargé de lui notifier les i
tentions de Sa Majeſté. Ce qui eut arrê
le Dauphin en toute autre circonſtance n
parut pas à ce Prince, un obſtacle en cell
ci ; & conſultant plus ſon cœur que ſon Go
verneur (*), il ſe perſuada qu'il étoit da
le cas où la tendreſſe pouvoit le diſpenſer
l'obéiſſance ; il ſe trouvoit d'ailleurs à trè
peu de diſtance de l'endroit où le Roi étc
malade : il ne peut ſe réſoudre à retourne
ſans l'avoir vu. Le Duc de Chatillon le ſu
vit plutôt qu'il ne le conduiſit. Mais où p
rut d'une maniere bien touchante toute
ſenſibilité de ſon cœur, ce fut au mome
où on lui donna le faux avis que le Roi étc
à la derniere extrémité, ſans eſpérance
guériſon. Un jeune Prince de quinze an
fils moins affectionné, eût pu découv
dans le brillant d'une Couronne & dans
perſpective de l'indépendance, un motif
conſolation : mais le Dauphin ne vit dans
nouvelle qu'on lui annonçoit que le malhe
affreux de perdre un pere ; & c'eſt dans
premier tranſport de ſa douleur, que
échappa cette exclamation ſi attendriſſan
& qui fut répétée par toute la France : » A

(*) Voyez *Vie du Dauphin* par l'Abbé Proya

'auvres peuples, qu'allez-vous devenir ?)uelle reſſource il vous reſte ! moi.... Un nfant.. O Dieu ! ayez pitié de ce Royaume; yez pitié de moi. »

A ſon arrivée à Metz, le Roi diſſimula ſa aute, & le reçut avec bonté; mais comme regnoit des maladies dans le pays, & qu'il voit eu un léger accès de fievre en arrivant, le fit partir peu de jours après pour Verailles.

Ce fut à l'occaſion du voyage que le Dauhin fit à Metz, que le Duc de Châtillon reut ordre de ſe retirer dans ſes terres. Ce fut vec peine qu'on vit la diſgrace de ce Seigneur. On ne ſauroit dire cependant qu'elle l'ait étoit méritée, n'eut-elle eu d'autre fonlement que de n'avoir pas obligé le Dauphin le retourner à Verſailles, lorſqu'il ſçut que c'étoit la volonté du Roi. Les ordres du Prince, quand ils ſont formels, ne doivent oint être interprêtés, mais exécutés; à noins qu'on ne ſe trouve dans la circonſtance rare de ne pouvoir le faire, ſans manquer à ce qu'on lui doit, à ce qu'on doit à ſa propre conſcience. Mais il paroit aſſez probable que le motif principal de la diſgrace du Duc, fut qu'ayant cru la maladie du Roi déſeſpérée; il avoit donné au jeune Prince ſon éleve, des conſeils rélatifs à la poſition où il le croyoit; & cette conjecture eſt fondée ſur ce que diſoit un jour Louis XV à un Seigneur qui tenoit notte des Anecdotes de la Cour : il lui demanda s'il ſe rappelloit de ce qui étoit arrivé il y avoit quatre ans à pareil jour? Sur ce que le Seigneur lui répondit

qu'il ne ſe le rappelloit pas : » Conſultez votre Journal, (lui dit le Roi) vous y verrez la diſgrace du Duc de Châtillon. Vraiment (ajouta-t-il) il ſe croyoit déja Maire du Palais (*).

C'eſt ainſi que ce qui pourroit être enviſagé comme un trait de ſageſſe, devient quelquefois par l'événement, une imprudence impardonnable. Le Dauphin fut vivement affligé d'une diſgrace qu'il s'imputoit à lui-même ; plein de reſpect cependant pour les volontés du Roi, ſes regrets ne furent mêlés d'aucunes plaintes. Il s'abſtint même pendant quelque tems de parler de ce Seigneur. La premiere fois qu'il le fit, ce fut en ſe promenant dans le parc de Verſailles, avec l'Abé de Marbœuf : » je me rappelle, (lui dit-il) en lui montrant un banc, qu'un jour que j'étois aſſis en cet endroit avec M. de Châtillon, il me donna des avis que je n'oublierai jamais. »

Les allarmes que cauſa cette maladie de Louis XV, firent voir d'une maniere bien frappante combien eſt chere à une nation le Prince qui s'applique par lui-même à la rendre heureuſe, & qui ſait être à propos pacifique & guerrier.

Le danger du Roi ſe répand dans Paris au milieu de la nuit ; on ſe releve, tout le monde court en tumulte ſans ſavoir où l'on va. Les Egliſes s'ouvrent en pleine nuit ; on ne con-

(*) On a prétendu que le Duc, comptant ſur la mort de Louis XV, s'étoit jetté au genoux du Dauphin, & l'avoit ſalué comme Roi.

noit

noit plus le tems ni du ſommeil, ni de la veille, ni du repos. Paris étoit hors de lui-même; la poſte, les palais, toutes les maiſons des hommes en place étoient aſſiégés d'une foule continuelle: on s'aſſembloit dans les carrefours; le peuple s'écrioit: » S'il meurt, c'eſt pour avoir marché à notre ſecours. » Tout le monde s'abordoit, s'interrogeoit ſans ſe connoitre. Il y eut pluſieurs Egliſes, écrit M. de Voltaire, où le Prêtre qui prononçoit la priere pour la ſanté du Roi, interrompit le chant par des ſanglots & par des cris.

Paris ſe trouvoit dans un vuide, dans un abandon qu'il n'avoit jamais éprouvé. Le Dauphin venoit de partir; la famille Royale, tous les Princes étoient auprès du Roi. Le ſeul Duc d'Orléans lui reſtoit: retiré à Sainte Genevieve, il y invoquoit aſſidûment la patrone de cette ville. Confondu dans la foule aux pieds de la châſſe, il ne ſe diſtinguoit que par des larmes plus ameres, des ſanglots plus violens. Ce fut là, dit l'auteur de la vie privée de ce Monarque, que ſans concert, & par un cri de déſeſpoir ſubit & unanime, Louis XV fut proclamé *Louis le bien-aimé.* Ce n'étoit point les Courtiſans qui le qualifioient; c'étoit le peuple. Il ne croyoit pas que le Monarque expirant appris jamais ce ſurnom: il le décernoit en quelque ſorte à ſon ombre, il épanchoit ſa reconnoiſſance.

La meſure de la douleur qu'on avoit reſſentie du danger du Monarque, fut celle de l'allégreſſe publique, lorſque l'on apprit ſon

rétabliſſement. La capitale n'étoit qu'une en ceinte immenſe, en quelque ſorte, pleine de fous. Le Courier qui apporta le 19 à Paris la nouvelle de ſa convaleſcence, fut entouré, embraſſé, preſque étouffé par le peuple. On baiſoit ſon cheval & juſqu'à ſes bottes; on le menoit en triomphe. Toutes les rues retentiſſoient d'un cri de joye : » le Roi eſt gueri. » Tous les ordres de l'Etat firent à l'envi éclater leur reconnoiſſance envers le Ciel. Il n'y eut pas une ſociété d'artiſans qui ne fit chanter un *Te Deum*, & la France ne fut occupée pendant plus de deux mois que de réjouiſſances & de fêtes qui cauſerent une dépenſe exceſſive. Les Orateurs & les Poëtes s'efforcérent de célébrer à l'envi ce plus beau monument de la vie de Louis XV, ce triomphe d'une eſpece nouvelle digne de Trajan & d'Antonin, & d'en tranſmettre la mémoire à la poſtérité la plus reculée.

Quand on rendit compte au Roi des tranſports inouis de joye qui avoient ſuccédé à ceux de la déſolation, il en fut attendri juſqu'aux larmes: *ah!* dit-il, *qu'il eſt doux d'être aimé ainſi! & qu'ai-je fait pour le mériter!*

Tel eſt le peuple François; ſenſible juſqu'à l'enthouſiaſme, & capable de tous les excès dans ſes affections comme dans ſes murmures.

Les Courtiſans ne ſont pas comme le peuple. Le péril de Louis XV fit naître parmi eux plus d'intrigues & de cabales qu'on n'en vit autrefois, quand Louis XIV fut ſur le point de mourir à Calais. Son pétit fils en

reſſentit les effets dans Metz. Les momens de criſe où il parut expirant, furent ceux qu'on choiſit pour l'accabler par les démarches les plus indiſcretes, qu'on diſoit inſpirées par des motifs religieux, mais que la raiſon réprouvoit, & que l'humanité condamnoit.

On regardoit le Roi comme mort; il falloit bien que ce fut ainſi, puiſqu'on ſe détermina à l'adminiſtrer, & à lui propoſer d'éloigner la Ducheſſe de Château-Roux. Ce fut le Duc de Chartres, aujourd'hui Duc d'Orléans, qui forçant la porte de S. M. lui apprit, en ſa qualité de Premier Prince de Sang, le danger où elle étoit, & lui ſuggéra de remplir ce devoir de Religion.

Le Duc de Richelieu, premier Gentilhomme de la Chambre, de ſervice, s'étoit bien gardé en cette circonſtance de faire á ſon maître cette facheuſe annonce, qui l'auroit brouillé également avec le malade auguſte & la favorite. Son heureuſe étoile lui fit prendre le parti le plus ſage. Le Roi pouvoit en revenir par un miracle de la nature qui n'étoit pas ſans exemple; il prévit combien l'amour propre du Roi ſeroit bleſſé, il ne voulut pas courir les riſqnes de ſon reſſentiment, & plus encore de celui de la diſgraciée: dans le cas contraire, il avoit peu d'eſpoir de crédit auprès du ſucceſſeur: il reſta donc fortement attaché à la Ducheſſe; il s'oppoſa tant qu'il pût à ce qu'on allarmât le mourant, en effrayant ſa conſcience; il pouſſa l'audace juſqu'à reſiſter long-tems au Duc de Chartres; il ne ceda qu'au reſpect &

à la ſupériorité d'un Prince que la Couronne regardoit après le Dauphin. Même ſi l'on en croit des mémoires particuliers (*), il fut obligé d'en venir aux propos les plus durs & aux voyes de fait : » quoi (dit - il) en le menaçant, un valet tel que toi refuſera la porte au plus proche parent de ton maître ! » & d'un coup de pied enfonça le battant. Ce bruit ayant excité la curioſité du Roi, le Duc de Chartres, encore ému, ſe plaignit de l'inſolence du Duc de Richelieu qui reçut ordre de s'écarter. Humiliation momentanée, qui fut bientôt réparée par la plus haute faveur.

La Ducheſſe de Château-Roux, depuis la maladie du Roi, n'avoit pas, en fidéle amante, quitté le chevet du Roi : le Monarque, encore ivre de ſa paſſion, lui juroit qu'il ne regrettoit qu'elle & ſes ſujets. L'arrivée de l'Evêque de Soiſſons, Fitz - James, premier Aumônier de S. M. dont étoit accompagné le Duc de Chartres; fit juger à la favorite que ſon regne alloit finir. Elle ſe retira, & le Prélat remplit ſon Miniſtere avec toute la rigueur qu'il preſcrivoit. Avaut de donner le viatique au Roi, il exigea de lui, non ſeulement qu'il éloignât de ſa perſonne un objet ſi cher à ſon cœur, mais qu'il réparât le ſcandale public par un amende honorable à Dieu, en préſence des Prin-

(*) Voyez *les amours de Zeokiniſul, Roi des Koſirans*, ouvrage traduit de l'Arabe, du voyageur Krinelbol.

ces, des Courtisans & du peuple. Le pénitent dont l'ame étoit naturellement pusillanime, à ce période de la vie où les plus grands courages s'affoiblissent, frappé de terreurs religieuses joua littéralement le rôle qui lui fut dicté.

Le Comte d'Argenson, Sécrétaire d'Etat, qui ne cultivoit la favorite que par politique, & la détestoit au fond, désormais sans crainte, fut chargé de lui intimer l'ordre & s'en acquitta durement.

La Duchesse, plus grande en cet instant que son amant, réçut sa disgrace avec fermeté. Elle ignoroit ce qu'elle devoit souffrir en route: elle monta en carosse avec la Duchesse de Lauraguais, sa Sœur, & s'éloigna. Elle ne fut pas hors de la ville, qu'instruit de son renvoi, le peuple l'accabla de huées: marques du souverain mépris dont une populace effrénée récompense toujours ceux qui ont mal à propos usurpé ses hommages.

On regardoit alors la Duchesse de Château-Roux comme complice de la maladie & de la perte prochaine d'un Prince, alors l'idole de la nation & l'objet de ses regrets: on l'accable d'injures atroces, de menace effrayantes; les paysans dans les campagnes la suivoient aussi loin qu'ils pouvoient, & se transmettoient successivement l'emploi de la maudire & de l'outrager. Ce fut par une espece de miracle qu'elle évita cent fois d'être déchirée en pieces. Ce fut dans des transes mortelles qu'elle parcourut plus de quatre-vingt lieues de pays avant de se rendre à Paris.

Louis XV échappa à la mort. Revenu à lui-même, il ne perdit pas de vue, au milieu de son danger, l'intérêt de l'Etat. Son dessein, en partant de Flandres, étoit de combattre le Prince Charles; mais la marche des troupes retardée ne lui avoit pas permis de l'exécuter en personne. Il envoya le Maréchal de Noailles à sa place, & dit au Comte d'Argenson: *Ecrivez de ma part au Maréchal, que pendant qu'on portois Louis XIII au tombeau le Prince de Condé gagna une bataille.* Malheureusement Noailles ne valoit pas Condé. Le Prince Charles n'en fut pas effrayé: il avoit passé le Rhin malgré l'armée de France: il se déroba pendant la nuit, & le repassa presque sans perte, vis-à-vis d'une armée supérieure. Le Roi de Prusse se plaignit amérement qu'on eût laisser échapper un ennemi qui alloit venir à lui. C'étoit encore, comme dit M. de Voltaire, une occasion heureuse manquée. La maladie du Roi de France, quelque retardement dans la marche de ses troupes, un terrain marécageux & difficile par où il falloit aller au Prince Charles, les précautions qu'il avoit prises, ses ponts assurés, tout lui facilita cette retraite; il ne perdit pas même un magasin. Il marcha vers le Danube & l'Elbe avec une diligence incroyable; mais il n'arriva pas assez à tems pour empécher le Roi de prusse d'investir Prague & de faire prisonniers de guerre, dix jours après le Général Ogilvy, lui & sa garnison, composée de dix mille hommes.

La Capitale de la Boheme prise, la Moravie envahie, le Maréchal de Coigny repre-

nant toutes les villes foreſtieres, les François reutrant enfin en Allemagne, les ſuccès des armes du Roi en Italie, firent eſpérer alors qu'enfin la grande querelle de l'Europe alloit être décidée en faveur de l'Empereur Charles VII.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſque Louis XV, foible & à peine convaleſcent, réſolut, au mois de Septembre, le ſiege de Fribourg, & y marcha pour accélerer les travaux. Vers le même tems, on reçut la nouvelle d'une victoire remportée ſur le Roi de Sardaigne par l'Infant Don Philippe & le Prince de Conti, ſous les murs de Coni. Les Piémontois perdirent près de cinq mille hommes & le champ de bataille. Les Eſpagnols ne perdirent que neuf cents hommes, & les François eurent mille deux cents hommes tués ou bleſſés.

Mais cette nouvelle victoire fut encore, comme le dit l'Auteur de l'hiſtoire univerſelle, au nombre de celles qui cauſent des pertes ſans produire d'avantages réels aux vainqueurs. Elle donna d'abord la plus grande confiance qui ſe changea bientôt en triſteſſe : la ſaiſon trop avancée, la fonte de neiges, le débordement de la Sture & des Torrens, furent plus utiles au Roi de Sardaigne, que la Victoire de Coni ne le fut à l'Infant & au Prince de Conti. Ils furent obligés de lever le ſiege, & de repaſſer les Alpes.

Le Prince de Conti qui étoit Général & Soldat, eut dans le combat ſa cuiraſſe percée de deux coups & deux chevaux tués ſous lui. On célébra ſes hauts faits à Paris ; Mais ayant

été forcé de repaſſer les monts ſans avoir pu prendre poſte, il ne ſe vit plus que couronné de lauriers ſtériles avec une armée affoiblie. C'eſt preſque toujours le ſort de ceux qui combattent vers les Alpes, & qui n'ont pas pour eux le Monarque du Piémont, de perdre les armées, même par des victoires.

Le ſiege ſe pourſuivoit vivement devant Fribourg. Il fut difficile & pénible. Le Gouverneur n'arbora le drapeau blanc qu'après deux mois de tranchée ouverte. Le Roi de Naples, de ſon côté, étoit entré en Campagne pour défendre ſes propres Etats menacés par les Autrichiens. Le Prince de Lobkowitz qui commandoit les armées de Marie-Thérèſe avoit été ſur le point de conquérir le Royaume de Naples. Vers le mois de Juin, le Général y avoit répandu un manifeſte au nom de la Reine de Hongrie, où elle parloit aux peuples des Deux-Siciles comme à ſes ſujets, auxquels elle donnoit ſa protection.

Rome voyoit combattre ſur ſon territoire les armées Napolitaine & Autrichienne. Le Roi de Naples & le Duc de Modene, devenu Généraliſſime du Roi d'Eſpagne, étoient dans Velletri, autrefois Capitale des Volſques, & aujourd'hui la demeure des Doyens du Sacré College. Six mille Autrichiens y pénétrent au milieu de la nuit. La grande-garde eſt égorgée; on tue ce qui ſe défend, on fait priſonnier ce qui ne ſe défend pas. L'allarme & la conſternation ſont partout. Le Roi des deux-Siciles & le Duc de Modene alloient être pris, ſans le Marquis de l'Hopital, Ambaſſadeur de France à Naples, qui avoit ac-

compagné le Roi, & l'avertit à tems, ainſi que le Duc de Modene, & ſa Majeſté fut ſauvée.

Peu de jours après, le Général Autrichien fut obligé de ſe retirer vers Rome; le Roi de Naples le pourſuivit: le Pape étoit Neutre. Le Roi étoit vers une porte de la ville, & le Prince de Lobkowotz vers l'autre; ils paſſent tous deux le Tibre, & viennent ſucceſſivement baiſer la mule du Souverain Pontife, tandis qu'ils faiſoient ravager ſes campagnes par leurs troupes. Le Monarque Napolitain rendit ſon hommage au Saint Pere ſous le nom de Comte de Pouzzoles.

CHAPITRE XXII.

IMmédiatement après la priſe de Fribourg, & après avoir tout ordonné, le Roi de France revint à Paris, où il fut reçu, dit Voltaire, comme le vengeur de la patrie, & comme un pere qu'on avoit craint de perdre. Il reſta trois jours dans la capitale pour ſe faire voir aux habitans, qui ne vouloient que ce prix de leur zéle.

L'entrée du Monarque dans Paris, écrit une autre écrivain, fut un triomphe que la joye, les acclamations & les tranſports de ſon peuple rendirent plus touchant encore qu'il n'étoit brillant & majeſtueux par la pompe qui l'accompagnoit, c'étoit moins un vainqueur dont il entouroit le char, qu'un

pere tendre dont il embraſſoit les genoux.

Mais au milieu de tant de fêtes, de tant d'épanchemens de la ſenſibilité des François, le cœur de Louis XV n'étoit pas rempli. L'image de la Ducheſſe de Château-Roux s'y reproduiſoit plus vivement que jamais ; c'étoit la ſeule à qui la maladie avoit été fatale. Condamnée par ſon amant même à vivre dans la retraite & dans les larmes, elle ne pouvoit participer à l'allégreſſe publique ; il ſe reprochoit ſa foibleſſe de l'avoir renvoyée ; il étoit indigné, contre le Prélat qui l'avoit exigé ; il aurait bien voulu réparer la dureté avec la quelle on avoit exécuté ſes ordres, en la rappellant auprès de lui avec un éclat capable de lui faire oublier l'humiliation du renvoi ; mais il étoit combattu par d'autres ſentimens. Il venoit d'éprouver de la part de la Reine les marques du plus tendre attachement ; elle ne ſouhaitoit pour toute reconnoiſſance que de jouir de ſes droits. Hélas ! la nature n'étoit pas d'accord avec le devoir, & ſous prétexte de réparer ſes forces épuiſées par la violence de ſa maladie, il différoit de l'en mettre en poſſeſſion. On prévit aiſement alors ce qui arriveroit.

Le Duc de Richelieu, à qui le Monarque avoit reſtitué ſa confiance, aprés avoir eu l'adreſſe de ſe rendre victime de ſon zéle pour la favorite, dans le moment le plus critique, étoit le plus intéreſſé à en receuillir le fruit par ſon rappel. Comme ce perſonnage va jouer déſormais un grand rôle, il eſt à propos de le faire mieux connoître. Nous allons reproduire le tableau qu'en a tracé, de main du

maître, l'auteur de la vie privée de Louis XV.

Né sur la fin du siécle précédent, le Duc de Richelieu, avoit alors près de cinquante ans; c'étoit un grand & bel homme, bien fait; d'une physionomie gracieuse, extrêmement galant, tenant à la fois & du goût chevaleresque de la vieille Cour & de la corruption de la Régence. Les voluptés avoient encore le plus vif attrait pour lui, quoique depuis long-tems usé par leur trop grand usage & vieilli avant le tems. Passionné pour les femmes, très-bien traité d'elles, il avoit la manie de vouloir afficher ses conquêtes. Quelques-unes avoient produit un grand éclat, & lui avoient attiré de facheuses affaires, dont il s'étoit tiré avec honneur, car il soutenoit de sa bravoure son audace & son impudence en ce genre.

A un grand fond d'esprit, le Duc de Richelieu joignoit de la gayeté; il étoit amusant, très-riche, mais prodigue, ce qui le rendoit plus avide de la faveur, afin de réparer sans cesse les brêches que ses plaisirs faisoient à sa fortune. Heureux constamment, il avoit réussi dans tont ce qu'il avoit entrepris. Quoique d'une naissance très-disproportionnée, il avoit épousé une Princesse de la Maison de Lorraine, & ce mariage lui ayant occasionné une querelle, elle ne servit qu'à réhausser l'éclat de sa gloire par un duel fameux, dont il sortit vainqueur

Le Roi s'étoit plus particulierement attaché le Duc de Richelieu, en lui donnant la place de premier Gentil-homme de la Chambre, vacante par la mort du Duc de Roche-

chouart, tué à la bataille de Dettinghen. Ce Courtisan, dont le cœur ouvert à toutes les passions étoit aussi dévoré de la soif des grandeurs, ne se voyoit pas encore au terme des honneurs, & sentoit ne pouvoir mieux y parvenir qu'en ramenant à la Cour la Duchesse de Château-Roux. Il leva tous les scrupules du Monarque; il lui fit faire des parties de chasse, où il ménagea secrétement à cette amante délaissée les occasions de revoir le Roi, & de reprendre sur lui son empire. Enfin ce Prince, las de se contraindre, se plaignit hautement qu'on eût abusé de son état pour souiller sa gloire, pour le forcer à traiter indignement une personne qui n'étoit coupable à son égard que d'un excès d'amour. Il la rétablit dans son rang, ses titres & ses dignités; il prépara son triomphe en la vengeant de l'Evêque de Soissons, qui eut ordre de se retirer dans son Diocèse, & du Comte d'Argenson, qui lui ayant porté la nouvelle de son exil, fut chargé de lui annoncer celle de son rappel. Il lui demanda, de la part du Roi, la liste de tous ceux dont elle exigeoit la punition. On assure que la Duchesse avoit mis le Comte d'Argenson en tête; & que le Ministre représentant qu'il n'y avoit aucune réconciliation à espérer avec cette femme, prit le seul parti qui lui restoit, de la gagner de viteſſe, en s'en débarrassant pour jamais.

Il est plutôt à croire que l'excès de la joye fit sur Madame de Château-Roux une revolution prompte & mortelle; ou suivant d'autres mémoires, cette révolution fut occasionnée

née par ſon impatience de recevoir les embraſſemens du Monarque, non moins empreſſé qu'elle, pour s'être dégarnie, baignée, & parfumée dans un jour critique. Quoiqu'il en ſoit, on lui fit l'épitaphe ſuivante :

Sans relever l'éclat de mon illuſtre ſang,
Ce trait ſeul fera vivre à jamais ma mémoire :
Mon Roi revit le jour pour me rendre mon rang,
Et je meurs ſans regret pour lui rendre ſa gloire.

Cette perte également frappante par ſon époque & ſes circonſtances, plongea Louis XV dans une profonde mélancolie. Si, portent les mémoires que nous tranſcrivons, ſi l'on meſure ſon déſeſpoir ſur ſa paſſion, elle dût être extrême. La Ducheſſe avoit repris un tel aſcendant ſur ſon auguſte amant, qu'elle lui avoit dicté la loi une ſeconde fois. Outre les conditions qu'on a vues, pour réparation de l'injure qu'elle avoit reçue aux yeux de l'Europe entiere par ſon expulſion ignominieuſe, elle avoit exigé une ſatisfaction authentique & non moins éclatante ; celle d'être nommée ſurintendante de la maiſon de la future Dauphine, & l'aveuglement du Roi l'y avoit fait conſentir.

La mort prévint tout cela. Il en réſulta ſeulement de la reconciliation du Roi avec Madame de Château-Roux une impreſſion facheuſe dans le peuple, qui altéra ſenſiblement ſon amour. Qui ne ſe rappelle le mot énergique des poiſſardes, dont le cri eſt toujours le cri public ? *Puis qu'il a repris ſa catin, il ne trouvera pas un* Pater *ſur le pavé de Paris* !

Cependant la maladie que Louis XV venoit d'eſſuyer, le fit penſer à affermir ſon trône par le mariage du Dauphin. Il jetta les yeux ſur Marie-Thérèſe, Infante d'Eſpagne. Cette alliance étoit trop honorable à Philippe V, pour que ce Prince ne s'empreſſat pas de la conclure. Mais la Princeſſe parut beaucoup plus flattée de l'expoſé fidele qu'on lui fit du mérite perſonnel du Dauphin, que de la perſpective du premier trône de l'Europe.

Marie-Thérèſe ne manquoit d'aucune des qualités qui pouvoient lui attacher le Dauphin. Elle avoit de l'élévation dans les ſentimens, de la douceur & de l'aménité dans le caractere, une piété ſolide. Dieu bénit une alliance où deux jeunes époux ſous les auſpices de la Religion ſe conſacroient mutuellement les prémices de leurs cœurs; & le tems qu'il vécurent enſemble, ils le paſſerent dans l'union la plus intime, ſans que le plus léger nuage réfroidit d'un ſeul inſtant leur tendreſſe réciproque. Mais il n'eſt rien de ſtable ici-bas: joye, félicité, plaiſirs, ce ne ſont là que des êtres de nom, que nulle Puiſſance humaine ne ſauroit fixer à ſa ſuite. Cette Princeſſe ne fit pour ainſi dire que ſe montrer à la nation; mais elle le fit d'une maniere ſi avantageuſe qu'elle emporta en mourant ſes regrets le plus ſinceres.

Le Mariage de l'héritier préſomptif de la couronne s'étoit fait avec toute la pompe imaginable. Malgré les calamités de la guerre, la capitale donna les fêtes les plus brillantes, & fut imitée par toutes les villes du Royaume. Outre les réjouiſſances & les ſpectacles

extraordinaires donnés au peuple par la ville de Paris, il y eut bal à l'Hôtel de ville, que les nouveaux époux & le Roi voulurent bien honorer de leur préſence.

Des critiques ont prétendu que toutes ces fêtes avoient moins pour objet de faire connoître à l'Europe l'amour du peuple François envers ſes maitres, que de cauſer une dtverſion à la triſteſſe de Louis XV. Depuis la mort de la derniere favorite, les plus jolies femmes de la Cour & même celles qui ne l'étoient pas, s'étoient miſes ſur les rangs ſans ſuccès. Entr'elles on diſtinguoit la Ducheſſe de Rochechouart, veuve depuis un an, charmante créature, ſi jamais il en fut ou plutôt véritable Hebé. Mais elle eut le chagrin de ne pouvoir captiver le Monarque.

On ſe flatta, dit la cronique, que parmi les femmes du ſecond ordre, ou même parmi les bourgeoiſes de la capitale qu'on pouvoit lui faire paſſer en revue de cette maniere, ſans aucune affectation, l'amour trouveroit une nouvelle occaſion d'enchaîner cet eſclave couronné. On ne fut pas trompé.

Le feu de l'amour circuloit dans les veines de Louis XV. Afin de mieux remplir l'objet de la fête, tout le monde fut admis maſqué au bal de la maiſon-de-ville. Le Roi s'y rendit avec toute ſa Cour. Louis fut enchanté de voir tant de bautés raſſemblées, Il eut voulu les poſſéder toutes. Une jeune blonde, d'une taille ſwelte & paitrie de graces, fixa d'abord ſes regards. Elle étoit habillée en Amazone, ſon carquois & ſon arc ſur ſes épaules; ſes cheveux flottans par boucles

étoit parſemés de pierreries, & une gorge charmante à demi découverte irritoit les deſirs : *Belle chaſſeuſe*, dit S. M., *heureux ceux que vous percez de vos traits !... Ces bleſſures en ſont mortelles.*... Et la belle chaſſeuſe, ſans repondre, de courir ſe précipiter & ſe confondre dans la foule des maſques ; enſorte qu'on a toujours ignoré & qu'on ignore encore quelle étoit cette belle.

Une contre-danſe Angloiſe, fort en vogue en ce tems la, exécutée par un vingtaine de jeunes filles, que leur vive fraicheur rendoit ſemblables aux céleſtes Houris, commençoit à effacer l'impreſſion qu'avoit faite au Monarque la Diane moderne, lorſqu'un nouveau maſque vint le lutiner. Ce maſque étoit la fameuſe Madame d'Etioles, connue depuis ſous le nom de Marquiſe de Pompadour.

Née, comme tout le monde, ſait, dans la claſſe la plus infame, elle étoit fille d'un nommé Poiſſon, perſonnage crapuleux & bas, & boucher des Invalides. Sa mere étoit une des femmes les plus dévergondées qu'il ſoit poſſible de voir, ſans frein, ſans pudeur. Après avoir, trafiqué de ſes charmes, elle avoit compté ſur ceux de ſa fille, & à force de lui répéter *qu'elle étoit un morceau de Roi*, lui avoit inſpiré le deſir d'être Maîtreſſe du Monarque.

L'hiſtoire rapporte que Madame d'Etioles ſe préſentoit à toutes les chaſſes du Roi, qu'elle cherchoit toutes les occaſions de s'en faire remarquer ; qu'elle eſſayoit toutes les manieres de ſe mettre, propres à fixer ſes regards. Elle n'avoit garde de manquer l'oc-

caſion du bal. Après avoir excité, par ſes agaceries & propos, la curioſité du Roi, elle céda à ſes importunités, elle ſe démaſque. Mais par un rafinement de coquetterie, ſe rejetta en même tems dans un grouppe de monde, ſans toutefois ſe laiſſer perdre de vue. Elle avoit alors un mouchoir à la main, & ſoit exprès, ſoit involontairement le laiſſa tomber. Louis XV le ramaſſe avec empreſſement, & ne pouvant atteindre du bras où elle eſt, lui jette le plus civilement qu'il peut. Ce fut le premier triomphe de Madame d'Etioles. Un murmure confus ſe fit entendre auſſi tôt dans la ſalle avec ces mots : *le mouchoir eſt jetté* ! & toutes ſes rivales furent déſeſpérées.

Deux ſubalternes, l'un, premier Valet-de-Chambre du Roi, l'autre, un de ſes Ecuyers, ſe chargerent de concert avec le Duc de Richelieu, entremetteur en titre, de prendre les arrangemens les plus prompts pour mettre le Monarque à même de jouir des Charmes de la nouvelle Sultane. Madame d'Etioles ne tarda pas à ſubjuger l'eſprit du Roi, à ſe faire déclarer maitreſſe abſolue.

Le premier acte de ſon autorité fut de faire eviter ſon mari, le Sieur le Normant d'Etioles. Celui-ci irrité, déſeſpéré, furieux de perdre une femme charmante qu'il poſſédoit depuis peu, ne pouvoit qu'être vivement affecté de ſon abandon. Il eut recours aux larmes, aux prieres, aux imprécations. Tout fut inutile. L'infidele ayant lieu de craindre que, dans l'excès de ſa frénéſie, le mari ne ſe portât à quelque extravagance, ne crut pou-

voir mieux faire que de s'en débarraſſer. Cette femme par ſes talens, ſon intrigue & l'art merveilleux d'amuſer le Roi, eut juſqu'à la mort, ſur l'eſprit de Louis XV, un empire indicible. Pendant ce long cours de ſon regne, elle maîtriſa ſon eſclave, & occaſionna à la France mille déſaſtres, mille revers. Nous verrons ſucceſſivement la part qu'elle prit dans les affaires générales.

CHAPITRE XXIII.

AU milieu de la joye qu'avoient repandu dans les cœurs les fêtes qu'on venoit de donner à l'occaſion du mariage du Dauphin, on étoit bien éloigné encore d'être ſans allarmes. La querelle de la ſucceſſion Autichienne devenoit tous les jours plus vive, la deſtinée de Charles VII plus incertaine, les intérêts étoient plus compliqués & les ſuccès toujours balancés.

On commençoit à s'appercevoir en France que l'on manquoit de bras & d'argent. Il y avoit toute apparence que la guerre ſeroit longue & meurtriere. L'on n'étoit pas peu embarraſſé. Un événement auquel on ne s'attendoit, pas, fit prendre un nouveau cour à la politique des cabinets. Ce fut la mort de Charles VII.

Ce prince qui n'avoit été malheureux que depuis qu'il avoit été Empereur, qui n'avoit alors d'autre appui dans l'Empire que le

Roi de Prusse, rentré dans la capitale de son Electorat, craignant que la Reine de Hongrie ne le forçat encore d'en sortir, se voyant le jouet perpetuel de la fortune, accablé de maladies, que les chagrins redoubloient, succomba enfin, & mourut à Munich à l'âge de quarante-sept ans & demi. Il avoit la goutte, la pierre? on trouva ses poumons, son foye & son estomac gangrenés, des pierres dans ses reins, un polype dans son cœur. La France lui avoit fait présent de de tous ce maux avec la couronne Impériale. Sa grandeur n'avoit été qu'une représentation de théatre, & les derniers honneurs qu'on rendit à son cadavre furent encore une dérision.

Le corps de cet infortuné Prince, dit Voltaire, fut exposé vêtu à l'ancienne mode Espagnole, étiquette établie par Charles-Quint, quoique, depuis lui, aucun Empereur n'ait été Espagnol, & que Charles VII n'eût rien de commun avec cette nation. Il fut enseveli avec les cérémonies de l'Empire; & dans cet appareil de la vanité & de la misere humaine, on porta le globe du monde devant celui qui, pendant la courte durée de son empire, n'avoit pas même possédé une petite & malheureuse Province; on lui donna même dans quelques rescrits le titre d'invincible, titre attaché par l'usage à la dignité d'Empereur, & qui ne faisoit que mieux sentir les malheurs de celui qui l'avoit possédée.

On crut que la mort de l'Empereur, & l'accommodement de l'Electeur son fils avec la Cour de Vienne, devoient rendre le calme

à l'Europe. Mais le feu ne s'alluma que plus vivement & l'incendie n'en devint que plus générale. On ſe flattoit que la Reine de Hongrie rechercheroit la paix comme un moyen ſûr de placer enfin ſon mari, le Grand-Duc, ſur le trône Impérial; mais, pourſuit Voltaire, Marie-Théreſe vouloit & ce trône & la guerre.

La France qui vouloit toujours faire un Empereur, avoit, au défaut du fils de Charles VII, jetté les yeux ſur le Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Les principes du cabinet de Varſailles, écrit un hiſtorien, étoient alors tellement intervertis, qu'il offroit le ſceptre Impérial à un Monarque enrichi des dépouilles du beau-pere de Louis XV, qu'il avoit long-tems regardé comme un uſurpateur, dont il avoit depuis éprouvé la défection dans la guerre actuelle, & qui venoit tout récemment de s'allier avec l'ennemie de la France. L'Electeur de Saxe refuſa d'être Empereur.

Il ne reſtoit à la France d'autre parti que celui des armes. Il fut réſolu de ſe défendre en Italie & en Allemagne, & d'agir toujours offenſivement en Flandres. Le Roi voulut aller lui-même achever les conquêtes qu'il avait interrompues l'année précédente.

Le Dauphin venoit de contracter un nouvel hymenée. Il venoit de donner ſa main à la fille de ce même Roi qui refuſoit l'Empire, & qui étoit aſſis ſur le trône de ſon ayeul. Par cette alliance, la maiſon de Saxe a ſervi à perpétuer les deſcendants d'un Prince qu'elle avoit dépouillé de ſes Etats, & la France

a vu habiter ſous le même toit les deux premieres femmes dont la mere eut pu dire à la fille : » votre pere a détrôné le mien. »

Tout reſpiroit encore l'allégreſſe qu'avoient inſpiré les ſecondes noces du Dauphin, lorſque le Roi fit ordonner des prieres publiques, pour demander à Dieu le ſuccès de ſes armes, & ſe diſpoſa à paſſer en Flandres, pour ſe mettre à la tête de ſes troupes. On ne devoit pas naturellement s'attendre qu'un jeune Prince, dans de pareilles circonſtances, penſât à s'éloigner d'un épouſe qui poſſédoit & méritoit toute ſa tendreſſe, pour aller s'expoſer aux haſards des combats : mais la premiere paſſion des grandes ames fut toujours de voler où l'honneur & le devoir les appellent. Le Dauphin ne balança pas à rappeller au Roi la promeſſe qu'il lui avoit faite l'année précédente, & il le conjura de ne pas lui refuſer de faire avec lui cette campagne. Louis XV, ravi de trouver en ſon fils de ſi généreuſes diſpoſitions ſouſcrivit à ſa demande.

On diſpoſa tout pour le départ, & le 7 Mai, tous deux en habits militaires, monterent dans la même voiture, pour ſe rendre au camp devant Tournay, où ils arriverent le lendemain. Dès qu'ils parurent, ce ne fut de toutes parts qu'acclamations & cris de joye. Les troupes n'avoient pas encore vu le Dauphin. Il étoit d'une taille avantageuſe, d'une complexion vigoureuſe, & capable de ſoutenir les fatigues d'une campagne. Il avoit les traits du viſage agréablement formés, le teint de la plus grande fraicheur, les yeux

pleins d'eſprit, une noble ſimplicité dans tout ſon extérieur annonçoit en lui l'union d'un grand cœur à une grande ame. Il n'eut beſoin que de ſe montrer pour gagner l'affection du ſoldat. Sa préſence & celle du Roi, inſpirent à toute l'armée une ardeur incroyable. On ne demandoit plus qu'à combattre.

Quel ſpectacle de voir un pere auguſte s'arracher aux délices de ſon palais, & voler avec ſon fils unique au champ de mars ! L'allarme fut générale dans Paris: On trembla de voir expoſer deux têtes auſſi cheres. A leurs défauts, le ſceptre tomboit dans les mains du Duc d'Orléans, premier Prince du ſang, confondu pendant ce tems avec les moines de Sainte-Genevieve, levant les mains au ciel, tandis qu'on ſe battoit. C'étoit un ſaint, mais on avait beſoin d'un héros.

Le maréchal de Saxe, qui étoit déja en Flandres à la tête de l'armée, compoſée de cent-ſix bataillons complets, & de cent ſoixante & douze eſcadrons, après pluſieurs marches feintes, pour couvrir ſon deſſein à l'ennemi, avoit jugé à propos d'ouvrir la campagne par le ſiege de Tournay ; c'étoit la plus forte place de la Flandre Autrichienne, un des chef-d'œuvres de Vauban. Il pouſſoit vivement ſes travaux, lorſque l'armée combinée des Autrichiens, Anglois, Hollandois & Hanovriens, s'avança pour l'obliger à lever le ſiege, ou pour lui livrer bataille.

Le Maréchal de Saxe, déja diſtingué par des talens ſupérieurs, étoit conſumé d'une maladie de langueur, & preſque mourant. Lorſqu'il quitta Paris, interrogé comment il

pourroit agir dans cet état de foibleſſe, il répondit : *il ne s'agit pas de vivre, mais de partir.*

Le Roi paſſa la premiere nuit de ſa campagne à Douay. Il reçut, en ſe couchant, un courrier du Maréchal, qui lui mandoit que l'armée ennemie s'approchoit & qu'on ſeroit bientôt en préſence : *Meſſieurs*, dit-il à ſes aide-de camp & à ſes officiers, *il n'y a pas de temps à perdre ; je pars demain matin à cinq heures, qu'on laiſſe dormir M.le Dauphin.* Le prince averti, ſe trouva le lendemain preſqu'en même tems que le Roi au camp devant Tournay.

Près de Tournay, ſur les bords de l'Eſcaut, s'offre une plaine aſſez découverte, au milieu de laquelle eſt le village de Fontenoy : c'eſt l'endroit que le Maréchal avoit deſtiné pour le champ de bataille, en cas d'une action générale. Le Roi, à ſon arrivée au camp, alla avec le Dauphin reconnoître le terrein ; & de l'avis des Officiers-Généraux, il arrêta que l'armée s'y poſteroit pour attendre l'ennemi. Son armée conſiſtoit en vingt bataillons, & vingt-ſix eſcadrons Anglois, ſous le commandement du jeune Duc de Cumberland, qui avoit gagné avec le Roi ſon pere, la bataille de Dettinghen : cinq battaillons & ſeize eſcadrons Hanovriens étoit joints aux Anglois. Le Prince de Waldek étoit à la tête de quarante eſcadrons Hollandois & de vingt-ſix bataillons. Les Autrichiens n'avoient dans cette armée que huit eſcadrons.

La veille de l'action, la converſation roula ſur les batailles où les Rois s'étoient trouvés

en perſonne : Louis XV ne témoigna jamais plus de gayeté. Il dit » que depuis la bataille de Poitiers, aucun Roi de France n'avoit combattu avec ſon fils, & gagné de victoire ſignalée contre les Anglois : qu'il eſpéroit être le premier. »

Le Mardi 11, de grand matin, le Duc de Cumberland, campé dans les environs, s'avança en ordre de bataille. A cette nouvelle, le Roi & le Dauphin paſſerent l'Eſcaut au pont de Callonne, & parurent à la tête de l'armée auprès de Fontenoy. Quand ils eurent reconnu l'ennemi, le maréchal de Saxe leur conſeilla de repaſſer la riviere ; mais tous deux refuſerent de ſe rendre à ſon avis, & ſe placerent aſſez près du feu, pour qu'on pût dire qu'ils partageoient le péril de l'action & aſſez loin, pour éviter le reproche de s'expoſer trop témérairement.

Vers les cinq heures, les armées ſe trouverent en préſence. La droite de l'armée Françoiſe s'étendoit vers le village d'Antoin la gauche vers un petit bois qu'on appelle le bois de Barri, le centre étoit à Fontenoy. L'armée ennemie ſe préſentoit en trois corps. Le comte de Kœnigſeck commandoit l'aîle droite, le Prince de Waldeck la gauche : le Duc de Cumberland occupoit le corps de bataille. Sur les ſix heures, les ennemis tirerent un coup de canon, qui fut comme le ſignal de l'action. L'artillerie étant également bien ſervie de part & d'autre, on ſe canonna long-tems à ſuccés, ou pour mieux dire à perte égale : chaque décharge éclairciſſoit les rangs & jonchoit la terre de morts.

Enfin

Enfin, l'armée ennemie s'ébranla; & s'avançant dans la plus belle ordonnance, elle fit mine de vouloir attaquer les trois corps de l'armée Françoiſe en même tems; mais ſe repliant tout-à-coup ſur elle-même, elle vint fondre ſur le centre de bataille. L'attaque fut terrible: On s'y attendoit: la défenſe fut vigoureuſe. L'artillerie, placée à propos, ſillonnoit l'armée ennemie. Les ſoldats de part & d'autre tiroient à bout portant. Toutes les décharges des François étoient ſuivies des cris de *vive le Roi & Monſeigneur le Dauphin.*

Quoiqu'on perdit beaucoup de monde des deux côtés, on combattoit avec le plus grand ſang-froid. On vit des Officiers Anglois & François ſe ſaluer avec civilité, & ſe défendre de tirer les premiers.

Le Régiment des Gardes Angloiſes s'étant trouvé oppoſé à nos grenadiers, les Officiers ſe complimenterent de part & d'autre, en ôtant leurs chapeaux. Alors Mylord Charles Hay, Capitaine aux Gardes Angloiſes, s'avança hors des rangs, & cria: *Meſſieurs des Gardes Françoiſes*, tirez!

Le Comte d'Auteroche, Lieutenant des Grenadiers, alla à ſa rencontre & lui répondit à voix haute: *Monſieur, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes!*

Cependant, l'affaire n'avançoit pas. Le Duc de Cumberland fit changer ſon ordre de bataille: & du centre, il ſe porta vers la gauche de l'armée Françoiſe. Les décharges de mouſqueterie recommencerent alors, & continuerent long-tems dans un ordre preſque invariable. Les troupes du Roi avoient perdu

du terrein, & ſe trouvoient à trois cents pas au deſſous de Fontenoy.

Cette poſition, par l'évenement, devint funeſte à l'ennemi, qui étoit tout-à-la fois expoſé au feu des redoutes du bois de Barri, & à celui de l'artillerie de Fontenoye. Mais le Duc de Cumberland en Capitaine habile, & qui ſait prendre ſon parti, fit faire volte-face aux dernieres lignes de ſon armée, qui forma par ce moyen un quarré long, dont l'un des côtes devoit continuer de preſſer l'aîle gauche de l'armée Françoiſe, & l'autre envelopper les redoutes du bois de Barri, & faire tête aux poſtes de Fontenoy.

Cette diſpoſition réuſſit aux ennemis au-delà de leurs eſpérances. Leur unique bataillon faiſoit face de toute part, ils avoient un plus grand nombre de coups à tirer, & tous les coups portoient. Leurs lignes étoient ſerrées & en bon ordre; les lignes Françoiſes étoient rompues en pluſieurs endroits.

Cependant le Maréchal de Saxe, tantôt à pied, tantôt à cheval, quelquefois en litiere, car il étoit malade, ſe portoit où le peril étoit plus grand. Partout il voyoit de troupes faire des prodiges de valeur, mais qui ne ſervoient qu'à augmenter ſes pertes. Si quelquefois le ſoldat cédoit pour un inſtant aux efforts de cette colonne redoutable, il revenoit à la charge, ſans jamais ſe rebuter, quoique toujours ſans ſuccès.

Déja l'ennemi, comptant ſur la victoire, jettoit des cris d'allégreſſe, qui l'annonçoient au loin; & les Tournéſiens, qui, du haut de leurs murailles, étoient ſpectateurs du com-

bat, ſe préparoient à rendre complette la défaite des François. La garniſon tenta une ſortie; mais des miliciens, & des troupes de nouvelle levée, qu'on avoit laiſſées à la garde de la tranchée, firent ſi bien leur devoir, qu'elle fut repouſſée avec perte.

Ce fut dans cet inſtant critique qu'on ſe détermina à faire un nouvel effort, & par une triple attaque à charger l'ennemi de front & par les flancs. Ce mouvement fit eſpérer que les choſes changeroient de face; & les troupes ſe montrant auſſi pleines d'ardeur, que ſi elles n'euſſent point encore combattu, la charge recommença. Jamais deux armées rivales, pouſſées par le deſir de la vengeance, ne s'entrechoquerent avec plus de furie. C'eſt en cette occaſion que la maiſon du Roi qui n'avoit point encore donné, ſe couvrit de gloire. Tous les Régimens François & Etrangers, Cavalerie & Infanterie, ſe précipiterent ſur l'ennemi avec une égale impétuoſité.

La colonne ennemie fit face aux trois attaques & les ſoutint avec intrépidité. On la foudroyoit par des charges vives & continuelles; elle répondoit par un feu également meurtrier. Le carnage fut effroyable de part & d'autre. L'ennemi cachoit ſes pertes; celles des François étoient ſenſibles. On vit les Régimens du Roi, de la Couronne & d'Aubeterre ſe retrancher derriere des monceaux de cadavres.

L'armée des alliés tenoit ferme, & ſoutenoit ſes premiers ſuccès par de nouveaux avantages. Les lignes des François plutôt écraſées qu'enfoncées, paroiſſoient en déſor-

dre en plusieurs endroits. Cependant on ne vouloit pas céder. Plusieurs détachemens ne prenant conseil que de leur valeur, allerent tête baissée heurter ce bataillon formidable : rien ne fut capable de l'entamer.

Le Maréchal de Saxe qui ne s'inquiétoit pas sans raison, fit dire au Roi & au Dauphin, qu'il étoit tems qu'ils songeassent à metrte leurs personnes en sureté, en repassant l'Escaut. Son avis ne fut point suivi. Peu de tems après, on parla de retraite, & plusieurs braves Officiers la jugeoient nécessaire au salut de l'armée. On avoit réservé quatre piéces de canon pour la favoriser en cas d'accident: on pensoit à en faire usage. Le Duc Richelieu ne fut pas de cet avis. » Point de retraite, s'écria-t-il, le Roi s'y oppose & entend que ces canons servent à la victoire. »

En effet, on les braque sur l'armée ennemie, qui n'étoit qu'à quelques pas : on en fait précipitamment plusieurs décharges. La certitude d'être foudroyé l'instant d'après fait craindre au soldat d'occuper la place de celui qui vient d'être renversé. Cette colonne, jusqu'alors impénétrable, laisse enfin appercevoir un défaut. On le cherchoit depuis longtems : la Maison du Roi le saisit & s'insinue : les Gendarmes, les Carabiniers élargissent le passage. Les autres régimens suivent. Animés par ces succès, les corps chargés des autres attaques se précipitent sur les lignes qu'ils ont en tête, & les rompent en plusieurs endroits. Ce fut alors qu'on en vint aux armes blanches. La mêlee fut sanglante : mais le soldat François ayant son adversaire en face, la partie ne

fut plus égale. Bientôt le désordre & la confusion s'étant communiqués jusqu'aux derniers rangs de l'armée ennemie, d'un excès de confiance, elle passa au découragement.

Les troupes Angloises furent celles qui firent mieux leur devoir en cette occasion mais il fallut céder à la force. Tout plia, tout se débanda. Le soldat irrité d'une résistance si opiniâtre, ne faisoit point de quartier & massacroit tout ce qui tomboit sous sa main. Ceux qui échappoient au fer du fantassin, étoient écrasés par la cavalerie. Les chevaux ensanglantés jusqu'au poitrail, avoit peine à ses débarrasser des monceaux de cadavres dont la plaine étoit jonchée. Ce qui est bien remarquable, c'est que cette déroute générale d'une armée, peu d'heures avant si formidable, fut l'ouvrage d'un instant. On eût dit qu'on venoit de combatrre contre des légions enchantées, auxquelles les fictions romanesques attribuent le pouvoir de se rendre invisibles, & de se dissipper dans les airs. Le François étonné de ne rencontrer partout que des François, respire enfin, & sent tout le prix d'une victoire si long-tems disputée.

Chacun raisonna, comme il étoit affecté, sur la cause du gain de la bataille. Les uns l'attribuerent à la présence du Roi & du Dauphin ; d'autres à l'habilité du Maréchal de Saxe ; ceux-ci à la charge vigoureuse de la maison du Roi, ceux-la à l'avis du Duc de Richelieu : d'autres enfin, la valeur opiniâtre de nos troupes que rien ne peut décourager. Peut-être pouvoit-on dire que tous avoient raison, & qu'il ne falloit rien moins que les

concours de tant de circonſtances pour aſſurer la victoire. Tous les Régimens perdirent du monde. Quelques-uns ſe firent écraſer & ne ſauverent que leur nom. Pluſieurs Officiers ſe ſignalerent en cette journée par des traits de valeur qui euſſent honoré les héros de l'ancienne Rome.

Le Dauphin annonça à toute la France en cette occaſion qu'il étoit l'héritier des nobles ſentimens, comme du ſceptre de Bourbon. Si on pouvoit lui faire quelque reproche, c'étoit d'avoir trop peu craint le danger, & voulu s'expoſer moins en Dauphin qu'en ſoldat.

Dès le commencement de l'action, un boulet renverſa & couvrit de terre à quatre pas de lui M. d'Arbaud, qui fut depuis Colonel. Louis XV avoit chargé un Officier de faire ramaſſer par les valets de l'armée les boulets qui faiſoit voler la pouſſiere au bout de l'éminence où il s'étoit poſté. S'étant apperçu qu'il en étoit tombé un aux pieds du Dauphin, il lui cria en riant: » M. le Dauphin, renvoyez-le aux ennemis, je ne veux rien avoir d'eux; » mais l'action ſeule l'occupoit tout entier; il ne répondit rien au Roi. Il ne fit pas même attention à un autre coup, qui renverſa derriere lui un des domeſtiques du Comte d'Argenſon.

Dès les premieres décharges de l'ennemi, la campagne avoit paru couverte de fuyards, qui ſembloient annoncer que tout étoit perdu: le Dauphin voulut les arrêter; & par prieres & par menaces, il s'efforça de leurs inſpirer des ſentimens plus généreux. Mais ceux à qui il parloit n'étoient point des ſoldats,

c'étoient les goujats de l'armée, que la peur avoit saisis, & qui ne tenoient à leur régiment que par l'uniforme qu'ils déshonoroient.

Au fort de l'action, le Dauphin demanda au Roi, qu'il lui permit de s'avancer à la tête de sa Maison contre cet épais bataillon, dont la résistance avoit déja coûté tant de sang à l'armée Françoise. Le Roi rejetta hautement sa demande : jamais refus ne lui parut plus sensible. Sur ce qu'un Seigneur de sa suite, pour l'en consoler, lui représenta que sa vie étoit trop précieuse à l'Etat, pour que le Roi pût consentir à ce qu'il s'exposât au hasard d'une mélée. » Ma vie, reprit-il en soupirant ah ! ce ne point la mienne qui est précieuse, c'est celle d'un Général, en un jour de bataille. »

Un instant après, s'apperçevant que les choses alloient de mal en pis, & qu'en certains endroits les troupes étoient poussées jusques sur les bords de l'Escaut, il oublia les ordres du Roi ; & se laissant emporter par son ardeur, il tira l'épée, s'échappa du milieu de ceux qui l'environnoient, & croyant déja voir les troupes raminées par sa présence, il leur cria : » Marchons, François ; où est donc l'honneur de la nation ? » Il voulut charger lui-même à la tête des Grenadiers à cheval. Il fallut un ordre du Roi pour qu'il ne joignit point l'ennemi, & il s'en tint toujours trop à portée. Il encourageoit les soldats qui alloient au combat ; il consoloit les blessés qui passoient sans cesse sous ses yeux. Cette bonté s'étendoit jusqu'au dernier des soldats, & sa charité toujours agis-

ſante, s'occupa après cette ſanglante journée, à recueillir les reſtes languiſſans des victimes de la gloire, & à leur procurer par les ordres les plus précis, tous les ſecours imaginables.

Le Baron d'Eſpagnac, qui étoit préſent à l'action, rend le même témoignage à ſa valeur, dans ſon hiſtoire du comte de Saxe. » M. le Dauphin, dit-il, couroit l'épée à la main, à la tête de la maiſon du Roi; on eût bien de la peine à l'arrêter. » On ne lui laiſſa cependant pas le tems de joindre l'ennemi, & on le ramena auprès du Roi, qui le fit reſter à ſes côtés juſqu'à la fin de l'action. Mais dès que le champ de bataille fut libre, ce Prince, afin de lui inſpirer l'horreur qu'il eut toujours lui-même pour les guerres les plus juſtes, le lui fit parcourir. Il vit là au naturel ce qu'il n'avoit jamais vu que dans l'hiſtoire.

L'humanité dégradée par la main des hommes, une vaſte plaine abreuvée de ſang humain, des membres épars & ſéparés de leurs troncs, des monceaux de cadavres, des milliers de mourants qui faiſoient de vains efforts pour ſe dégager d'un tas de morts. Il racontoit lui-même qu'il en avoit vu, qui, oubliant qu'ils étoient ennemis, ſe bandoient mutuellement les playes. D'autres luttant avec la mort, ſe rouloient dans leur ſang, & mordoient la pouſſiere; quelques-uns levoient la tête, & rappelloient un reſte de vie pour crier *vive le Roi, & Monſeigneur le Dauphin.* Pluſieurs, tout occupés du ſalut de leur ame, conjuroient le Dieu des Miſé-

ricordes. De quelque côté qu'il prêtât l'oreille, il n'entendoit que des cris plaintifs & des gémiſſemens lamentables.

A cet affreux ſpectacle, qui n'eſt pas pour un jeune Prince un ſpectacle inutile, il s'attendrit; le Roi qui s'en apperçut lui dit: » voyez, mon fils, qu'il en coûte à un bon cœur de remporter des victoires! » Le Prince ne lui répondit qu'en eſſuyant ſes larmes. Ce fut dans le même moment que Louis XV, ſans y penſer, & en ſuivant ſon penchant naturel, lui donna une autre leçon bien digne d'un Prince Chrétien: on vint lui demander comment il vouloit qu'on traitât les bleſſés du parti ennemi: » Comme les nôtres, répondit-il, ils ne ſont plus nos ennemis. »

Les alliés perdirent neuf mille hommes, parmi les quels il y avoit environ cinq cents priſonniers. Par le compte exactement rendu au Major-Général de l'infanterie Françoiſe, il ne ſe trouva que ſeize cents quatre-vingt-un ſoldats ou ſergens d'infanterie tués, & trois mille deux cents quatre-vingt-deux bleſſés. Parmi les officiers, cinquante-trois ſeulement étoient morts ſur le champ de bataille; trois cents vingt-trois étoient en danger de mort par leurs bleſſures. La cavalerie perdit environ dix-huit cents hommes.

Cette action décida du ſort de la guerre, prépara la conquête des Pays-Bas, & ſervit de contre-poids à tous les événemens malheureux. On donna à cette affaire le nom de *bataille de Fontenoy*.

Le Roi envoya un aide-Major de l'armée porter au Roi de Pruſſe la nouvelle de la vic-

toire. L'Officier rencontra le Monarque Pru
ſien au fond de la Baſſe-Siléſie dans une go
ge de montagnes, près d'un village nomm
Friedberg. *Vous voulez donc voir*, dit le R
à l'aide-Major, *à qui la Sileſie reſtera? non Sire*, répondit l'Officier, *je veux être témoi de ce que votre Majeſté va faire pour châtier ſ ennemis, & défendre en même tems ſes ſujet* Frederic remporta une victoire ſignalée co tre les Autrichiens. Il manda à ſon allié l Roi de France ; » j'ai acquitté à Friedberg l lettre de change que vous avez tirée ſur m à Fontenoy. »

Après cette fameuſe journée, on preſſa l ſiege de Tournay. Le Roi & le Dauphin e ſuivirent toutes les opérations. Partout il animoient le ſoldat par leur préſence. La ga niſon de la place s'étoit retirée dans la cita delle : cette place tint encore quelques jours & fut obligée de capituler. De-là Louis X & le Dauphin s'avancerent à la tête de l'ar mée victorieuſe vers la ville de Gand : on arriva la nuit. Le comte de Lowendhal ſ jetta le premier à l'eau, paſſa le foſſé, fit ap pliquer les échelles de toutes parts. En un in tant les murailles furent eſcaladées, & le remparts bordés de François qui allerent ou vrir les portes au reſte de l'armée. Elle entr dans la place ſans coup férir, & tout cela s'exécuta avec tant d'ordre, de promptitude & de ſilence, que, comme le dit agréable ment un écrivain, les Bourgeois qui s'étoien endormis Autrichiens, furent tous ſurpris de ſe reveiller François. Bruges ouvrit ſes portes au vainqueur. Oudenarde ſe défendit vigou-

euſement, & fut emporté. Dendermonde e tint pas long-tems. Enfin l'armée parut ſous es murs d'Oſtende; Oſtende, cette ville fa-neuſe par le ſiege qu'elle ſoutint, pendant rois ans, contre une armée commandée par n des plus habiles capitaines de ſon ſiécle, pinola. Cette place eſt défendue d'un côté ar la mer, de l'autre, par des forts & des aſtions, aux pieds des quels ſont des foſſés rges & profonds que le commandant ent à ſec ou qu'il inonde à ſon gré. Elle enfermoit une bonne garniſon. Sa défenſe t vigoureuſe; mais il n'eſt point d'obſtacles ſurmontables pour un armée Françoiſe qui mbat ſous les yeux de ſon Roi & de ſon auphin. Oſtende ne ſoutint que dix jours de anchée. Nieuport, Ath & pluſieurs autres laces moins importantes ſubirent la loi du inqueur.

Le jour de l'Octave de la fête-Dieu, le Roi voit fait ſon entrée à Tournay. Il aſſiſta, vec ſon fils le Dauphin, à la proceſſion du aint-Sacrement. Les Tourneſiens, qui ſont rt ſimples, fort ſuperſtieux, furent édifiés leur piété. Ils ſe diſoient les uns aux autres qu'on ne devoit pas s'étonner que le ciel ſe t déclaré pour une armée qui avoit à ſa tê- des Princes auſſi réligieux. » Oui, mais le étoit commandée par un général qui n'en-ndoit pas la meſſe, qui croyoit peu en Dieu qui, dans ce tems-la même, étoit victi-e du fruit de ſes débauches. Le Monarque nt ils admiroient tant le recueillement & dévotion, vivoit alors en double aldultere. avoit mené avec lui ſa maîtreſſe; mais

loin de s'afficher, elle s'étoit tenue dans l'ou
bre & le ſecret. Il étoit convenable de déro
ber aux yeux du Dauphin un commerce d'u
trop funeſte exemple au commencement d
ſon hymen, & il eut été à ſouhaiter que c
myſtère eut pu durer. Mais la paſſion d
Monarque, loin de s'éteindre par la jouiſſanc
s'accrût d'une maniere ſi violente, & la pa
ſion de la favorite prit un tel effort, qu'on n
parla plus que d'un bout du Royaume
l'autre. Elle devint le canal des graces qu'el
ne pût concentrer en elle ou dans ſa famille
elle nomma & diſgracia les Miniſtres & l
Généraux ; elle fut l'arbitre de la paix & de
guerre ; mais ſur-tout elle préſida aux plaiſir

Louis XV ayant terminé cette campagn
& pourvu à la ſûreté de ſes conquêtes, r
vint en France avec le Dauphin : ils arriv
rent à Paris dans le courant de Septembr
Ce furent les mêmes fêtes que l'année préc
dente.

CHAPITRE XXIV.

LEs proſpérités de Louis XV dans les Pay
Bas ; la ſupériorité de ſes armes ; le ſuccès
Don-Philippe en Italie ; la Reine de Hongr
fortement occupée contre le Roi de Pruſſe
Allemagne ; tout offroit en apparence u
perſpective riante. Mais le Grand-Duc
Toſcane venoit d'être élu Roi des Roma
par l'Electeur de Mayence & par les Ambaſ
deu

deurs de ceux de Trêves, de Cologne ; de Bohéme, de Baviere, de Saxe & d'Hanovre, & enſuite Empereur, ſous le nom de François I, malgré les proteſtations de la France, & celles du Roi de Pruſſe & de l'Electeur Palatin, contre l'activité rendue à la voix Electorale de Bohéme.

Ainſi la France manquoit le grand objet de la guerre d'abattre la maiſon d'Autriche, de la priver pour toujours du trône Impérial. L'élection du grand Duc ſe fit le treize Septembre 1745. Le Roi de Pruſſe fit proteſter de nullité ; l'Electeur Palatin, dont l'armée Autrichienne avoit ravagé les terres, proteſta de même : les Ambaſſadeurs de ces deux princes ſe retirerent dans Francfort ; mais l'élection n'eut pas moins lieu.

La Reine de Hongrie jouiſſoit d'un avantage qui ne coûtoit point de ſang, & qui rempliſſoit la premiere & la plus chere de ſes vues. Elle vint à Francfort jouir de ſon triomphe & du couronnement de ſon époux. Elle vit du haut d'un balcon la cérémonie de l'entrée ; elle fut la premiere à crier *vivat*, & tout le peuple lui répondit par des acclamations de joye & de tendreſſe. Ce fut, dit Voltaire, le plus beau jour de ſa vie. Mais c'étoit la deſtinée de cette princeſſe, & des affaires qui troubloient ſon regne, que les événements heureux fuſſeut balancés de tous les côtés par des diſgraces. L'Empereur Charles VII avoit perdu la Baviere pendant qu'on le couronnoit Empereur, & la Reine de Hongrie perdoit une bataille pendant qu'elle préparoit le couronnement de ſon époux.

Le Roi de Pruſſe étoit encore vainqueur près de la Source d'Elbe, à Sore.

Peu de tems avant l'élévation du Grand-Duc à la dignité Impériale, Louis XV avoit rendu un manifeſte, par lequel il déclaroit être intentionné d'employer tous les moyens que Dieu lui avoit mis en main pour l'empêcher ou pour la rendre invalide. Il y avoit lieu de penſer qu'une déclaration ſi préciſe ſeroit ſuivie des plus grands efforts, & que l'Allemagne alloit être inondée d'armées formidables, deſtinées à ſoutenir un ton ſi haut, mais d'ailleurs conformes aux vrais intérêts de la France. Quoiqu'on ſuppoſa qu'elle n'entreprendroit pas ſur la liberté Germanique, en gênant ouvertement les ſuffrages de la Diete Electorale; on ne doutoit pas cependant qu'en menaçant de ravager les Etats des Electeurs rétifs, ou même en les ravageant en effet, elle ne ſçut faire recevoir ſes volontés pour des loix à l'aſſemblée de Francfort. On trembloit pour Mayence; & avec d'autant plus de fondement, qu'on voyoit un Prince de Conti à la tête des armées de France en Allemagne. Il ne paroiſſoit pas naturel qu'un Prince du Sang eut paſſé le Rhin, pour être ſimplement ſpectateur des délibérations de Francfort: on penſoit au contraire que Louis XV le mettroit en état de pouvoir ſe vanter, comm'un autre Céſar, de n'avoir eu qu'à ſe montrer pour ſoumettre tout. C'étoit en effet ce que la France avoit de mieux à faire. Mais on avoit tiré vingt mille hommes de l'armée du Prince de Conti. Ce Prince ne put empêcher la jonction de toutes les

troupes que la Reine de Hongrie avoit dans cette partie de l'Allemagne, & qui vinrent couvrir Francfort, où l'élection se fit comme en pleine paix.

La Cour de France sentit que l'élévation du Grand-Duc à la Dignité impériale etoit un événement autant préjudiciable à ses intérêts, qu'il étoit avantageux à la maison d'Autriche. Quels équivalents la France avoit-elle à opposer ? une grande victoire à l'entrée d'une campagne, des villes & des citadelles emportées, le reste de la Flandre Autrichienne conquis. Que peut-il y avoir, dira-t-on, de plus glorieux & de plus -utile? Qu'on se tourne du côté de la Reine de Hongrie, & qu'on considére le sceptre Impérial dans la main du Prince son époux ? On le demande : qui avoit-il, de plus solide ? N'étoit-ce pas une arme redoutable rendue à la maison d'Autriche ? Qu'on se rappelle les démêlés de Rome & de Carthage, la puissance de celle-ci abattue, il lui restoit encore une ressource ; c'étoit Annibal. Rome ne crut pas devoir la lui laisser.

Le Roi de France vainqueur dans les Pays-Bas & dans l'Italie, désiroit pourtant la paix & la proposoit : elle étoit d'autant plus aisée à faire de sa part, qu'il ne demandoit rien, qu'il ne vouloit rien garder, & cependant on se défioit de ses protestations ; on le forçoit de projetter de nouvelles conquêtes. On se défioit également & avec raison en France du Roi de Prusse ; on appréhendoit, comme il arriva en effet, qu'il ne laissat aux François tout le fardeau de la guerre sur les bras.

Déja ce Monarque, outré contre les Saxons de ce qu'ils étoient entrés en Siléſie, avoit rappellé ſon Envoyé à Dreſde, & fait ſignifier à celui de Saxe qui étoit à Breslau de ſortir enceſſamment des terres de ſon obéiſſance. Le Roi de Pruſſe ne ſongeoit qu'à détacher la Cour de Saxe des intérêts de celle de Vienne. N'ayant pu y parvenir par inſinuations, ni par menaces, il ſe porta ſur les deux armées alliées, & eut ſur elles de grands avantages. Il les battit complettement aux portes de Dreſde. Il entre dans la Capitale de l'Electorat ſuivi de dix bataillons & de dix eſcadrons, déſarme trois régimens de Milice qui compoſoient la garniſon Saxone; fait ouvrir toutes les boutiques qu'on avoit fermées, donne à diner à tous les Miniſtres étrangers, fait jouer un Opéra Italien. On ne s'apperçut pas, dit Voltaire, que la ville étoit au pouvoir du vainqueur, & la priſe de Dreſde ne fut ſignalée que par les fêtes que le Roi de Pruſſe y donna. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'étant entré dans Dreſde le 18 Septembre, il y fit la paix le 25 avec l'Autriche & la Saxe.

Par cette ſeconde paix, la Reine de Hongrie renonça encore malgré elle à la Siléſie, & le Roi de Pruſſe ne lui fit d'autre avantage que de reconnoître François I, Empereur. Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, en fut quitte pour un million d'écus d'Allemagne qu'il fallut donner au vainqueur avec les intérêts juſqu'au jour du payement. Le Roi de Pruſſe retourna dans Berlin jouir paiſiblement du fruit de ſa victoire; il y fut reçu

ſous des arcs de triomphe : le peuple jettoit ſur ſes pas des branches de ſapin, faute de mieux, en criant, vive *Fréderic le grand* !

Si le Roi de pruſſe eut été battu à Keſſelsdorf, tout étoit perdu pour lui. Il gagna la bataille, prend Dreſde & done la paix. Si les Autrichiens euſſent gagné la bataille & pris Berlin, pour ſûr, il n'y eut point eu de paix, parceque la vengeance eſt douce.

La paſſion fait commettre bien des fautes Pluſieurs nouvelliſtes avoient répandu le bruit que l'on alloit attaquer le Brandebourg de quatre côtés. Le Roi de Pruſſe profite de l'avis, & fait les trois quarts du chemin pour prévenir ſes ennemis, & voilà cinq batailles de bon jeu qu'il y entre plus que du bonheur dans la gloire du Héros, que ſcience, ſageſſe, valeur, & autres vertus y ont auſſi leur part. Voici quelques vers à ſon ſujet.

C'eſt ce jeune HEROS, protecteur des beaux arts,
A l'agréable, l'utile il s'applique
Savant, guerrier, grand politique,
Ami de WOLFF, & favori de Mars.

Tout le monde eſt pour cette Reine,
Et perſonne n'eſt pour ce Roi,
Je voudrois ſavoir le pourquoi ;
Oh ! je vais vous tirer de peine,
Dit un homme zélé pour ſa religion ;
Il eſt allié de la France,
S'il protége notre croyance ;
Il combat notre paſſion.

Voilà déjà cinq batailles

Que le Pruſſien a gagné de bon jeu,
Que ce ſoit d'eſtoc ou de ta ille
Ou gagnées par ſon grand feu,
Gloire à leur Roi, joye à Verſailles !
La France a bonheur ſur bonheur ;
Oui : mais, LORRAINE eſt Empereur.

CHAPITRE XXV.

LE Roi de France, privé une ſeconde fois du ſecours d'un puiſſant allié, n'en continua pas moins ſes projets de conquêtes. L'objet de la guerre étoit alors, du côté de la Cour de Verſailles, de forcer le Reine de Hongrie par ſes pertes en Flandre, à céder ce qu'elle diſputoit en Italie, & de contraindre la République des Provinces-Unies à rendre au moins dans l'indifférence ou plutôt dans la nullité dont elles étoient ſorties.

L'objet de la Reine de Hongrie etoit de ſe dédommager ſur la France, de ce que le Roi de Pruſſe lui avoit ravi. L'Empire donné à François I, fit eſpérer que les cercles ſe dédetermineroient à prendre les armes contre la France. Les cercles reſterent neutres ; mais les cœurs de tous les Allemands étoient tous, comme dit Voltaire, à Marie-Thérèſe.

Il s'agiſſoit donc d'ouvrir une nouvelle campagne. Le Maréchal de Saxe étoit alors en Flandre, où il ne ſembloit s'occuper que des plaiſirs de l'hiver & du Carnaval. On fit alors cette chanſon ſur *l'air de Joconde*.

Pour égayer le Carnaval,
Maurice a grande envie
De préparer un joli bal
A la Reine d'Hongrie.
Il fait maſquer Anvers & Mons,
Et veut que les pucelles,
Au ſon redoublé des canons,
Danſent dedans Bruxelles.

Au même bal les proviſions
Seront en abondance;
Grandes illuminations
Eclaireront la danſe.
Princeſſe, ne vous plaignez pas,
Il eſt aſſez d'uſage
Qu'en Carnaval, aux Pays-Bas,
L'on ſaute, l'on fourage.

Une belle nuit en effet que le Maréchal de Saxe donnoit un bal aux Dames de Lille, il fit inveſtir Bruxelles. Le Comte, aujourd'hui Prince de Kaunitz, Vice-Chancelier de Cour & d'Etat à Vienne, étoit alors premier Miniſtre, Commandant dans la Capitale du Brabant, à la place du Prince Charles, Gouverneur-Général du Pays. Un Général Hollandois y commandoit dix-huit bataillons & ſept eſcadrons; il n'y avoit de troupes Autrichiennes que cent cinquante dragons, & autant de Huſſards. L'Impératrice Reine de Hongrie s'étoit repoſée ſur les Hollandois & ſur les Anglois du ſoin de défendre ſon pays, & ils portoient toujours en Flandre tout le poids ce cette guerre.

On ouvrit la tranchée quelques jours après avoir inveſti Bruxelles, & l'on pouſſa les travaux avec tant de vivacité, malgré la ri-

gueur de la saison, qu'en moins de quinze jours la ville fut obligée de capituler, & de laisser au pouvoir des François une garnison de neuf mille hommes prisonniere de guerre, avec tous les Officiers Généraux.

Cependant Louis XV se disposoit à faire sa troisiéme campagne. Le Dauphin qui desiroit passionnément d'accompagner son auguste pere dans les nouvelles expéditions qu'il méditoit, lui en demanda la permission. Il se flattoit d'autant mieux de l'obtenir que Madame la Dauphine étoit grosse: Mais le Roi la lui refusa constamment, conseillé, dit on, par quelques personnes en place qui craignoient que la vertu du jeune Prince n'éclairât de trop près leurs opérations, & déterminé comme on l'a cru, par la crainte assez bien fondée que son ardeur ne le précipitât dans quelque facheux accident.

Les croniques du tems n'ont pas manqué d'annoter que le Roi, qui redoutoit aussi ce témoin de ses foiblesses, n'avoit pas été faché qu'on lui eut suggéré un pareil prétexte. Louis XV préféra sa maîtresse à son fils. L'amante avoit tout-à-fait subjugué son Royal amant. Elle vouloit participer librement aux hommages de vaincus; & cet arrangement, comme l'observe l'auteur de la vie privée du Monarque, fit encore diminuer la nation de quelque dégré d'affection pour son maître. Mais si la tendresse des peuples se refroidissoit, leur admiration croissoit pas de nouvelles victoires. On ne discutoit pas qui les remportoit: le Roi étoit présent & tout se rapportoit à lui. Il rempliſſoit en apparence

e premier devoir d'un pere de ſes ſujets, de s'expoſer pour leur défenſe, pour leur ramener la paix & l'abondance, les ſources du bonheur public.

Louis XV fit ſon entrée dans Bruxelles ; il fut reçu & harangué aux portes de la ville par les magiſtrats en corps, & le Comte de Lowendhal, établi Gouverneur, lui en préſenta les clefs. Le Maréchal de Saxe fit ſubitement marcher ſon armée ſur quatre colonnes par quatre chemins différens. Le Roi ſuivoit en perſonne, ayant à ſes ordres cent vingt bataillons, & cent quatre-vingt dix eſcadrons. Les forteresſes s'évacuoient ou ſe rendoient, à meſure que le Roi approchoit, enſorte qu'au bout d'un mois, il fit ſon entrée dans Anvers, & prit ainſi poſſeſſion des deux capitales des Pays-bas.

Les Hollandois étoient dans les tranſes. Le Roi tenoit alors plus de trente mille hommes de leurs troupes priſonniers de guerre. Les Etats Généraux ſe trouvoient dans une grande perplexité ; l'orage approchoit d'eux ; ils ſentoient leur foibleſſe: Les Etats diviſés ſe conduiſoient ſans principes, & leur conduite annonçoit leur trouble.

Inquiets de l'ouverture d'une campagne ſi prématurée, & prévoyant les ſuites rapides que devoit avoir le premier ſuccès du ſiége de Bruxelles, & enſuite la priſe d'Anvers, les Hollandois eurent recours aux ſupplications ordinaires. Ils n'étoient pas à ſe repentir de n'avoir pas conſervé la neutralité. Ils envoyerent des députés au Roi, chargés de dépoſer dans ſon ſein leur douleur,

leur crainte, leur confiance. Les Légats Bataves reçurent de nouvelles assurances des bonnes intentions du Roi vainqueur, mais ils n'obtinrent aucun changement au plan d'operations concerté. On fit de nouvelles propositions, de nouvelles instances, sans plus de succès.

La capitale du Hainaut Autrichien, Mons, est investi. Douze bataillons qui la défendoient augmenterent le nombre des prisonniers de guerre. La moitié de la garnison étoit Hollandoise. Jamais l'Autriche ne perdit tant de places, & la Hollande tant de soldats. Saint Guillain eut le même sort. Charleroi suivit de près.

Le grand projet êtoit d'aller à Mastricht, mais pour ne laisser rien derriere soi, il falloit assiéger Namur. Le prince Charles qui commandoit alors l'armée, fit en vain ce qu'il pût pour prévenir ce siége. Namur, comme on sait, a une citadelle élevée sur un roc escarpé, & douze autres forts bâtis sur la cîme des rochers voisins, qui semblent rendre cette place inaccéssible aux attaques.

Le Comte de Clermont fut chargé du siége. C'étoit en effet douze places qu'il falloit prendre. On attaqua plusieurs forts à la fois ; il furent tous emportés. La tranchée avoit été ouverte le 10 Septembre devant Namur, & la ville capitula le 19. La garnison fut obligée de se retirer dans la citadelle & dans quelques autres châteaux par la capitulation ; & au bout de onze jours, elle en fit une nouvelle, par laquelle elle fut toute prisonniere de guerre. Elle consis-

toit en douze bataillons, dont dix étoient Hollandois.

Les Campagnes de Louis XV faiſoient paroitre Louis le Grand petit. La campagne de 1672, tant pronée, étoit effacée par celle de 1746. Les bicoques priſes par Louis XIV, ſur les Hollandois, étoient-elles en effet comparables à Menin, Ypres, Tournay, Nieuport, Oſtende, Ath: & ſurtout, dans cette ſeule campagne, à Saint Guillain, Mons, Charleroi & Namur? ces brillantes conquêtes donnerent ſujet à ces vers.

Louis le Grand qui fixoit la fortune,
Dans une campagne a pris Mons;
Son petit-fils, Louis le Grand *ſecond*
A pris Namur, Charleroi, Mons, dans une
Il ſurpaſſe tous ſes ayeux.
A tous ſes ennemis a pouſſé mainte botte,
A Raucoux, pour finir, l'Hollandois il pelote.

Quand nous pleurions, vous avez ri;
Aujourd'hui, la fortune change.
Saxe avec uſure nous venge
De la perte de Ramilly.

Saxe & Lowendhal ſont batards;
Mais du public ils ont l'eſtime:
Et plus heureux qu'enfans légitimes,
Les vont battant, & forcent leurs remparts.

Namur, ce grand Namur, la terreur des armées
Se rend en ſi peu de journées,
Chimene, qui l'eut dit? Rodrigue, qui l'eut cru?
Morbleu, ſi l'on m'eut laiſſé faire,

J'aurais jetté les clefs dans la riviere ;
Namur ſeul ſe fut mieux défendu !

Quoi ? Namur ! ſes châteaux ! ſe ſont ſitôt rendus ?
Non, cela ne ſe peut : ami, c'eſt choſe ſûre,
Ils étoient défendus par des hommes de beurre.
Cadedis ! le ſoleil les a dabord fondus.

Après la priſe de Namur, il reſtoit de diſſiper ou de battre l'armée des alliés. On s'obſerva, on s'eſcarmoucha quelques jours. L'armée Françoiſe étoit de cent vingt mille combattans, & celle des alliés de quatre-vingt mille. Le Maréchal de Saxe avoit deſſein de livrer bataille. Elle eut lieu en effet, & fut des plus ſanglantes.

Mais après tout encore, comme l'écrit Voltaire, cette fameuſe journée appéllée de *Raucoux* ne fut que du ſang inutilement répandu, & une calamité de plus pour tous les partis. Aucun ne gagna, ni ne perdit de terrein. Chacun prit ſes quartiers. L'armée battue ſe retira d'un côté ; l'armée victorieuſe d'un autre : tous furent jouir du repos auquel la ſaiſon rigoureuſe force d'ordinaire les hommes, en attendant que le printems ramene les cruautés & les malheurs que l'hiver a ſuſpendus.

Les affaires alloient de mal en pis en Italie. Philippe V étoit mort. Ce Prince rongé de peines & de chagrin, pour ſe ſoulager du poids de la Couronne, l'avoit abdiquée en 1734, & s'étoit retiré avec la Reine, ſa femme, à Saint Idelphonſe. Louis, ſon fils, étoit

après

monté sur le trône, & mourut quelques mois après. Philippe fut obligé de reprendre le sceptre, & travailla au bonheur de son peuple. C'étoit le meilleur des Princes. On lui fit cette épitaphe.

Ci git Philippe V, qui fut Roi des Espagnes
Sous le commandement des Reines ses compagnes :
Il commanda au lit où il fut très vaillant ;
A la Reine il a fait, chaque année un enfant.
Parmi les Souverains, chose peu ordinaire,
Il sera créé SAINT, un jour, par le Saint Pere,
Pour le récompenser du zéle pour sa loi.
Pendant son régne, &, c'est chose certaine,
Les Reines ont commandé en Roi,
Le Roi a obéi en Reine.

Philippe avoit été appellé à la Couronne d'Espagne en 1700, par le testament de Charles II. Ce Prince étant mort le 1 Novembre de la même année, Philippe fut déclaré Roi d'Espagne à Versailles le 16 Novembre de la même année, & le 24 à Madrid. Il fit son entrée en cette ville en 1701, & fut reçu avec acclamation par les uns & avec murmure par les autres. Philippe fut d'abord reconnu par l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, la Savoye ; mais bientôt une partie de l'Europe arma contre lui. L'Empereur Léopold voulant la Monarchie Espagnole pour l'Archiduc Charles, son fils, se ligua avec l'Angleterre & la Hollande contre la France & l'Espagne, par le traité connu sous le nom de la *Grande Alliance*. Les commencements de cette guerre si cruelle furent mêlés de succés & de re-

vers. Philippe passa en Italie pour conserver Naples, & après, les principales villes de l'Arragon, Gilbraltar, & les Isles de Majorque & de Minorque; la Sardaigne & le Royaume de Naples lui furent enlevés par la trahison & par la perfidie. Dans cette extrémité, on lui conseilla de se joindre aux ennemis de la France, qui, à ce prix, lui laisseroient l'Espagne & l'Amérique, mais il répondit avec indignation : *Non, je ne tirerai jamais l'épée contre une nation, à qui après, Dieu je dois le trône.* Instruit que Louis XIV, prêt à être accablé par ses ennemis, alloit l'abandonner, il prit la résolution de passer en Amérique avec ses principaux Seigneurs, pour y regner, plutôt que de se désister honteusement de ses droits au Royaume d'Espagne. Cette généreuse résolution de Philippe V fit changer le système de la Cour de France. Le Duc de Vendome, envoyé à son secours, rétablit entierement ses affaires. La bataille de Villaviciosa, donnée en 1710, les succès dont elle fut accompagnée, affermirent Philippe sur le trône d'Espagne. La piété, la candeur, la bonté, la modération, l'équité, la tendresse pour ses sujets, le courage, la fermeté, formoient le caractere de Philippe V. Ce Monarque avoit essuyé beaucoup de revers : il s'étoit vu deux fois obligé d'abandonner sa capitale. Les digraces auxquelles il opposa tant de grandeur d'ame, le sacrifice de la Couronne à la fleur de son âge, la sagesse des loix & des réglemens qu'il donna à l'Espagne, ses nombreux établissemens en faveur du commerce, des sciences & des

arts, le rétabliſſement de la marine & de la diſcipline militaire, rendront à jamais ſon nom cher & reſpectable aux Eſpagnols.

La nouvelle de la mort de Philippe V en Italie augmenta l'embarras où l'on étoit. Il s'y paſſoit alors, ainſi que vers les Alpes une ſcene extraordinaire. Les plus triſtes revers avoient ſuccédé aux proſpérités les plus rapides. La France perdoit plus en Italie qu'elle ne gagnoit en Flandre, & les pertes ſembloient même plus irréparables, que les ſuccès de Flandre ne paroiſſoient utiles. Si on étoit vaincu en Italie, il n'y avoit plus de reſſource pour l'établiſſement de Don Philippe ; & on avoit beau être vainqueur en Flandre, on ſentoit bien que tôt ou tard il faudroit rendre les conquêtes, & qu'elles n'étoient que comme un gage, une ſureté paſſagere qui indemniſoit des pertes qu'on faiſoit ailleurs.

Au commecenment de 1745, en Italie les apparences furent auſſi favorables à la France qu'elles l'avoient été en Autriche en 1741. Les ſuccès s'étoient ſuivis rapidement. Mais il arriva en Italie préciſément la même choſe qu'on avoit vu en Bohéme au commencement de la guerre. Les apparences les plus heureuſes couvroient les plus grandes calamités.

Le but du Roi de Pruſſe étoit, faiſant la guerre, de nuire beaucoup à la Maiſon d'Autriche, & en faiſant la paix, de nuire tout autant à la Maiſon de France. Sa paix de Breſlau avoir fait perdre l'Italie.

Ferdinand VI avoit ſuccédé à ſon pere,

Philippe. Son premier acte d'autorité fut de retirer ſes troupés d'Italie. On venoit de perdre la bataille de Plaiſance une des plus longues & des plus ſanglantes de toute la guerre. La perte des François, des Eſpagnols & de quelques régiments Napolitains, étoit de plus de huit mille hommes tués ou bleſſés; l'ennemi avoit fait plus de quatre mille priſonniers. On ſe retira dans l'Etat de Genes: il fallut en ſortir, & les deux armées repaſſerent en Provence. On fit alors ces vers:

La pêle au cû
Ont les François en Italie,
La pêle au cû.
Dans pluſieurs ſiécles on les a vus
Tout prêts d'en faire la conquête,
Suivie de prompte retraite,
La pêle au cû.

L'armée Impériale, après avoir repris tous les poſtes perdus, ſe préſente devant Genes. La conſternation des Genois ne leur permet pas ſeulement de tenter de ſe défendre. La terreur les précipite dans tous les extrémités qu'ils craignent. Le Sénat redoutant un vainqueur irrité fait ouvrir les portes, envoye précipitamment quatre Sénateurs au camp des Autrichiens, pour recevoir du Général les ordres qu'il voudra bien donner. On ſe ſoumet à remettre la ville dans vingt-quatre heures & à payer ſur le champ cinquante mille génouines, environ 400,000 livres tournois, en attendant les taxes qu'il plaira au vainqueur d'impoſer.

On ſe ſouvenoit que Louis XIV avoit exi-

gé autrefois que le Doge de Gènes vint lui faire des excuſes à Verſailles avec quatre Sénateurs. On en ajouta deux pour l'Impératrice-Reine ; mais, dit Voltaire, elle mit ſa gloire à refuſer ce que Louis XIV avoit exigé. Elle crut qu'il y avoit peu d'honneur à humilier les foibles, & ne ſongea qu'à tirer de Génes de fortes contributions, dont elle avoit plus de beſoin que du vain honneur de voir le Doge de la petite République de Genes, avec ſix genois, aux pieds du trône Impérial.

Cette conduite de l'Impératrice-Reine donna lieu à ce couplet :

Point de comparaiſon avec cette Reine :
Louis le Grand, mettez pavillon bas,
Le Doge dans Paris valoit-il bien la peine
De jetter les hauts cris, faire tant de fracas ?
Genes ſeule à votre puiſſance,
Sans ſecours & ſans alliance,
Auroit-elle pû reſiſter ?
Mais, malgré vous, malgré Naples & l'Eſpagne,
Elle auroit à ſes pieds le Doge en Allemagne.
Son grand cœur veut l'en diſpenſer,
C'eſt avec gloire triompher.

Génes fut taxée à trois milions de génouines à payer en différéns termes, dont le plus éloigné étoit de quinze jours. C'étoit la ruiner entiérement, les Autrichiens uſoient avec rigueur du droit de la victoire. L'état ne put ſuffire à ce payement ; la banque épuiſée, le credit perdu, le commerce ruiné, plus de reſſources. On avoit donné tout l'argent du tréſor de Saint George pour payer ſeize millions : On demande grace pour les huit autres ;

point de quartier. On ſignifie aux Génois que, non ſeulement il les faut donner, mais qu'il faut payer encore environ autant pour l'entretieen de neuf régimens répandus dans les lieux circonvoiſins. Les terres étoient ravagées, les maiſons pillées, les habitans traités en eſclaves par les ſoldats; ils n'avoient plus à perdre que la vie, & de reſſource que leur déſeſpoir. Il n'y avoit point de Génois qui ne parut enfin réſolu à ſe ſacrifier, plutôt que de ſouffrir plus long-tems un ſi rude & ſi honteux traitement. On s'attendoit à la deſtruction du Sénat & de la ville.

Cependant quelques nobles formentoient ſourdement les réſolutions déſeſpérées que les les habitans ſembloient diſpoſés à prendre. Des émiſſaires diſoient aux plus accrédités du peuple: » Juſqu'à quand attendrez-vous que les Autrichiens viennent vous égorger entre les bras de vos femmes, & de vos enfants, pour vous arracher le peu de nourriture qui vous reſte? leurs troupes ſont diſperſées hors de l'enceinte de vos murs; il n'y a dans la ville que ceux qui veillent à la garde de vos portes; vous êtes ici plus de trente mille hommes capables d'un coup de main; ne vaut-il pas mieux mourir que d'être les ſpectateurs des ruines de votre patrie? «

Ce peuple foible, nourri loin des armes, indigné de ſe voir enlever la principale artillerie de ſa capitale, forcé de lui-même aux travaux, murmuroit, mais il obéiſſoit. Un Capitaine Autrichien ayant rudement frappé un habitant, ce moment fut le ſignal auquel le peuple s'aſſemblat, s'émut, & s'arma en un

noment de tout ce qu'il put trouver; pier-es, bâtons, épées, fusils, instrumens de tou-e espece. Il attaque la garnison, la combat, la chasse de la ville & la repousse jusqu'aux de-là de ses frontieres. Ce peuple, dit Voltaire, qui n'avoit seulement pas eu la pensée de défendre la ville quand les ennemis en étoient encore éloignés, la défendit quand ils en étoient les maîtres. L'Europe vit avec surprise qu'un peuple que, ni son enceinte de rochers, ni les Rois de France, d'Espagne & de Naples, n'avoient pu sauver du joug des Autrichiens l'eut brisé sans aucun secours, & eut chassé ses vainqueurs.

Cependant les Autrichiens, aidés des Piémontois, ménaçoïent encore Genes de rentrer dans ses murs. La Cour de Vienne avoit fait signifier au Sénat qu'il eut à faire payer incessamment les huit millions restans de la somme à laquelle on l'avoit comdamné à en donner trente pour les dommages causés à ses troupes, à rendre tous les prisonniers, au nombre de quatre mille, à faire justice des séditieux. Ces loix dures ne firent qu'affermir les Génois dans la résolution de se défendre, & de mourir pour la patrie.

La République n'avoit ni aucunes troupes régulieres aguerries, ni aucun Officier expérimenté. La ville avoit des vivres, mais plus d'argent. Génes étoit resserrée d'assez près. Nul secours ne pouvoit gueres y arriver par mer, car une flotte Angloise dominoit sur les côtes. Un senaut François eut le bonheur d'échapper aux Anglois, & apporta un million

de la part du Roi. Les galeres de Toulon & de Marſeille partirent, chargées d'environ ſix mille hommes. On relâcha en Corſe & à Monaco, à cauſe d'une tempête, & ſurtout de la flotte Angloiſe. Cette flotte prit ſix bâtimens qui portoient environ mille homme, le reſte entra dans Génes au nombre d'environ quatre mille cinq cents François qui firent renaître l'eſpérance.

Le Roi envoya à Génes le Duc de Boufflers, il fut aſſez heureux pour tromper la flotte, & arriver à bon port. Il contint les Autrichiens par de petits combats, juſqu'au moment que la Cour de Vienne ordonna qu'on en levât le blocus. Le jour même de la levée du ſiege, ce Général mourut de la petite vérole, également regretté de Génois, des François & des Eſpagnols.

Le Duc de Richelieu fut nommé pour remplacer à Génes le Duc de Boufflers. Le Duc de Richelieu arrive dans un petit bâtiment malgré la flotte Angloiſe ; ſes troupes paſſent à la faveur de la même manœuvre. Le Duc de Richelieu repouſſe les ennemis dans pluſieurs combats, fait fortifier tous les poſtes, met les côtes en ſureté, enfin empêche Génes juſqu'a la paix de retomber au pouvoir de l'Autriche. En reconnoiſſance il fut fait noble Génois, inſcrit ſur le livre d'or, & on lui érigea un ſtatue dans cette immenſe & ſuperbe ſale du Doge, où figurent ainſi tous les grands hommes qui ont défendu ou illuſtré la République.

Un événement funeſte alors aux François fut le combat d'Exiles. Parmi tant d'actions

ſanglantes qui ſignalerent cette guerre de tous côtés, ce combat fut un de ceux où l'on eut le plus à déplorer la perte prématurée d'une jeuneſſe floriſſante, inutilement ſacrifiée. On compta 3,695 morts & 1,606 bleſſés. L'ennemi ne perdit pas cent hommes. Le Chevalier de Belle-Iſle perdit la vie à cette fatale affaire. Déſéſpéré, il arrachoit les paliſſades; bleſſé aux deux mains, il tenoit des bois encore avec les dents, quand enfin il reçut le coup mortel. Voltaire atteſte qu'il avoit dit ſouvent, qu'il ne falloit pas qu'un Géneral ſurvécût à ſa défaite, & il ne prouva que trop que ce ſentiment étoit dans ſon cœur.

CHAPITRE XXVI.

LA paix particuliere du Roi de Pruſſe auroit fait un tort conſidérable à la France, ſi elle n'avoit été à la veille de trouver elle-même une Saxe, où elle devoit forcer l'Angleterre & la Cour de Vienne à conſentir enfin à la paix. Ce qui prouve de la maniere la plus évidente combien il avoit d'abord été imprudent de ménager les Provinces-Unies, c'eſt leur conſternation à la vue des ſuccès de l'armée Françoiſe, commandée par le Maréchal de Saxe ſous les ordres du Roi. La campagne de 1745, faite ailleurs que dans les Pays-Bas, auroit été infructueuſe; mais dès que la Hollande dût craindre que la guerre ne fut portée

ſur ſa frontiere, & peut-être même ſur ſon territoire, elle ſentit la néceſſité de travailler à la paix. Elle engagea ſes alliés à ſe prêter à une négociation. Dès le mois d'Avril 1746, un Congrès fut ouvert à Breda; & l'Europe auroit été pacifiée en peu de tems, ſi les François étoient entrés dans les domaines des Provinces-Unies, lorſqu'au commencement de la campagne, elles donnerent retraitre à l'armée de leurs alliés. Il eſt ſurprenant que le Miniſtre de France n'ait pas alors profité de l'exemple utile que le Roi de Pruſſe lui avoit donné en entrant dans la Saxe.

Pluſieurs cauſes concoururent à la fois à faire languir les conférences de Breda. La France toujours entraînée par ſes premiers préjugés, perſitoit à perdre l'eſpérance de ménagemens ſimulés que la République avoit à ſon égard, pour un reſte d'amitié qu'il ne falloit pas négliger. Elle craignoit toujours de ſe faire un nouvel ennemi, ſans ſonger que les Hollandois en ſe déclarant ouvertement, n'auroient pas été plus utiles à leur alliés qu'ils étoient. On comptoit encore ſur leurs bons offices & leur médiation, & on ne voyoit pas qu'en les ſuppoſant ſincérement portés à la paix, leurs prieres à Londres & à Vienne ſeroient infructueuſes, tant que ces Puiſſances ne les verroient pas prêts à ſuccomber. Les Provinces-Unies pénétrérent ces motifs, & jugeant que le péril étoit encore éloigné, elles ſongerent bien moins à faire la paix à Breda, qu'à ſervir leurs alliés, retarder les opérations militaires de la France.

Louis XV qui ne pouvoit amener les Hollandois à ſon grand deſſein d'une pacifications générale, forcé de conquérir une partie de leur pays pendant la tenue d'un Congrés inutile, fit entrer ſes troupes dans la Flandre Hollandoiſe. Le Roi faiſoit cette quatriéme campagne, & gagna en perſonne, contre le Duc de Cumberland, la bataille de Lawfeld, moins diſputée, mais plus ſanglante que celle de Fontenoy.

On ne s'arrêta point là: on mit le ſiége devant Berg-op-zoom, ſurnommé la *pucelle*, qui avoit bravé le génie de Spinola, une des places les plus inexpugnables des Pays-Bas par ſes fortifications, pas les marais qui l'environnent & qui empêchent de l'inveſtir en entier. Cette ville qu'on croyoit imprenable, défendue par ſa ſituation, par une garniſon nombreuſe & continuellement rafraîchie, par une armée qui campoit à ſes portes, fut priſe d'aſſaut après ſoixante-quinze jours de tranchée ouverte, lorſque la brêche étoit à peine praticable.

Le Duc de Parme avoit échoué devant cette place en 1588, & Spinola en 1662; & depuis ces ſiéges: elle avoit été fortifiée par le fameux Cohorn, le Vauban des Hollandois, qui la regardoient comme ſon chef d'œuvre. Mais la valeur des François, ſecondée par leur général, fut plus forte que ſa ſituation. Les vainqueurs trouverent dans le port dix-ſept grandes barques chargées de proviſions, avec cette adreſſe en gros caractères ſur chaque barque: A L'INVINCIBLE GARNISON DE BERG-OP-ZOOM.

C'eſt au Comte de Lowendal qu'on d
cette conquête. Le lendemain de cette gl
rieuſe journée , il reçu le bâton de Mar
chal. Madame de Lowendal , étant ven
chez le Roi, il la reçu comme la femme d'
Héros & lui dit : *Madame , tout le mon
gagnera par cette conquête. Je donnne à vo
mari le bâton de Maréchal , & j'eſpére dé
vrer mes ſujets du fléau de la guerre.*

Le Roi, dont le cœur étoit vraiment Fra
çois, regarda , au moment où il apprit la pri
de Berg-op-zoom , comme humiliant po
la France que ſes deux plus grands capit
nes fuſſent étrangers ; qu'elle n'en produi
de tels quelquefois : *C'eſt qu'aujourd'hui
répondit le Prince de Conti préſent , r
femmes ont affaire à leurs laquais.*

Le Comte de Lowendal avoit commen
à porter les armes en Pologne , en 1713 co
me ſimple ſoldat , & après avoir paſſé par
grades de bas-Officiers , d'Enſeigne & d'Aid
Major , il devint Capitaine en 1714. L'E
pire n'étoit point en guerre ; il fut ſ
vir comme Volontaire dans les troupes
Danemark contre la Suéde & s'y diſting
par ſon activité & par ſon courage. La gue
re étant ſurvenue en Hongrie , il y paſſa
1716 , & ſe ſignala à la bataille de Peterwa
din , au ſiege de Temeſwar , à la bataille
au ſiege de Belgrade.

La valeur du Comte de Lowendhal ne p
rut pas avec moins d'éclat à Naples , en S
daigne & en Sicile , où il fut ſucceſſiveme
envoyé. Il eut part à toutes les actions
cette guerre , depuis 1718 , juſqu'en 17
qu'e

qu'elle finit. Toujours occupé de la ſcience militaire, il employa le loiſir de la paix à approfondir les détails du génie & de l'artillerie. Le Roi *Auguſte* de Pologne, au ſervice du quel il entra bientôt, le fit Maréchal de Camp, & Inſpecteur Général de l'Infanterie Saxonne. La mort de ce Monarque arrivée en 1733, lui donna occaſion de ſignaler ſa valeur au ſiege de Craccovie. Il fit les campagnes de 1734 & de 1735 ſur le Rhin, & toujours avec la même diſtinction. La Czarine l'ayant attiré à ſon ſervice, fut ſi contente de la maniere dont il ſe conduiſit dans la Crimée & dans l'Ukraine qu'elle le nomma Général de ſes armées. La grande réputation que ſa valeur lui avoit faite, engagea le Roi à ſe le procurer. Il obtint en 1744 le grade de Lieutenant Général, & dès l'année ſuivante il juſtifia l'opinion que Louis XV avoit de lui.

Lowendhal ſervit avec autant de prudence que de valeur aux ſieges de Menin, d'Ypres, de Furnes & à celui de Fribourg en 1744. Quoique le Comte de Lowendhal ne fut pas de tranchée, lorſqu'on attaqua le chemin couvert, il s'y porta par un excès de zéle, & y fut bleſſé d'un coup de feu qui fit craindre pour ſa vie. Dans la campagne de 1745, il commanda le corps de réſerve à la bataille de Fontenoy, & partagea la gloire de la victoire par l'ardeur avec laquelle il chargea la Colonne Angloiſe qui avoit pénétré dans le centre l'armée Françoiſe. Il eut le bonheur de prendre, dans la même campagne, Gand, Oudenarde, Oſtende, Nieuport. Ce fut au retour de cette brillante

campagne que Louis XV recompensa ses talens & ses services par le collier de ses ordres. L'année 1747 fut encore plus glorieuse pour lui. Il la commença par les sieges de l'Ecluse & du Sas de Gand ; & pendant que les troupes achevoient de réduire les autres places de la Flandre Hollandoise, il fit de si heureuses dispositions pour la défense de la ville d'Anvers que les ennemis renoncerent au projet de l'attaquer. Il mit le comble à sa gloire au siege de Berg op-zoom.

Le Comte de Lowendhal étoit un des hommes les plus instruits de l'Europe. En tems de paix, il partageoit son loisir entre les plaisirs de l'étude & la société de quelques amis choisis. Il les charmoit par la bonté de son ame, par sa candeur, par son esprit, par le don de s'exprimer avec autant de force que de justesse, & par une infinité de connoissances que ses lectures & ses voyages lui avoient, acquises. On dit qu'il parloit quatorze langues. Il possédoit à un dégré éminent la Tactique, le Génie, & la Géographie dans ses plus petits détails. Semblable par le cœur & par l'esprit au Maréchal de Saxe, son ami intime, il faisoit, au milieu des plaïsirs, l'étude la plus profonde de la guerre. Il avoit toujours lu beaucoup ; il écrivoit aussi, & il a du laisser plusieurs manuscrits dont on ne devroit pas priver le public.

Nous n'avons pas cru déroger à notre tâche, en nous entretenant, un instant, d'un étranger dont les talens éminens, les services signalés furent si utiles à la France. Revenons.

Louis XV, avant de se déclarer contre les Provinces-Unies, avoit poussé encore les ménagements jusqu'a déclarer aux Etats-Généraux qu'il ne regarderoit les places conquises que comme un dépôt, qu'il s'engageoit à restituer si tôt qu'ils cesseroient de fomenter la guerre, en accordant des passages & des secours d'hommes & d'argent à ses ennemis.

Les Hollandois ne sentirent point cette indulgence : il ne virent que l'irruption ; & la marche des troupes Françoises fit un Stadhouder. Il arriva prècisément ce que l'Abbé de la Ville, dans le tems qu'il faisoit les fonctions d'Envoyé à la Haye, avoit dit à plusieurs Seigneurs des Etats qui refusoient toute conciliation, & qui vouloient changer la forme du gouvernement ; *ce ne sera pas vous, ce sera nous qui vous donnerons un maître.*

C'est aux François que Guillaume III & Guillaume IV ont du leur élévation au Stadhouderat, qui n'auroit point été rétabli en 1672 (*) & en 1747, si les armées Françoises ne fussent pas entrées sur les terres de la République. Les Hollandois épouvantés alors, surtout en 1747, crurent que leur salut dépendoit d'avoir un Stadhouder que depuis quarante cinq - ans les Provinces de Hollande, de Zélande, d'Utrecht & d'Ovérissel refusoient de nommer.

(*) Il avoit été supprimé en 1667, & dans les Etats de Hollande on fit promettre sous serment à tous le membres de ne jamais rétablir le Staouderat, & de n'écouter ni accepter jamais la proposition de le rétablir. Ce qui fut consigné dans les régistres du Greffe des Etats.

Louis XIV, en 1672, & Louis XV, en 1747, ont créé deux Stadhouders par la terreur; & le peuple a rétabli deux fois ce Stadhouderat que la Magiſtrature vouloit détruire.

La nation ſe rappelloit encore, en 1747, la guerre de 1672. Elle crut ſe trouver dans la même ſituation; elle crut devoir recourir au même reméde, & les Magiſtrats dont la politique éroit décriée ne purent réſiſter au vœu général du peuple. Les Bourgeois de Tervere furent les premiers à demander le rétabliſſement du Stadhouderat. Le 25 Avril 1747. le Conſeil de cette ville arrête qu'on éliroit pour Stadhouder le Prince de Naſſau Orange, & que ſes repréſentans aux états de la Province propoſeroient cette élection. La demande du Conſeil de Tervere fut reçue avec acclamation; l'exemple de la Zélande fut ſuivi par les trois Provinces qui n'avoient pas encore de Stadhouder, & le 4 Mai les Etats-Généraux déclarerent le Prince d'Orange Stadhouder, Capitaine & Amiral Général des Provinces de l'Union. On ne s'en tint pas là, le college des nobles de Hollande propoſa dans les Etats de cette Province, de rendre le Stadhouderat héréditaire, non ſeulement en faveur des mâles, comme on l'avoit fait en 1674, mais même en faveur des Princeſſes de la Maiſon d'Orange; & cette propoſition, adoptée par les Etats de la Province de Hollande, devint une loi générale dans la République.

Cette révolution ne s'opéra pas ſans de grands mouvemens, de grands excès même

de la part de la populace. Tout le peuple entoura à la Haye le palais où s'assemblent les Députés de la Province de Hollande & de Westfrise. Il fallut dans l'instant pour l'appaiser, arborer le drapeau d'Orange au palais & à l'hôtel-de-ville. On sait à quelle extrémité il se porta contre le Pensionnaire Gillis, que les partisans du Stadhouder représentoient comme l'ami des François. Dans le même tems, le Pensionnaire de Dordrecht, François Terestein van Halwin qu'on soupçonnoit de n'être pas du parti du Guillaume IV, auroit péri dans les rues de la Haye sous le couteau d'un bourgeois de cette ville, si le Clerc Diderichs n'eut détourné le coup. Ce fut surtout à Amsterdam que la populace se porta aux plus grands excès. Elle se jetta avec impétuosité dans l'hôtel-de-ville, entra avec fureur dans la chambre où s'assembloient les Bourgmestres, brisa les meubles & ouvrant toutes les portes, y attacha un grand houssoir, au quel pendoit un ruban couleur d'Orange.

Dans cetre guerre, dit Voltaire, il n'arriva rien de ce qu'on avoit d'abord imaginé, & tout le contraire de ce que les nations avoient attendu, arriva. L'entreprise, les succès & les malheurs du Prétendant en Angleterre, furent, peut-être, le plus singulier de ces événemens qui étonnerent l'Europe.

Le Prince Charles-Edouard, connu sous le nom de Prétendant, étoit fils de Jacques III, petit fils de Jacques II, Roi d'Angleterre, détrôné par son gendre, Guillaume, Prince d'Orange, Stadhouder de Hollande, Son bisaïeul Charles I, fut, comme on sait, con-

damné à mourir ſur un échafaud par ſes propres ſujets, & ſa quadriſaïeule livrée au même ſupplice par la Reine Elizabeth. Cet illuſtre rejetton de l'illuſtre & infortunée race des Stuarts, conſumoit ſa jeuneſſe auprès de ſon pere; retiré à Rome, il avoit marqué plus d'une fois, le deſir d'expoſer ſa vie pour remonter ſur le trône de ſes peres.

S'entretenant un jour avec le Cardinal de Tencin à qui ſon pere avoit donné ſa nomination au Cardinalat, celui-ci lui dit : » Que ne tentez-vous de paſſer ſur un vaiſſeau vers le Nord de l'Ecoſſe? Votre ſeule préſence pourra vous former un parti & une armée; alors il faudra bien que la France vous donne des ſecours. »

Enhardi par ce conſeil, Charles-Edouard qui avoit été appellé en France dès l'an 1742, s'embarque ſur une frégate de dix-huit canons, avec ſept Officiers les uns Irlandois, les autres Ecoſſois, qui voulurent courir ſa fortune. La frégate étoit eſcortée d'un vaiſſeau du Roi de ſoixante canons. Il n'avoit avec lui pour une expédition dans la quelle il s'agiſſoit de la Couronne de la Grande-Bretagne, que ces ſept Officiers, environ dix-huit cents ſabres, douze cents fuſils, & quarante-huit mille Francs. Voltaire aſſure que le Miniſtere de France & le Roi lui-même ignoroient l'entrepriſe.

Le Prince aborda d'abord dans une petite île preſque déſerte au de-là de l'Irlande vers le cinquante-huitieme degré Il cingle au coutinent de l'Ecoſſe; débarque dans un petit canton: quelques habitans, aux quels il ſe décla-

ra ſe jetterent à ſes genoux. Mais que pouvons-nous faire, lui dirent-ils ; nous n'avons point d'armes nous ſommes dans la pauvreté, nous ne vivons que de pain d'avoine, & nous cultivons une terre ingrate. *Je cultiverai cette terre avec vous*, répondit le Prince ; *je mangerai de ce pain, je partagerai votre pauvreté, & je vous apporte des armes.*

On peut juguer ſi ces habitans furent attendris par de tels ſentimens & par de tels diſcours. Charles-Edouard fut joint par quelques chefs des tributs de l'Ecoſſe. Trois cents hommes ſe raſſemblent au tour de ſa perſonne ; on fait un etendart Royal d'un morceau de taffetats. La troupe groſſit : le Prince ſe voit à la tête de quinze cent combattans qu'il arme de ſuſils & de ſabres dont il étoit pourvu.

Il renvoye en France la fregate ſur la quelle il étoit venu, & informe les Rois de France & d'Eſpagne de ſon débarquement. Ces deux Monarques lui écrivirent & le traiterent de *frere* ; non, dit Voltaire, qu'ils le reconnuſſent ſolemnellement pour héritier des couronnes de la Grande-Bretagne ; mais ils ne pouvoient en lui écrivant, refuſer ce titre à ſa naiſſance & à ſon courage. Ils lui envoyerent à diverſes repriſes quelques ſecours d'argent, de munitions & d'armes.

Quelques compagnies de troupes Angloiſes marchent d'abord des environs d'Edimbourg contre la petite troupe du Prince : elles ſont entierement défaites. Trente montagnards prennent quatre-vingts Anglois priſonniers, avec leurs Officiers & leurs bagages.

Ce premier ſuccès augmentoit le courage, & attiroit de tous côtés de nouveaux ſoldats. On marche ſans relâche. Le Prince Edouard, toujours à pied à la tête de ſes montagnards, vêtu comme eux, ſe nourriſſant comme eux, traverſe le pays, s'empare de la ville de Perth, ville conſidérable d'Ecoſſe; y eſt proclamé ſolemnellement Régent d'Angleterre, de France, d'Ecoſſe, d'Irlande, pour ſon pere Jacques III.

Divers Seigneurs des plus conſidérables de l'Ecoſſe avoient déjà prêté ſerment au Prince, & amené de nouvelles troupes. Une compagnies entiere d'un régiment Ecoſſois au ſervice de l'Angleterre, déſerta pour ſe ranger ſous ſes drapeaux. On tint un Conſeil de guerre: les avis ſe partagerent. Le Prince dit qu'il falloit aller droit à Edimbourg. Il avoit peu de monde & point de canons. Il avoit des partiſans dans la ville, mais tous les citoyens n'étoient pas pour lui. *Il faut me montrer*, dit-il, *pour les faire déclarer tous*; & ſans perdre de tems, il marche à la capitale; il arrive: il s'empare de la porte. L'allarme eſt dans la ville; les uns veulent reconnoître l'héritier de leurs anciens Rois, les autres tiennent pour le Gouvernement. Le Gouverneur Anglois ſe retire avec quatre cents ſoldats de garniſon dans le château.

Le Prévôt d'Edimbourg paroit en ſa préſence, demande d'un air éperdu ce qu'il faut faire. *Tomber à ſes genoux*, lui répondit un habitant, *& le reconnoître.* Le Prince Edouard eſt auſſi-tôt proclamé dans la capitale.

Le Roi George alors étoit hors du royau-

ne ; il n'y avoit pas ſix mille hommes de trou-
pes réglées dans l'Angleterre. Cependant on
mettoit à Londres la tête du Prétendant à
prix. Les Lords de la Régence firent procla-
mer qu'on donneroit 30,000 livres ſterling à
celui qui le livreroit.

A cette proclamation ſanguinaire, le Prin-
ce Edouard répondit par des manifeſtes dans
leſquels il défendoit à ſes adhérans d'attenter
à la perſonne du Roi regnant, & d'aucun
Prince de la maiſon d'Hanovre.

A peine étoit-il maître d'Edimbourg qu'il
donne une bataille. Il ſort de la capitale de
l'Ecoſſe, ſans y laiſſer aucun ſoldat, marche
avec environ trois mille montagnards vers les
Anglois, qui étoient au nombre de plus de
quatre mille : ils avoient deux régimens de
dragons : l'armée Britannique étoit aux ordres
du général Cope. La cavalerie du Prince-
Edouard n'étoit compoſée que de quelques
chevaux de bagage. Il atteint l'ennemi à ſept
mille d'Edimbourg. Il étoit à peine arrivé
qu'il rangea ſa petite armée en bataille. Le
combat s'engage. Le Prince Edouard étoit ſi
rempli de l'idée qu'il devoit vaincre, qu'il ti-
re ſon épée, & jettant ſon fourreau loin de
lui : *mes amis*, dit-il, *je ne la remettrai que
quand vous ſerez libres & heureux.*

On marche rapidement aux Anglois, ſans
garder de rang ; on a des cornemuſes au lieu
de trompettes ; on tire à vingt pas, on jette
les fuſils ; on ſe précipite entre les hommes &
les chevaux à coups de poignard ; on attaque
les hommes le ſabre à la main. Les Anglois
plient de tous côtés ſans réſiſtance ; on en tue

huits cents ; le reſte fuit : On fait quatorze cents priſonniers. Tout tombe au pouvoir du vainqueur ; il ſe fait une cavalerie avec les chevaux des dragons ennemis. Le général Anglois eſt obligé de fuir lui qninzieme.

Le Prétendant ne perdit pas, dans cette journée, ſoixante hommes. Peu de jours après, un vaiſſeau François & un Eſpagnol abordent heureuſement ſur les côtes, & y apportent de l'argent & de nouvelle eſpérances. Le vaiſſeau François amene un Envoyé ſecret du Roi de France, qui débarque de l'argent & des armes. Les affaires alloient du mieux pour le Prétendant ; mais il manquoit de gros canons.

La Cour de Londres craignoit le Prince Edouard. Elle cherchoit à le rendre odieux dans l'eſprit des peuples : elle lui reprochoit d'être né Chatholique Romain, & de venir bouleverſer la religion & les loix du pays. Le Prince ne ceſſoit de proteſter qu'il reſpecteroit la religion & les loix.

Le Roi d'Angleterre étoit revenu en hâte pour s'oppoſer aux progrès de la révolution. Il exige un nouveau ſerment des milices de la ville de Londres. On ordonne à tous les prêtres Catholiques de ſortir de la Capitale. George ſe croit obligé de faire revenir ſix mille hommes de troupes de Flandre, & d'en demander encore ſix mille aux Hollandois, ſuivant les traités faits avec la République.

Pour rendre la perſonne du Prince Charles-Edouard odieuſe dans Londres, on ſe ſervit d'un artifice aſſez ſingulier. On fit imprimer un Journal imaginaire, dans lequel on

omparoit les événemens rapportés dans les azettes, ſous le gouvernement du Roi eorge, à ceux qu'on ſuppoſoit ſons la domi-ation d'un Prince Catholique.

» A préſent, diſoit-on, nos Gazettes nous pprennent : tantôt qu'on apporte à la ban-ue les tréſors enlevés aux vaiſſeaux François t Eſpagnols ; tantôt que nous avons raſé orto-Bello; tantôt que nous avons pris Louis-ourg, & que nous ſommes maîtres du com-erce.

» Voici ce que nos gazettes diront ſous la lomination du Prétendant : aujourdhui il a te proclamé dans les marchés de Londres ar des montagnards & par des moines : plu-eurs maiſons ont été brûlées, & pluſieurs itoyens maſſacrés.

» Le 4, la maiſon du Sud & la maiſon des ndes ont été changées en couvents.

» Le 20, on a mis en priſon ſix membres lu Parlement.

» Le 16, on a cédé trois ports aux François.

» Le 28, la loi *habeas corpus* a été abolie, & on paſſé un nouvel acte pour brûler les ıérétiques.

» Le 29, le pere *Poignardini*, Jéſuite Ita-ien, a été nommé Garde du Sceau privé. »

Les partiſans ſecrets du Prince Edouard ſe contentoient de faire imprimer des écrits, ellement meſuré, que le parti pouvoit aiſé-ment les entendre ſans que le gouvernement pût les condamner. On en diſtribua beau-coup de cette eſpece ; un entr'autres par le-quel on avertiſſoit, *qu'il y avoit un jeune hom-me de grande eſpérance qui étoit prêt de faire*

une fortune considérable; qu'en peu de tems s'étoit fait plus de vingt mille livres de rent mais qu'il avoit besoin d'amis pour s'établir Londres (*).

La fermentation commença à se manif ter dans Londres, quand on apprit que le P tendant s'avançoit; que ses forces augme toient; qu'enfin il étoit dans l'Angleter même, à Derby, à trente lieues de la capi le. Alors le Prince Edouard eut pour la pr miere fois des Anglois nationaux dans troupes. Trois cents hommes du comté Lancastre vinrent se ranger sous ses drapeau On disoit son armée forte de trente mi hommes. Le bruit couroit que tout le Com de Lancanstre s'étoit déclaré. Les boutiques la banque furent fermé esun jour à Londr

Le Prince Edouard & ses partisans solli toient vivement des secours de la France. faisoient envisager une révolution prompte entiere. Ils demandoient des troupes & canon, & le Duc de Richelieu pour chef l'entreprise. La Cour de Versailles, désesp rant des succès futurs d'un héros, dont courage & la témérité étoient les seules re sources, prit un parti mitoyen, qui fut ne favoriser l'entreprise du Prétendant qu'a tant que la prudence le permettoit; de tromper lui-même afin de tromper ses enn mis.

On fit faire à Calais tous les préparat d'une descente simulée. Le Duc de Richeli

(*) Voyez *précis du siécle de Louis XV*, p M. de Voltaire.

ſe rendit dans ce port, & s'y tint pendant quelque tems à la tête de 30,000 hommes prêts à s'embarquer inceſſamment. Le Duc s'embarqua en effet, mais ne fut pas loin. L'affaire étoit hardie & délicate. On fit alors cette chanſon ſur l'air *des pelerins*.

Quand je vis partir l'excellence
De Richelieu,
Je prévis ſa mauvaiſe chance :
Hélas ! mon Dieu !
Ce pilote ignore les vents
De l'Angleterre ;
Il ne ſait qu'embarquer les gens
Pour l'île de Cythère.

Il faut pour payer la peine
De ce marin ;
Il n'eſt pas juſte qu'il revienne,
Qu'il n'aye rien.
Nous lui donnerons pour penſion
Le ſoin des filles.
Un bourbon ſera ſon bâton,
Ses lauriers des coquilles.

On dreſſa à tout événement le manifeſte que voici :

» Le Séréniſſime Prince Charles-Edouard ayant débarqué dans la Grande-Bretagne, ſans autre ſecours que ſon courage, & toutes ſes actions, ayant acquis l'admiration de l'Europe & les cœurs de tous les véritables Anglois, le Roi de France a penſé comme eux. Il a cru de ſon devoir de ſecourir à la fois un Prince digne du trône de ſes ancêtres, & une nation généreuſe, dont la plus ſaine partie rappelle enfin le Prince Charles Stuard

dans ſa patrie. Il n'envoye le Duc de Richelieu à la tête de ſes troupes, que parce que les Anglois les mieux intentionnés ont demandé cette appui, & il ne donne préciſément que le nombre de troupes qu'on lui demande, prêt à les retirer dès que la nation exigera leur éloignement. S. M. en donnant un ſecours ſi juſte à ſon parent, au fils de tant de Rois, à un Prince ſi digne de regner, ne fait cette démarche auprès de la nation Angloiſe que dans le deſſein & dans l'aſſurance de pacifier par-là l'Angleterre & l'Europe, pleinement convaincue que le Séréniſſime Prince Edouard met ſa confiance dans leur bonne volonté; qu'il regarde leurs libertés, le maintien de leurs loix & leur bonheur, comme le but de toutes ſes entrepriſes, & qu'enfin les plus grands Rois d'Angleterre ſont ceux, qui élevés comme lui dans l'adverſité, ont mérité l'amour de la nation.

» C'eſt dans ces ſentimens que le Roi ſecourt le Prince qui eſt venu ſe jetter entre leurs bras, le fils de celui qui nàquit l'héritier légitime des trois royaumes; le guerrier, qui, malgré ſa valeur, n'attend que d'eux & de leur loix, la confirmation de ſes droits les plus ſacrés; qui ne peut jamais avoir d'intérêts que les leurs, & dont les vertus enfin ont attendri les ames les plus prévenues contre ſa cauſe.

» Il eſpere qu'une telle occaſion réunira deux nations qui doivent réciproquement s'eſtimer, qui ſont liées naturellement par les beſoins mutuels de leur commerce & qui doivent l'être ici pour les intérêts d'un Prin-

ce qui mérite les vœux de toutes les nations.

» Le Duc de Richelieu, commandant les troupes de Sa Majeſté le Roi de France, adreſſe cette déclaration à tous les *fideles* des trois royaumes de la Grand-Bretagne, & les aſſure de la protection conſtante du Roi ſon maître. Il vient ſe joindre à l'héritier de leurs anciens Rois, & répandre, comme lui, ſon ſang pour leur ſervice. »

On ne put faire paſſer au Prince Edouard que quelques petits ſecours d'hommes & d'argent. On ne pouvoit ſe mettre en mer vis-à-vis des eſcadres Angloiſes, & cette tentative fut regardée à Paris comme ſi abſurde, qu'on fit ces vers :

Le Prétendant, ainſi que ſes ayeux,
Ne regna jamais en Angleterre ;
De Rome il n'a qu'indulgence pleniere,
Bon pour acquérir le Royaume des cieux,
Mai non pour celui de la terre.

Le Prétendant faiſoit répandre dans l'Angleterre de nouveaux manifeſtes : ils furent brûlés par la main du bourreau. Le Prince Edouard avoit une armée d'environ huit mille hommes, mais mal payé. Il diſoit toujours que s'il avoit eu ſeulement trois mille hommes de troupes réglées, il ſe ſeroit rendu maître de toute l'Angleterre. Il livre deux batailles en un même jour, & reſte vainqueur. Les Anglois abandonnent tentes & bagages, s'enfuyent à Edimbourg.

Le Duc de Cumberland marche en Ecoſſe. Il fallut en venir à une bataille déciſive. L'a-

vantage du nombre étoit toujours du côté des Anglois : ils avoient de la cavalerie & une artillerie bien ſervie. Le combat s'engage dans un lieu nommé Culloden. La bataille fut entierement perdue : & le Prétendant légérement bleſſé, fut entraîné dans la fuite la plus précipitée. Il ſe jette dans une riviere, & la paſſe à la nage. Il marche cinq jours & cinq nuits, ſans preſque prendre un moment de repos, & manquant ſouvent de nourriture. Ses ennemis le ſuivoient à la piſte, ſa tête étoit miſe à prix. Nous allons voir les extrémités affreuſes où ce Prince infortuné ſe trouva réduit.

CHAPITRE XXVII.

LEs horreurs du ſort qu'éprouvoit le Prince Edouard, étoient en tout ſemblable à celles où fut réduit ſon grand oncle Charles II. On ſait que ce fils ainé de Charles I qui périt ſur un échafaud, reconnu d'abord en Irlande, Roi d'Angleterre, battu & défait à Dunbar & à Worceſter, ſe retira en France auprès de la Reine ſa mere, déguiſé tantôt en bucheron, tantôt en valet de chambre.

Il n'y a pas, dit Voltaire, d'exemple ſur la terre d'une ſuite de calamités auſſi ſingulieres & auſſi horribles que celles qui avoient affligé tout ſa maiſon. Il étoit né dans l'exil, & il n'en étoit ſorti que pour rraîner, après des victoires, ſes partiſans ſur l'échafaud, & pour errer ſur des montagnes. Son pere chaſſé au

berceau du palais des Rois & de ſa patrie ; dont il avoit été reconnu l'héritier légitime , avoit fait comme lui des tentatives qui n'avoient abouti qu'au ſupplice de ſes partiſans. Tout ce long amas d'infortunes ſe préſentoient ſans ceſſe au cœur du Prince Edouard, & il ne perdoit pas l'eſpérance. Il marchoit à pied ſans appareil à ſa bleſſure, ſans aucun ſecours à travers ſes ennemis.

Pourſuivi par un détachement de l'armée du Duc de Cumberland , le Prince eſt obligé de paſſer la nuit dans un marais avec ſes amis. Il gagne une barque de pécheur. A peine a-t-il vogué deux milles qu'il ſe voit entouré de vaiſſeaux ennemis. Il cache ſa barque derriere un rocher, & attend dans ce déſert que les vaiſſeaux Anglois ſoient éloignés, ou que la mort vienne finir tant de déſaſtres. Il ne reſtoit au Prince , à ſes amis & aux matelots , qu'un peu d'eau de vie pour ſoutenir leur vie malheureuſe. On trouve, par haſard, quelques poiſſons ſecs que des pécheurs pouſſés par la tempête , avoient laiſſés ſur le rivage. On rama d'île en île quand les vaiſſeaux ennemis ne parurent plus. Le Prince aborde dans l'île de Wiſt. Des milices arrivent au bout de trois jours dans ce nouvel aſyle. Il ſe cache avec deux de ſes compagnons trois jours avec quelques proviſions d'eau de vie , de pain d'orge & de poiſſon ſalé. Le Prince riſquoit à tout moment d'être pris par l'ennemi. Il ſe remet en mer, aborda pendant la nuit en Ecoſſe. Il y eſt obligé de s'enfoncer encore dans une caverne avec ſes fideles compagnons. Un payſan montagnard leur fournit

un peu de farine d'orge détrempée dans de l'eau. Il paſſe deux jours dans ce ſéjour affreux Il fuit encore dans une petite île d'où il eſt bientôt forcé de s'évader ſeul ſous des habits de ſervante. Il s'étoit ſéparé, en pleurant, des fideles compagnons de ſa miſere & de ſon infortune. Abandonné ſeul à ſa deſtinée, il erre de montagne en montagne preſſé de la faim, & toujours prêt à ſuccomber.

Pendant qu'on dreſſoit de tous côtés des échafauds pour les partiſans du Prince Edou-ard, on tâchoit de rendre ſa perſonne mépri-ſable aux yeux du peuple. On fit porter publiquement dans Edimbourg les drapeaux pris à la journée de Culloden; le bourreau portoit celui du Prince; les autres étoient entre les mains des ramoneurs de cheminée, & le bourreau les brûla tous dans la place publique. Cette farce fut ſuivie de tragédies ſanglantes. Un nombre conſidérable d'Officiers, de Lords, de Pairs, périt par la main du bourreau. On fit tirer au ſort des ſoldats & des bas-Officiers, dont le vingtieme ſubit la mort, & le reſte fut tranſporté dans les Colonies. Un prêtre Anglican, qui avoit eu l'imprudence de demander au Prince Edouard l'Evêché de Carliſle, tandis que ce prince étoit en poſſeſſion de cette ville, y fut mené à la potence en habits pontificaux; il harangua fortement le peuple en faveur de la famille du Roi Jacques, & il pria Dieu pour tous ceux qui périſſoient comme lui dans cette querelle.

Les inquiétudes où l'on étoit en France ſur la deſtinée du Prince Edouard avoient dé-

terminé à faire partir deux petites frégates qui aborderent heureuſement ſur la côte occidentale d'Ecoſſe. On le chercha long-tems inutilement. On le découvre enfin. Le Prince arrive par des chemins détournés, & au travers de mille périls nouveaux au lieu où il étoit attendu. Il paroit à la vue de Breſt: mais il trouve vis-à-vis le port, une eſcadre Angloiſé. On retourne en haute mer, & on revient enſuite vers les côtes de Bretagne, du côté de Morlaix. Une autre flotte Angloiſe s'y trouve encore; on haſarde de paſſer à travers les vaiſſeaux ennemis; & enfin le Prince, après tant de malheurs & de dangers, arrive au port de S. Paul-de-Léon, avec quelques-uns de ſes partiſans, échappés comme lui à la recherche des vainqueurs.

Voilà, dit Voltaire, où aboutit une avanture qui eut réuſſi dans le tems de la chevalerie, mais qui ne pouvoit avoir de ſuccès dans un tems où la diſcipline militaire, l'artillerie, & ſurtout l'argent décident de tout à la longue.

Paris vit revenir avec attendriſſement ce héros infortuné. Il n'étoit pas encore au terme de ſes calamités. Le prétendant ſe vit forcé de ſortir de France pour ſatisfaire les Anglois qui l'exigerent dans le traité de Paix. Son courage aigri par tant de ſecouſſes ne voulut pas plier ſous la néceſſité. Il réſiſta aux remontrances, aux prieres, aux ordres, prétendant qu'on devoit lui tenir la parole de ne le point abandonner. On ſe ctut obligé de ſe ſaiſir de ſa perſonne. Il fut arrêté, mis en priſon, conduit hors de France.

Ce fut là, dit encore l'immortel auteur de

l'hiſtoire univerſelle, le dernier coup dont la deſtinée accabla une génération de Rois pendant trois cents années. Charles-Edouard, depuis ce tems, ſe cacha au reſte de la terre. Que les hommes privés qui ſe plaignent de leurs petites infortunes jettent les yeux ſur ce prince & ſur ſes ancêtres !

Tout le Royaume fut indigné de la conduite qu'on tint à l'égard du Prétendant, après l'avoir ébloui d'eſpérances brillantes, l'avoir en quelque ſorte fait ſervir, au péril de ſa vie, de jouet aux deſſeins de la France. On ne manqua pas de répandre à l'ordinaire des vers ſatyriques ſur l'outrage fait à ce Prince. Ces pieces étant rares & du dernier piquant, nous ne pouvons nous diſpenſer d'en tranſcrire ici les principales.

VERS *ſur le Prince Edouard, arrêté à l'opéra à Paris.*

Quel eſt le triſte ſort des malheureux François ?
Réduits à s'affliger dans le ſein de la paix !
Plus heureux & plus grands au milieu des allarmes,
Ils répandoient leur ſang, mais ſans verſer des larmes
Qu'on ne nous vante plus les charmes du repos :
Nous aimons mieux courir à des périls nouveaux.
Et vainqueurs avec gloire ou vaincus ſans baſſeſſe,
N'avoir point à pleurer de honteuſe foibleſſe.
Edouard fugitif a laiſſé dans nos cœurs
Le déſeſpoir affreux d'avoir été vainqueurs.
A quoi nous ſervoit-il d'enchaîner la victoire ?
Avec moins de lauriers, nous aurions plus de gloire.
Et contraints de céder à la loi du plus fort,
Nous aurions pu du moins en accuſer le ſort.
Mais trahir Edouard, lorſque l'on peut combattre !
Immoler à Brunswick le ſang de Henri Quatre !

Et de George vaincu ſubir les dures loix !
O François ! ô Louis ! ô protecteurs des Rois !
Eſt-ce pour les trahir qu'on porte ce vain titre !
Eſt-ce en les trahiſſant qu'on devient leur arbitre ?
Un Roi qui d'un héros ſe déclare l'appui,
Doit l'élever au trône ou tomber avec lui.
Ainſi penſoient les Rois que célébre l'hiſtoire,
Ainſi penſoient tous ceux à qui parloit la gloire.
Et qu'auroient dit de nous ces Monarques fameux,
S'ils avoient dû prévoir qu'un Roi plus puiſſant qu'eux
Appellant un héros au ſecours de la France,
Contractant avec lui la plus ſainte alliance,
Aux fureurs de la mer, des ſaiſons & de Mars !
Et qu'enſuite uniſſant la foibleſſe au parjure,
Il oublieroit ſermens, gloire, rang & nature ;
Et ſervant de Brunswick le ſyſtême cruel
Traîneroit enchaîné le héros à l'autel !
Brunswick, te faut-il donc de ſi grandes victimes ?
O Ciel, lance tes traits ; terre, ouvre tes abymes !
Quoi Biron votre Roi vous l'a-t-il ordonné ?
Edouard ; eſt-ce vous d'huiſſiers environné ?
Eſt-ce de Henri, le fils, digne de l'être ?
Sans doute. A vos malheurs, j'ai pu vous reconnoître.
Mais je vous reconnois bien mieux à vos vertus.
O Louis ! vos ſujets de douleur abattus,
Reſpectent Edouard captif & ſans couronne :
Il eſt Roi dans les fers, qu'êtes-vous ſur le trône !
J'ai vu tomber le ſceptre aux piés de Pompadour !
Mais fut-il relevé par les mains de l'amour ;
Belle Agnès, tu n'es plus ! le fier Anglois nous dompte.
Tandis que Louis dort dans le ſein de la honte,
Et d'nue femme obſcure indignement épris,
Il oublie en ſes bras nos pleurs & nos mépris.
Belle Agnès, tu n'es plus ! ton altiere tendreſſe
Dédaigneroit un Roi flétri par la foibleſſe.
Tu pourrois réparer les malheurs d'Edouard
En offrant ton amour à ce brave Stuard.

Hélas! pour t'imiter, il faut de la nobleſſe.
Tout eſt vil en ces lieux, Miniſtres & maîtreſſe;
Tous diſent à Louis qu'il agit en vrai Roi;
Du bonheur des François qu'il ſe fait une loi!
Voilà de leurs diſcours la perfide inſolence;
Voilà la flatterie, & voici la prudence:
Peut-on par l'infamie arriver au bonheur?
Un peuple s'affaiblit par le ſeul déshonneur.
Rome, cent fois vaincue, en devenoit plus fiere,
Et ſes plus grands malheurs la rendoient plus altiere.
Auſſi Rome parvint à dompter l'univers.
Mais toi, lâche Miniſtre (*), ignorant & pervers,
Tu trahis ta patrie, & tu la déshonore:
Tu pourſuis un héros que l'univers adore.
On diſoit que Brunswick t'a tranſmis ſes fureurs;
Que Miniſtre inquiet de ſes juſtes terreurs;
Le ſeul nom d'Edouard t'épouvante & te géne.
Mais apprends quel ſera le fruit de cette haine:
Albion ſent enfin qu'Edouard eſt ſon Roi.
Digne, par ſes vertus, de lui donner la loi.
Elle offre ſur le trône aſyle à ce grand homme,
Trahi toute-à-la fois par la Frane & par Rome;
Et bientôt les François, tramblans, humiliés,
D'un nouvel Edouard viendront baiſer les pieds.
Voilà les triſtes fruits d'un olivier funeſte,
Et de nos vains lauriers le déplorable reſte!

(*) M. d'Argenſon Miniſtre de la guerre.

VERS *à ſon Alteſſe, Monſeigneur le Prince de Galles.*

Peuple, jadis ſi fier, aujourd'hui ſi ſervile,
Des Prince malheureux vous n'êtes plus l'aſyle.
Vos ennemis vaincus aux champs de Fontenoi,
A leurs propres vainqueurs ont impoſé la loi;
Et cette indigne paix qu'Arragon vous procure,

ſt pour eux un triomphe, & pour vous une injure.
Iélas ! auriez-vous donc couru tant de haſards
our placer une femme au trône des Céſars ;
our voir l'heureux Anglois dominateur de l'onde
oiturer dans ſes ports tout l'or du nouveau monde ;
t le fils de Stuard par vous même appellé,
ux frayeurs de Brunswick lâchement immolé !
t toi que tes flatteurs ont paré d'un vain titre,
e l'Europe en ce jour te diras-tu l'arbitre ?
orſque dans tes Etats tu ne peux conſerver
n héros que le ſort n'eſt pas las d'éprouver,
Mais qui dans les horreurs d'une vie agitée,
u ſein de l'Angleterre à ſa perte excitée,
bondonné des ſiens, fugitif, mis à prix,
e vit toujours du moins plus libre qu'à Paris,
e l'amitié des Rois exemple mémorable,
t de leurs intérêts victime déplorable.
u triomphes, cher Prince, au milieu de tes fers ;
ur toi dans ce moment tous les yeux ſont ouverts.
n peuple généreux & juge du mérite,
a révoquer l'arrêt d'une race proſcrite.
es malheurs ont changé les eſprits prévenus ;
Dans le cœur des Anglois tous tes droits ſont connus.
Plus flatteurs & plus ſurs que ceux de ta naiſſance.
es droits vont doublement affermir ta puiſſance.
Mais ſur le trône aſſiis, cher Prince, ſouviens-toi,
Que le peuple ſuperbe & jaloux de ſa foi,
N'a jamais honoré du titre de grand homme
Un lâche complaiſant des François & de Rome !

STANCES *au Prince Edouard :*

Prince adorable & malheureux
Ne regrettes plus la Couroune
Que portoient les Rois tes ayeux ;
C'eſt la fortune qui la donne.

On voit ſur ton auguſte front
Briller des Rois l'illuſtre marque ;
Et les Rois mêmes conviendront
Qu'un héros vaut bien un Monarque.

Que tes parricides ſujets,
Obſtinés à te méconnoître,
Conſument leurs anciens forfaits,
Indignes de t'avoir pour maître.

Pourſuis, cher Prince, montres-toi
Digne du ſang qui t'a fait naître :
Sans doute, il eſt grand d'être Roi ;
Plus grand de mériter de l'être.

Monarque au deſſus des revers,
Quel que ſoit le ſort de la guerre,
L'eſtime de tout l'univers,
Vaut le ſceptre de l'Angleterre.

Le bien qu'on ne peut te ravir,
Eſt préférable au rang ſuprême,
La vertu ſeule en fait jouir,
Et tu ne la dois qu'à toi-même.

ELÉGIE *ſur le départ du Prince Edouard.*

C'en eſt donc fait, le ſort contraire,
Prince t'arrache de nos bras !
Tu parts ! une tête ſi chere
N'illuſtrera plus ces climats !
C'eſt en vain qu'un grand Roi qui l'aime,
Parmi nous l'eut voulu fixer.
De ſon devoir la loi ſuprême,
Lui défendoit de balancer.
Il nous va, vainqueur de lui même,
Immoler ſes tendres regrets.

Loi

Loi dure, mais néceſſaire.
O perte qui nous déſeſpere !
Cher Edouard, ſi nos douleurs,
Nos plaintes, nos vœux, notre zele,
A ton infortune cruelle
Peuvent mettre quelque douceur,
Sois le témoin de nos allarmes ;
Sur nos fronts pâles, abattus,
Cueilles le prix de tes vertus ;
Vois nos yeux arroſés de larmes.
Mais ce n'eſt qu'une ame commune
Qu'abattent les coups du deſtin ;
Sur les faveurs de la fortune
Tu portas un regard ſerein :
Vois de même ſon injuſtice :
Montre-toi par un fier dedain,
Bien au deſſus de ſon caprice.
Non : rien ne manque à ta gloire,
Ton nom au temple de mémoire,
Du tems bravera les fureurs !
Si tu n'as pas une couronne,
L'univers entier te la donne :
Ton Empire eſt dans tous les cœurs.

CHAPITRE XXVIII.

AU milieu de tous ces ſuccès, Louis XV ne ceſſoit de propoſer une pacification néceſſaire à tous les partis. A chaque victoire, à chaque conquête, il faiſoit toujours les mêmes offres, ſans qu'on daignât l'écouter. L'animoſité contre la Cour de France alloit ſi loin, les anciennes défiances étoient ſi invétérées, qu'un Député des Etats-Généraux, en pré-

ſentant le Stadhoudcr, le jour de l'inſtallation, avoit dit dans ſon diſcours *que la République avoit beſoin d'un chef contre un voiſin ambitieux & perfide qui ſe jouoit de la foi publique.* Cette aigreur étoit entretenue dans tous les eſprits par la Cour de Vienne, toujours indignée qu'on eut voulu dépouiller Marie-Thérèſe de l'héritage de ſes peres, malgré la foi des traités. La Cour de Londres, de ſon côté, remuoit l'Europe pour faire de nouveaux ennemis à Louis XV.

Dans le fond du Nord ſe préſentoit un ſecours formidable. L'Impératrice de Ruſſie faiſoit marcher cinquante mille hommes en Livonie, & promettoit d'équiper cinquante galeres, moyennant un ſubſide de 100,000 livres ſterling ſeulement. Mais pendant qu'on ſoulevoit ainſi les extrêmités de la terre, le Roi de France avançoit ſes conquêtes : la Flandre Hollandoiſe fut priſe auſſi rapidement que les autres places l'avoient été. La bataille de Lawfeld gagnée, Berg-op-Zoom emporté, le grand objet du Maréchal de Saxe étoit de prendre Maſtricht. *La paix eſt dans Maſtricht*, diſoit ce Général.

L'inveſtiſſement eſt reſolu. La Campagne s'ouvre par l'entrepriſe de ce ſiege important. On trompe l'ennemi par des marches ſimulées : on le fait craindre à la fois pour Maſtricht, Luxembourg & Breda, & par la plus belle manœuvre de guerre qui eut été imaginée depuis long-tems, la premiere de ces trois places ſe trouve inveſtie des deux côtés de la riviere ; nul ſecours n'y peut plus entrer. Les ennemis, au nombre de près de quatre-vingt

mille hommes ne peuvent plus qu'être témoins de la prise de Maſtricht.

Cependant les Alliés mettoient toute l'Europe en mouvement. La guerre alloit recommencer vivement en Italie, & les Anglois avoient déja attaqué les poſſeſſions Françoiſes en Amérique & dans l'Inde. Ils avoient pris la ville de Luisbourg dans l'île Royale, après un ſiege de cinquante jours. Le Cap-Breton étoit encore tombé en leur puiſſance.

Les Anglois avoient deux cents ſoixante & trois vaiſſeaux de guerre, indépendamment des corſaires & des vaiſſeaux de tranſport. Cette marine avoit le fonds de quarante mille matelots. La France n'avoit en tout qu'environ trente-cinq vaiſſeaux de Roi à oppoſer à cette Puiſſance formidable. L'Angleterre avoit à la fois une flotte dans les mers d'Ecoſſe & d'Irlande, une à Spithead, une aux Indes Orientales, une vers la Jamaique à Antigoa, & ils étoient à même d'en armer de nouvelles ſelon le beſoin. La difficulté des tranſports, le riſque d'être pris avec leurs eſcortes, laiſſoient les Colonies Françoiſes à la merci des flottes Angloiſes. Les François avoient eſſuyé des pertes terribles ; & les Anglois avoient gagné environ trois millions de livres Sterling.

L'Eſcadre du Duc d'Anville avoit échoué dans une entrepriſe contre la colonie Angloiſe d'Annapolis dans la nouvelle Ecoſſe. Deux combats inégaux que la marine du Roi avoit eu à ſoutenir, l'avoient prodigieuſemént affoiblie. Dans le combat naval de Finiſterre, les Anglois avoient pris ſix gros vaiſſeaux de

Roi, & ſept de la Compagnie des Indes armés en guerre. La perte de ces vaiſſeaux & des effets pris ſur la flotte de France, avoit été eſtimée plus de vingt millions. Il ne reſtoit plus aux François en Amérique, que ſept vaiſſeaux de guerre pour eſcorter les flottes marchandes. Ils furent rencontrés par quatorze vaiſſeaux Anglois. Le nombre l'emporta, & l'Amiral Breton amena dans la Tamiſe ſix vaiſſeaux des ſept qu'il avoit combattus. Madras étoit paſſée ſous la domination Françoiſe, & la belle défenſe de M. Dupleix avoit fait lever le ſiege de Pondichery aux Anglois. C'étoit à la vérité une foible compenſation pour tant de déſaſtres, mais les ſuccès continuels des armes du Roi, dans les Pays Bas, en impoſoient à l'ennemi.

Les Alliés avoient conſtamment refuſé les propoſitions de paix que leur avoit faite Louis XV, à chaque victoire qu'il avoit remportée. Mais quand ils virent que Maſtricht alloit tomber après Berg-op-Zoom; qu'on ſe diſpoſoit à marcher de-là à Nimegue; qu'enfin la Hollande étoit en danger; les ennemis demanderent eux-mêmes cette paix devenue néceſſaire à tout le monde.

On ouvrit un Congrès à Aix-la Chapelle. Le Marquis de St. Severin, l'un des Plénipotentiaires de France commença par déclarer qu'il venoit accomplir les paroles de ſon Maître, *qui vouloit faire la paix, non en marchand, mais en Roi,*

Il en réſulta bientôt ce traité ſi étonnant, où la France qui avoit épuiſé ſon ſang & ſes tréſors dans cette guerre, victorieuſe depuis

cinq ans, non seulement ne recueillit aucun avantage, n'exigea aucun dédommagement, mais reçut la loi qu'elle auroit pu dicter.

Louis XV ne voulut rien pour lui; mais il fit tout pour ses alliés. Par cette paix, le Royaume des Deux Siciles fut assuré à Don Carlos; Don Philippe fut établi dans les Duchés de Parme & Guastalla; le Duc de Modene fut remis en possession de ses Etats: Genes rentra dans tous ses droits. L'Angleterre qui n'avoit eu d'autre intérêt particulier dans cette guerre universelle que celui d'un vaisseau, y perdit beaucoup de trésors & de sang, & la querelle de ce vaisseau resta dans le même état où elle étoit auparavant. Le Roi de Prusse, dit Voltaire, fut celui qui retira les plus grands avantages. Il conserva la conquête de la Siléſie. Le Roi de Sardaigne, fut, après le Roi Prusse, celui qui gagna le plus, la Reine de Hongrie ayant payé son alliance d'une partie du Milanois.

Toutes les Puissances intéressées & contractantes au traité général & définitif d'Aix-la-Chapelle, c'est-à-dire, la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Cour de Turin, les Provinces-Unies, le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, le Roi de Prusse, l'Electeur de Baviere, le Duc de Modene, la République de Genes, garantirent la Pragmatique-Sanction pour tout l'héritage de l'Empereur Charles VI, en faveur de sa fille l'Impératrice Reine de Hongrie, & de ses descendans à perpétuité, suivant l'ordre établi par cette loi. Toutes ces Puissances renouvellerent leur garantie dans la meilleure forme qu'il est possible, à

l'exception cependant des ceſſions déja faites par l'Empereur Charles VI, & par l'Impératrice ſa fille, & de celles qui ſont ſtipulées par le préſent traité, l'article XXI.

Si jamais queſtion fut terminée complettement, ce fut celle de la Pragmatique-Sanction. Tous les Princes qui avoient fait naître des droits ou des prétentions ſur l'héritage de Charles VI, non ſeulement y rénoncerent, mais même garantirent le nouvel ordre de ſucceſſion. Ou la foi des traités n'eſt qu'un jeu, ou cette affaire ne peut déſormais occaſionner de nouvelles diſputes en Europe. Tout droit qui n'a pas été réclamé pendant la guerre de 1741, doit être cenſé preſcrit.

Quand un Prince auroit un juſte ſujet de s'oppoſer à la Pragmatique-Sanction, aucune des Puiſſances contractantes à la Paix d'Aix-la-Chapelle, ne pourroit l'aider de ſes forces; parce que leur garantie eſt faite ſolemnellement, authentiquement, &, en un mot, à toutes les marques, qui rendit un acte obligatoire.

L'Auteur de la vie privée de Louis XV, rapporte au ſujet de cette paix l'anecdote ſuivante. Le Comte de Sandwidh, Plénipotentiaire Anglois, étonné des facilités qu'il trouvoit de la part des Plénipotentiaires du Roi de France, qui ne vouloit rien, qui accédoit à tout, qui accordoit tout, & craignant un deſſous de cartes, avoit écrit à ſes eſpions à Verſailles, qui lui avoient répondu qu'il pouvoit aller en avant avec ſécurité; qu'ils étoient ſûrs des Miniſtres, trop jaloux de l'aſcendant que le Maréchal de Saxe pre-

noit ſur le Monarque, & de la Maîtreſſe, qui étoit laſſe de courir les champs; qu'ils étoient tous ligués à finir la guerre à quelque prix que ce fût.

Quand le traité d'Aix-la-Chapelle fût rendu public, les perſonnes qui deſiroient que la paix fût affermie ſur de ſolides fondemens ne purent s'empêcher de remarquer que les Plénipotentiares, par une précipitation dont on ignore encore les motifs, avoient négligé de régler pluſieurs affaires qui pouvoient devenir un force de nouvelles querelles.

On ne ſe trompoit pas. La Cour de France fit des plaintes à celle d'Angleterre dès le mois de Juin 1749; & pour arrêter des hoſtilité journalieres qui pouvoient enfin allumer une nouvelle guerre, on propoſa de nommer des Commiſſaires qui régleroient à l'amiable les limites des Colonies Angloiſes & Françoiſes.

Du nombre des proteſtations qui eurent lieu au traité d'Aix-la-Chapelle, d'après le protocole d'uſage, on ajoutera ici que les Corſes préſenterent un Mémoire aux Plénipotentiaires du Congrès, pour les inviter à prendre connoiſſance de leurs démêles avec la République de Genes; mais cette démarche fut inutile, malgré la protection que la Cour de Vienne & la Cour de Turin leur avoient promiſe. On ne daigna pas même faire attention aux plaintes des Corſes. La guerre opiniâtre qu'ils ont ſoutenue depuis, & qui eſt une eſpece de phénomene en Europe, fera peut-être, lire avec plaiſir quelques morceaux du Mémoire, dans lequel ils expoſent le motif de leur révolte & leurs prétentions.

« Nous avions parmi nous, disoient les Corses, nombre de Seigneurs qui jugeoient sans appel les causes de leur sujet : qui levoient leur bannieres, & se confédéroient avec la république ; qui exerçoient les charges & les dignités dans leur patrie ; & qui, enfin, étoient, à tous égards, sur le même pied que les autres nobles d'Italie. Aujourd'hui nobles & plebéïens Corses sont confondus en tout par la politique des Génois. Les uns comme les autres, depuis près de 170 ans, sont exclus solemnellement, comme incapables, d'exercer aucunes charges dans leur patrie, & même d'y servir dans les troupes. Nos Evêchés sont tous pour les Génois, & il s'en est peu fallu qu'on ne nous enlevât de même nos Cures. »

« Un mal plus affreux encore, c'est l'iniquité des Magistrats que Genes nous envoyoit tous les deux ans. Ces Magistrats pauvres, ignorants au dernier point, savoient uniquement qu'il leur étoit permis de commettre toutes sortes d'injustices contre les Corses, pour amasser des richesses. Ils vendoient d'avance aux habitants, l'absolution des meurtres qu'ils méditoient. Tout au plus la peine du Corse homicide étoit d'être envoyé à Genes pour y servir dans les troupes, & au bout de quelque tems il étoit renvoyé dans son pays ; les parens de celui qu'il avoit tué, voyant que la République n'avoit pas vengé le crime, se vengeoient eux-mêmes. Il n'est point de nation qui ne fut fameuse par le même crime, si elle le punissoit de même par une promenade ordi-

nairement peu facheuſe & ſouvent utile. »

» Des Loix également pernicieuſes, ſont celles par les quelles, Genes nous a ravi toute ſorte de commerce au dehors, & l'a contraint & borné en mille manieres dans l'intérieur de notre île. Il en eſt arrivé ce qui étoit la ſuite naturelle des réglemens de cette eſpece. En un mot, les Corſes ſe ſont dégoûtés du travail, puiſqu'ils ne pouvoient vendre leurs denrées, & il en ſeroit de même des peuples les plus laborieux, s'ils étoient dans la même gêne.... »

» Les Genois n'honorent & ne récompenſent aucune vertu; ils ne châtient aucun crime, ils ne reconnoiſſent aucun ſervice; tout au plus ils le payent d'honneurs obſcurs, où même flétriſſans & injurieux : & le but conſtant de la République, eſt d'affoiblir & d'appauvrir notre île, parce qu'elle eſt trop riche & trop puiſſante, pour la plier paiſiblement ſous le joug des Genois.... Enfin, eſt-il certain que, ſi les Génois veulent ſe ſoumettre les Corſes, rien ne portera, ni ne forcera les Corſes à accepter le joug des Génois. Il ſeroit donc à ſouhaiter pour la République de Genes, qu'on pût la faire entrer en raiſon, & la déterminer à ſe défaire de l'île de Corſe. »

Lorſque les Corſes faiſoient ces remontrances aux Plénipotentaires du Gongrès en 1748, ils étoient bien loin de croire qu'une Puiſſance d'un autre ordre que celle de Genes leur dicteroit des loix, vingt ans après. Ce peuple ſi fier, qui, depuis près d'un demi ſiécle, s'étoit affranchi du joug tyranique des Génois, étoit bien loin de penſer que le Roi Très-Chrétien, après l'avoir ſpéciale-

ment reconnu pour libre & indépendant ; après avoir traité ſur ce pied d'un accommodement entre la nation & la République de Genes, viendroit ſe ſubſtituer lui-même à de prétendus droits de cet Etat dont il avoit avoué l'impuiſſance. Ils étoient bien éloignés alors de s'attendre à voir la domination Françoiſe s'établir dans leurs foyers, à l'aide des roues, des potences & des bourreaux. L'invaſion de la Corſe ſans réclamation de la part des Puiſſances intéreſſées à l'empêcher où la prévenir, n'a pas paru moins étrange, moins illégitime, que n'a dû le paroître enſuite le partage de la Pologne. Envahir les Etats, traiter une nation conquiſe comme un troupeau de moutons vendus au marché ; ſe rendre le Deſpote d'un peuple ſans le conſentement ſecret ou tacite de la nation, eſt quelque choſe d'aſſez inoui.

Nous allons voir les événemens qui ſuivirent la paix d'Aix-la-Chapelle ; les intrigues qui partagerent la Cour de Louis XV, les querelles & avantures qui occuperent l'interieur du Royaume, le reſte du regne de ce Prince.

FIN *du ſecond Volume.*

8001

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

a39003 009512434b

JAN 31 1969